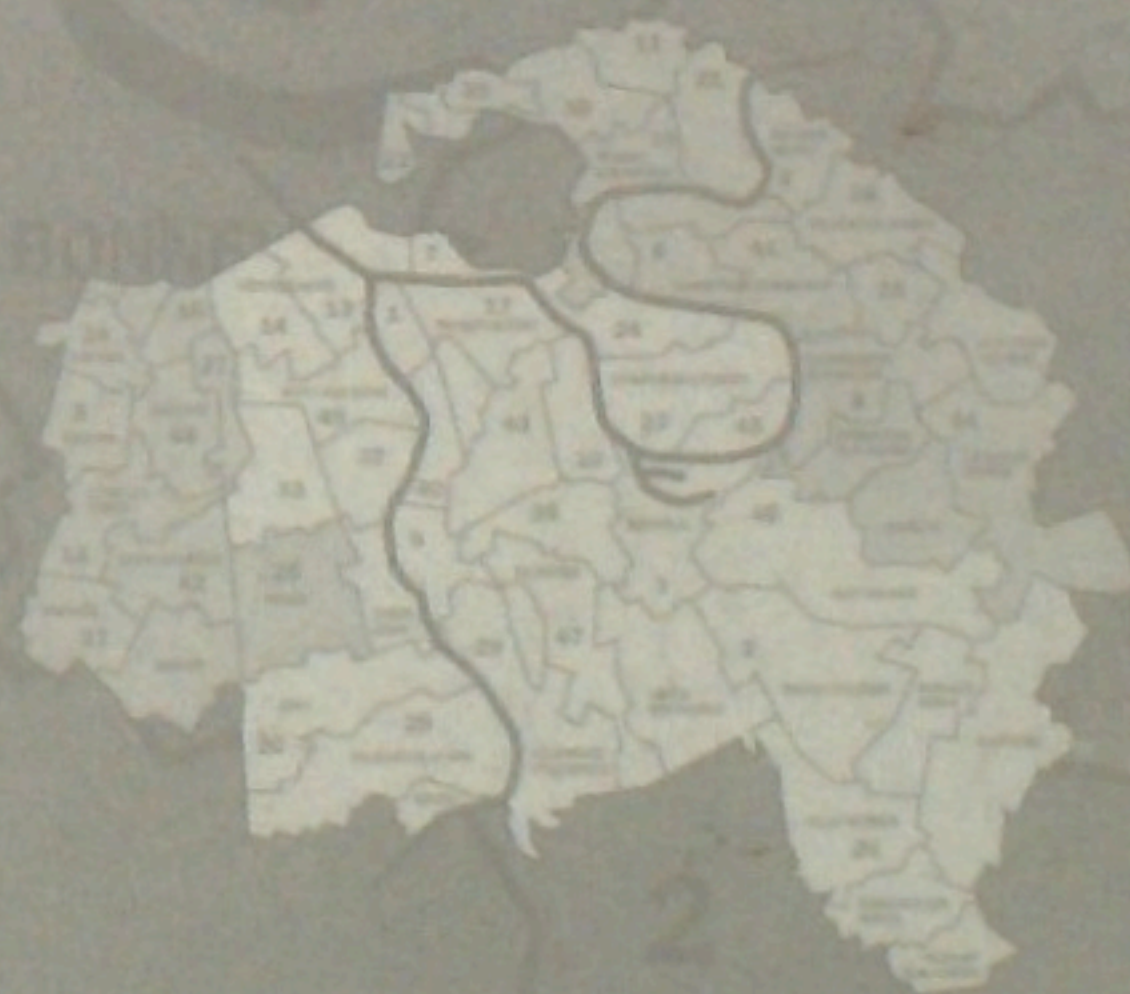


*Trois + un poètes
américains*

Rosmarie &
Keith Waldrop
Norma Cole
Laura Moriarty
Michael Palmer
Emmanuel Hocquard

&

*21 POÈTES EN
VAL-DE-MARNE*



&

Leslie Kaplan
Patrick Beurard-Valdoye
Carole Darricarrère
Denise Miège
Nathalie Quintane
Lev Rubinstein



LE DIVAN

LIBRAIRIE LE

Collections de poche

Collection

ivan



SOMMAIRE

2 TROIS + UN POÈTES AMÉRICAINS

Ouverture : Emmanuel Hocquard (2) - Poèmes : Norma Cole (3) - Laura Moriarty (10) - Michael Palmer (15) - Rosmarie et Keith Waldrop (24)

41 VINGT ET UN POÈTES EN VAL-DE-MARNE

Percevoir un paysage : Michel Besnier (42) - Poèmes et autres textes : Christian Bachelin (43) - George Barrière (50) - Michel Besnier (53) - Annette Blier (57) - Monique Boucher (58) - Patrice Cazelles (61) - Bernard Chambaz (68) - Charles Dobzynski (71) - Jean Dubacq (80) - Roger Connet (83) - Joseph Guglielmi (87) - Christine Letrou (91) - Jean Lewinski (97) - Rouben Melik (100) - Isabelle Normand (104) - Cécile Oriente (110) - Xavier-Laurent Petit (113) - Dominique Quélen (121) - Bruno Rémond (125) - Jean Rives (129) - Jeanine Saless (133) - Atelier d'écriture (136) - Table ronde (140) - Un chaînon à Champigny : Francine Déverines (144)

147 POÈMES ET TEXTES

Leslie Kaplan (148) - Patrick Beurard-Valdoye (149) - Carole Darricarrère (155) - Denise Miège (159) - Nathalie Quintane (162) - Lev Rubinstein (165)

169 ACTUALITÉS

Michel Plon (170) - Joseph Guglielmi (175) - Sarah Jane W. (179) - Jérôme Faure (180) - Émilie Depresles (181) - Augusta Ravinet (181)

183 CHRONIQUES, NOTES, REVUES...

Claude Adelen (184) - Jean Todrani (188) - Joseph Guglielmi (190) - Yves Di Manno (193) - Pascal Boulanger (199) - Michelle Grangaud (200) - Yves Di Manno (201) - Pierre Lartigue (204) - Yves Boudier (205) - Pierre Lartigue (207) - Dominique Buisset (208) - Gil Jouanard (209) - Joseph Guglielmi (211) - Dominique Buisset (215) - Jean-Jacques Viton (218)

2 DE COUVERTURE

Rencontre autour de *Poésies en France depuis 1960, 29 femmes, une anthologie*, de Liliane Giraudon et Henri Deluy, Ed. Stock, librairie *Le Divan*, à Paris. De gauche à droite : Renée Saint-Ramon, responsable du rayon « poésie », au-dessus, Anne Talvaz, à sa gauche, Tita Reut, Liliane Giraudon, Marie Étienne, Michelle Grangaud, Martine Broda - en partie masquée -, Véronique Pittolo, Josée Lapeyrière, Esther Tellermann...

Action Poétique

113, rue Anatole France
92300 Levallois-Perret

Rédaction :

3, rue Pierre-Guignois,
94200 Ivry-sur-Seine

Publié avec le concours du Centre national du Livre et du Conseil général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef :

Henri Deluy

Comité de rédaction :

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Marie Étienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton

Secrétariat général :

Jean-Pierre Balpe

Administration :

Michel Ronchin

Diffusion :

Pour toute commande,
s'adresser à la revue.

Abonnement :

France : 4 numéros, 200 F

Étranger, 300 F

France : 8 numéros, 340 F

Étranger, 560 F

C.C.P. Paris 4294 55E Action Poétique

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 4^e trimestre 1994

ISBN : 2-85463-070-4

ISSN : 0395-0018

Commission paritaire n° 56995

Maquette : Lett'Motif

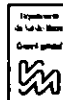
7, rue des Marchands 30000 Nîmes

Tél. 66.67.72.54

Imprimerie Thierry

1, rue Voland 30900 Nîmes

Tél. 66.76.20.09



La partie « *Poésies en Val-de-Marne* » a été réalisée avec la collaboration de la *Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne*.

3 + 1 POÈTES AMÉRICAINS

Norma Cole, Laura Moriarty et Michael Palmer vivent en Californie (San Francisco). Rosmarie & Keith Waldrop vivent dans le Rhode Island (Providence), où ils dirigent *Burning Deck*, « une des quelques maisons d'édition, rares et indispensables, où se révèle la nouvelle poésie américaine » (Jacques Roubaud). Nous connaissons déjà, par des livres, des anthologies et de nombreuses publications en revues, la poésie de Rosmarie Waldrop et celle de Keith Waldrop. On découvrira ici un « troisième Waldrop » avec *Le livre de jusqu'à*, écrit à quatre mains. Norma Cole et Michael Palmer sont déjà connus des lecteurs d'*Action Poétique*. Des traductions de Laura Moriarty, dues à Françoise de Laroque, ont paru dans l'anthologie *49 + 1 nouveaux poètes américains*. Les traductions qui suivent – exceptée celle d'Anne Talvaz – sont le fruit de séminaires de traduction collective qui se sont tenus à l'Abbaye de Royaumont entre décembre 1993 et août 1994, en présence des auteurs, invités en France à l'initiative du *Centre de Poésie & Traductions* de la Fondation Royaumont et d'*Un bureau sur l'Atlantique*. A l'exception des extraits de *Mars* (Listening Chambert, Berkeley, 1994), les textes traduits sont encore inédits aux États-Unis.

E.H.

MARS
NORMA COLE

(Extraits)

Maintenant
donne la séquence ne savait pas et ne saurait jamais

mis dedans
aile rêche
main à plat

J'hésitais à prendre l'affaire, l'esprit déjà occupé par une autre affaire.

un épisode
éclairci
privilège
accordé pour dire

C'était la coutume de diffuser l'oraison à tout le voisinage, aux environs
immédiats pour absorber la perte.

entre et approche
récuré, tension artérielle
une alerte pour plus de contacts

Oublie une torche qui met le feu à la haie

figuré
bataille
hérissée

disons
avoir faim
mais je
tourmenté
veux dire
commenté

devenais fumée
ici
esquisse d'un
hochement
jurer les yeux fixes
avoir faim
giclé encore

Comment on nous a toujours livrées à eux, et donc, centrées sur eux, affectant la transparence, quelqu'un raconte. Quelqu'un tombe entre les barreaux de l'échelle.

il fallait qu'ils se dispersent
au milieu de moi
la regarder
devient un nom propre

« Tu pouvais la voir tout entière » disait l'Aubergine. « En train de fabriquer » disait la Potiche, se mettant à raconter l'histoire d'un refus de produire, la distance qui sépare des incidents plats.

Prenant des mots pour les mettre dans la bouche de quelqu'un quand le texte demande quelque chose sur la nécessité indépendante des faits.

à contre-jour
vu de côté
l'homme avait des bulles
qui lui sortaient du nez

Vieilloté ou sacrifiée, la blessure comme un leurre se figurait en même temps le soi. Les collections d'imprimés gagnaient l'intérieur, le diamètre égal à la hauteur, le rythme basé sur l'indivisibilité. La tonalité en costume diatonique entra.

« Et puis j'ai été saisi par l'idée qu'à cette civilisation de n'avoir aucune philosophie », deux tiens valent mieux pour y arriver, vivante image d'une statue autrefois.

mais permission
apparaisse comme un premier

volonté facilement
sous enquête
est un départ

Une longue phrase sur les abeilles. Je suis peut-être une reconstruction, m'effaçant. Les habits étaient provisoires après tant de révélations, un ensemble, une suite d'interjections que la chose ne disait pas.

la couleur du dit
dévoiler (quoi d'autre)
confusion
dé-membres, re-membres
les amis presse-livres

Le soleil était bas sur l'Océan Indien, les gens dans l'eau peu profonde, un hippopotame dans l'eau, lourd épais sans poil, muflé énorme.

Je faisais route depuis Carthage, c'était la nuit. Ce n'est pas de la cire je suis brûlante était morte autour d'elle avec nœuds.

connais-tu
la confusion dévoilée
des choses à distance
pratique comme la grammaire

Si tu joues à faire des nœuds, tes doigts vont rester emmêlés, cet épaississement, leur chute suspendue, leurs erreurs tombées les ont passés au chinois avec une cuiller en bois mélangez les paiements.

contracté avec les machines sur place
était l'une des façons de suivre
et l'orgue est un champ

Quelques trous dans un mur blanc par où les scorpions étaient entrés. Petits éventails comme si le chien guettait les scorpions, les tuait pour les manger à mesure qu'ils arrivaient, puis laissait les queues alignées sur le sol ou une plate-forme au-dessus des collines.

reconnu par le froid
sur le dos de la main

le cyclope était émotif
son regard particulier

D'un point particulier sur l'un de ces grands lacs du nord, les îles mal
dégrossies, leurs formes compliquées et imprévisibles de quelque unique
point de vue.

et puis contraint
cherchant un raccourci
pensant tout haut
ou se demandant s'il y avait un passage entre
risque minimale
vite entré
une salle ou une série

Au bout une maison nichée dans le roc, menacée et menaçante.

une vieille pompe à essence
et des choses insaisissables
des souvenirs d'un livre
préservés dans un autre
allusions à des histoires
que tu as peut-être lues

Discerné l'intuition et la fièvre au moindre danger. L'inaction conce-
vable vérifiait alors que les termes étaient inconnus. « Je suis en exil jusque
dans mes propres mots ».

l'autre
spécificité
le temps de l'inaction
elle réclamait

Le jour des nations brisées, la devise Vérité révèle ou Vérité enfante à
son tour révélée comme Vérité prévaut. Compliqué par tout ce que je
peux discerner.

Le Lecteur Appliqué

Ci-gît le lecteur
Dont l'œil peut discerner
Qui jamais ne sera

Ouvertement déguisée en meuble, l'intuition vérifiée par cette vision peut s'émerveiller de la découverte. Redécouverte, cirée, la cité fut balayée des livres.

la vulnérabilité du bureau

Le personnage de Vaudeville dévale l'escalier et remonte dans un autre costume, sur quoi la personne à l'étage réalise qu'elle n'a pas les quelques idées qui lui permettraient de comprendre son rôle dans tout ça.

debout, retenir
ne rien dire

La musique a cette longueur. Mais sentier visible. Leur exemple un ensemble. Reconnais-le, considère-le comme ruban.

dois-je t'appeler
leur exemple
indifférent plutôt incomparable
immatériel émotivement neutre

Ça disparaissait. Ça restait inconnu. C'était une invasion. Amplifié, très épanoui. Les yeux rivés, ma passion ce que j'ai apporté. Tombe en moi.

retenu
par le ruban
dans cette
éventualité

Dois-je t'appeler invité avec tes affaires de nuit à l'entrée de l'hôpital. Ou otage.

Comment ça avance. N'est-ce pas irrésistible ce qui le fait avancer comme une machine. Où t'as eu ces yeux-là qui mangeraient un serpent.

on pourrait désirer un vice

Figures sur un portail qui disaient les problèmes. Sur un bouclier. Réponses en réserve. Un mur là où il n'y en avait pas. Destruction d'indices couverts de fruits pourris. Convergence d'ancêtres communs, une tâche leur est apportée.

et emprunter appeler les choses par leur nom
« Je te dirai au lieu de te suspendre »

l'intérêt surgit
dans un cercle
l'évidence intervient

ce qui s'ensuit
n'a jamais
de fin ni
de durée
leurs pieds
accrochés ensemble

Que les bois portent leur esprit savonneux, vision détournée par préoccupation, que les mots étaient amants.

De la nature du disparate

Une voix s
uivait une
voix suiva
nt l'argum
ent du lieu
« guerre ho
mmes paix
et faire/de
qui faire la
guerre »

On ne les connaissait pas explosion contre appelés par leurs contraires, verrouillage-vapeur sur la frappe. La musique allait aussi loin. Combien de jours si tu avais été frappé.

si tu étais en chute libre

Rentrant dans la texture et toujours à califourchon, bloquant la naissance de l'expérience. Fenêtres arrondies. C'était ce n'était pas un strip-texte y faire le grand écart pour une fiction inachevée.

ça doit souvent tourner
cette fois c'était deux
ton visage
crème et bleu

La règle s'applique seulement quand elle me voit. Si c'est là-bas que ça se passe et elle ne voit pas ça. Si je ne vois pas ça et ça n'a pas modifié les conditions, mais quand j'y pense. Ça commence. Alors y penser commence tellement à se modifier que ça devient les conditions...

confiante émoussillée

Là il enroule le bébé dans l'écorce, l'attache à son javelot et le lance de l'autre côté du fleuve, hors de danger. La jeune Camilla devient une guerrière. Les volontés dévient les années tournoyantes. Dans ce mouvement pouvoir guetter à travers le fouillis. Le fleuve et quelqu'un dedans.

mais toute carte est un faux départ

choix intéressé
dada gâteau
la main dans
certaine main

Refusant la guerre, il tournait le dos et n'ouvrirait pas la porte. « Le vent l'a fait ».

heure dentelée
cercle de feu
glisser hors de l'angle faible
disperse les maisons

jeton de papier

cadeau vibrant
enfilé de fil illisible
tient lieu de cadeau

offert, c'était un cadeau

*Traduction collective Royaumeont
Août 1994*

POÈMES

LAURA MORIARTY

LA MUSE

L'attirail familial
Contrainte à la collaboration silencieuse
La psyché mise à l'épreuve
Nous sommes donc en affaires
Les immeubles fondent dans le ciel
Tu chantes pour détourner mon attention
Ta raison n'est pas la mienne
Est mienne

•

La confusion de l'ange et de la tempérance. Verser une chose dans l'autre. Emmêler des histoires en vain. Jours isolés qui s'enchaînent pourtant. Tu as une personnalité magnétique, expliqua-t'elle. Il portait le masque rouge du soleil. Mais il le portait mal. Les ailes noires auraient dû être en or. Les nuages étaient d'huile. D'autres anges présidaient. Sous eux poussaient des arbres. En bas, le rouge apparaissait sous le vert clair. La force était représentée par un homme avec chat en manteau bleu. Une perception singulière du passé. Les chevaux étaient blancs. Les rôles étaient renversés. Les choses à l'intérieur se vidaient.

UN RÊVE ANGLAIS

vert	lie	tête	vapeur	cloche
pente	à genoux	posture	bleu	feuilleton
vigne	malin	rouge	penche	piédestal
toit	sentier	buisson	brique	culottée
post	nuit	bâton	jaune	colophon

Je lis une histoire de la folie et je me sens décalée dans le temps. Je t'écris tu ne réponds pas, tu le fais, c'est moi qui n'écris pas. Je te fais oublier ce que j'écris. Ces épisodes se déroulent pendant la journée. Pendant la nuit, rien. Ton livre arrive par le courrier. Cette histoire comme une lettre de ma banquière. Elle écrit sur des choses que tout le monde connaît. Tu te plains de moi. C'étaient alors des temps heureux. Ou bien la banquière est complice de l'avenir. Tout ça fait partie d'une énorme affaire. Le sens de la profondeur soudain absent. Les négociations sont à la fois stridentes et muettes. Je lève les yeux de mon livre comme si j'avais entendu une voix. En d'autres temps tu pouvais être dévoilé sans déshonneur. La folie c'est qu'ils sont révolus.

CAPRICE

trois quatre temps

le camée

en os

l'apparence

Caprice désormais crime

Si je le fais, alors quoi ?

Bouquins et boîtes, boccoux

Des étoiles faites au pochoir

sans limite

matin

une illusion

exemple

Pendant le récit

Il épelle, il explique

Il n'est pas à moi

L'idée de résurgence

LA NAISSANCE DE VÉNUS

Chapelet

Ou crucifix,

Elle recrée les sens

Tenue pour

brute

debout

cousue

vive

vaste

sursaut

caisse

chaste

livrée

comblée

saumâtre

station

emblème

à maintenir

Ève écrit une lettre
Deuil dit-elle oublie-moi
Dans l'écume perlée des vagues
Retombe sur sa robe

CE QUE L'ON DIT

Leurs mots peuvent être utilisés contre eux
Ils sont fidèles et confiants
Nous aussi dans leur sens
Dans le nôtre on danse sur une valse lente
Une solution serait la force
Ou le nombre
Là où nous sommes multiples
On dit que l'histoire se déroule
Leurs mots seront à nouveau dits
Par d'autres qui prétendent être nous
Mais ils sont hommes/femmes et nous femmes/hommes
Comme sur une autre planète
Comme des gens qui ne se voient pas
Bien qu'ils se tiennent face à face
Leurs mots une fois dits

•

Ce qui est affirmé
Le pendant de ce que l'on dit
Si j'avais tout misé sur le rouge
Ou sur le noir je serais un joueur
Et ce serait mon histoire
Mais je ne le suis pas
Proteste si tu veux ou sinon
Cette fois ne pas céder la main
Ce qui est affirmé

Que le hasard existe
Nous entraînant vers le centre ou vers le bord
Le temps joue toujours du même côté
Comme un bracelet comme la main
Réelle qu'il entoure
Ce qui est affirmé

LE SERPENT ET LE SEIN

Le thé est trouble comme un aquarium

« Ses yeux retiennent le passé tragique ; les éléments formels
du tableau prédisent l'avenir. »

De quoi la musique est-elle l'exemple ?

J'aimerais te rejoindre à travers une chanson
mais pas toujours la même

LA MÊME CHANSON

Un oiseau derrière un vase
La technicienne chante en travaillant
Ses cheveux ont la couleur de sa peau
Une pomme de marbre
Le cor joue sa partie
Un arbre miniature
Un pot en cuivre

Je lui parlais dans la langue ancienne reconnaissait-elle Faisant allusion à
celui qui tient le rôle du jardinier Langage chiffré La réponse Elle nous
traitait de tête de linotte Mais nous figurions les idées L'autre histoire
était celle des images La même Et les postures également Une ouverture
impossible

Tu me tires
À toi je suis
Ce qui peut
N'être pas dit
Dans un discours
Qu'est-ce donc
Qui paraît
Dur avant
Que tu m'attires
Pense dis-tu
Rien après
Ou chose faite
Pour changer
Comme
Tu m'attires

PHYSIQUE

La coupe de fruits crée son propre soleil. Nous partons sans cartes pour accéder à la distance pure. Les gens nous disent ce qu'il nous plaît entendre. Il y a des armées de voleurs. Ce qu'ils convoitent par dessus tout. La radio c'est être présent. En même temps on dort. On lit une lettre. Le monde est replié. L'après-midi touche à sa fin. Des pommes jaunes tombent sur le tapis. La répétition est inscrite dans la courbure des choses. Nous obéissons aux lois naturelles. Nous sommes perdus. Une tente sur le plateau. Rien pour arrêter le vent. La coupe au ralenti semble se déverser. La femme tenant la lettre immobile.

Nous arrivons au moment de la seule lumière réfléchie. Tes lunettes te font mal. Tu regardes les roses poser des ombres sur le vase. Un dessin est fait de goudron, de formica et de plâtre. On les appelle roses noires mais elles sont rouges. Carreaux de terre cuite avec minéraux incrustés. L'un après l'autre comme les points noirs des dominos. Il y a renversement. Elle est physicienne. Ses nombres représentent les événements. Tes yeux au repos dans ta tête. Les mots dans ta gorge.

*Traduction collective Royaumeont.
Décembre 1993.*

A PASSAGES
MICHAEL PALMER

(extraits)

SANS TITRE (FÉVRIER 1992)

Le sommeil a dit : les ombres imprononçables
dansent et glissent et répètent des berceuses

A dit : une flamme est aussi claire que la musique
Tout ce qui précède n'est qu'un brouillard

un son étouffé entre X et maintenant
où des corps gonflés s'amoncellent comme des rondins

comme si un lexique devait avaler ses lettres
ou une hirondelle dévorer ses petits

sans cesser d'émettre son chant à clics
qui monte et continuera de monter

jusqu'à rejoindre l'encre dans l'amas des nuages
dont le sens griffonné ne laisse aucun doute

Les mots sont faits d'électrons c'est comme ça
Les mots nous évoquent des fragments c'est comme ça

des morceaux de jambes et des morceaux de bras
C'est l'encre invisible qui les efface

Donc une graine ou syllabe jetée dans le puits
trouble la forme-nuage, arrache

l'image à l'os. Et donc nos saisons
s'encrent les unes aux autres,

crêtes dorsales et vagues mal cousues
pour manteau. Et tu dis :

Regard d'une brise, manche vide.
Tu dis : Ça a commencé, s'est mis

à commencer, un peu comme une brume.
Et M. Poussière (rue des Abeilles) déclare

qu'il y avait des heures, des pommes et des pierres,
énoncés d'un cercle indiquant quoi ?

Et des pièces de monnaie noircies, des chiens
et des chats devant les murs d'usines,

îlots de lumière gélatine
un faible aller et tout parti,

nos alors pour évacuer la tête engloutie
les mains et le reste sans voix,

marche égale sol égal,
mesurés pas à pas.

EN UT

Entaillés, marqués jusqu'à l'angle
du X, figurés à l'avant

vers un virage – qui
voudrait voir, qui appellerait

du fond de la gorge un regard annulé
Tous les calmes blocs déposés rejouent la perte

Toute flexion dépense des notes
légères comme une pensée, toutes

constellées, toutes croisées
Nos pauvres épaves pourront-elles couler d'étincelants bateaux

effacer chaque
pure image construite

Nos efforts pourront-ils aboutir,
nos riens réparer le siècle

SANS TITRE (LOIN, PROCHE)

Aux danseurs

Si tôt encore si tard
Avons-nous posé assez de questions sur l'espace
et ce qui entoure l'espace
et les mains d'un corps qui culbute dans l'espace

Si tôt encore si tard
comme une feuille se crispe d'une certaine manière
désirant être dentelle carbonisée
et comme un corps précipité dans l'espace

Une couleur éprouve-t-elle de la douleur
quand elle tombe dans l'espace infini
tombe comme une tache de soleil ou un cri de paon
(Ce mois de juin, pas une goutte de pluie)

Viennent-elles de loin les voix que tu entends
et celles que tu sembles ne pas te rappeler
Chaque couleur décline-t-elle un nom
comme s'il était le sien

mais presque inconnaissable telle une odeur de prunes
(Ta maison est en travaux, ta maison a disparu)
Question des signes que devant nous les corps composent
illisibles comme la poussières ou l'œil de midi

Pourquoi l'Ange Phosphore est-il arrivé
cette nuit (blanche) dans cette ville
caducée tenu à bout de bras
Nous avons dit pour rire qu'il n'y avait pas de ville rien que l'hiver

pas d'hiver rien que du vent
rien que du tôt et du tard, rien que des rues et des pages envolées
puis les tout derniers mots du jour
tracés au liquide argenté sur le bord de la scène

Et si nous écrivions « après » avec des lettres différentes
les lettres de « premier » ou « dernier », comme par exemple
dans « forêts de bateaux en feu » ou « plus loin »
et que ça finissait par vouloir dire « le chaos de la roue hydraulique »

ou « la lueur de la lampe Thomson »
Et si c'était dit sans parler ou dansé sans mémoire
Et si c'était comme partout ailleurs ou aveugle, mais fixant le feu
hélices de flammes au centre d'une place

Avons-nous posé assez de questions sur les changements de la lumière
tout ce temps

Prenez de la musique si vous voulez
Mais qu'on ne l'entende pas

SANS TITRE

pour D.S.

O vous dans cette petite barque
Quel est le rapport entre un tableau et son titre

Le tableau n'a aucun rapport avec son titre
Le minuscule bateau porte

des gens anonymes
sur l'eau qui est profondément noire

plus noire même que la neige sur les pavés
plus noire que les visages dans l'ombre sur un bateau

Le bateau s'appelle Bévue, ou Rien, ou Lignes parallèles
Le poème s'appelait J'oublie, puis Empire puis Jeu de cartes

une partie jouée hier dans la lumière laiteuse
lumière qui jouait sur la figure des joueurs

et les figures secrètes des cartes
Il n'y a pas de rapport entre le tableau et son titre

Le tableau est venu d'abord, son titre ensuite
Les joueurs jouent aux cartes dans un petit bateau

Ils sont endormis et il fait noir
Leur rêve s'appelle Les Électrons Ordonnés

Une voyageuse rêve qu'elle en est exclue
Un autre rêve les yeux grands ouverts

comme un philosophe solennel
mort d'un acte de pensée

Deux autres gisent les membres entremêlés
Le tableau n'a pas de titre

bien qu'il ait été signé Gardien du Livre
la signature à l'évidence contrefaite

SANS TITRE (SEPTEMBRE 92)

Ou le voici peut-être
le zéro sacré, voûté et cintré,
l'anonyme, le zéro aux multiples portes
où des enfants

où des enfants invisibles
où les cris
d'invisibles enfants montent
entre le Cimetière M

et le Peep Show *Sex Paradise*
Porte du Son et Porte du Sable –
Chœurs ou miroirs –
Chœur comme un fagot de langues

Miroir comme un ruban de langues
(tel que des images resteront
une fois les objets partis)
Porte du Corps et Porte de la Loi

Porte des Mots Publics, des Passages,
de l'Immédiat et des Cellules, de la Logique Implacable, Porte
du Chapeau Rempli de Miel
et des Monnaies Noyées dans le Miel

Comme la lumière efface
Comme une chaleur extrême grave un *d*, un dessin, un
déchant de lignes brisées dans du verre
Ici même

entre la pensée et le bras déplié,
entre la porte qui doit son nom aux mensonges
et les deux X du signe vide,
une sorte de champ sérieux,

scène ou lieu fluides
peuplés d'ombres
pissant le sang sous les porches
et pourtant spécialisés dans les mathématiques des courbes,

la théorie des couleurs,
l'histoire du temps
A Passages nous surveillons
tout un réseau de ponts,

patchwork de voiles
A Désir est-il possible
que nous parlions sans langues
ou que nous ne voyions qu'en langues

Et à Sur-le-tard nous disons
Cette lettre est la dernière
que tu recevras,
le dernier mot que tu auras

de moi pour l'instant
Peut-on dire ici que le feu
qu'on pensait éteint depuis longtemps
continue à brûler

profondément sous terre
feu qu'on a finalement jugé

impossible d'éteindre,
et que des flammèches et des fumées

referons surface n'importe où
s'emparant des parfaites symétries
du Musée du Peuple
et du Palais du Livre

Ou qu'une Porte des Heures parle
dans une langue étrange,
semblable à aucune langue connue,
mais suffisamment claire

aussi claire qu'une autre
et claire comme le reflet
liquide d'une porte,
porte dont les pages brûlées

s'envolent dans la rue
entre des maisons de papier bleu
construites sur des lignes de failles
comme à dessein

SANS TITRE (kN)

On a construit une semaine de huit jours
Chaque jour un autre oiseau parlait

tiré d'un livre sur les oiseaux, un livre des rues et des noms
des codex et des disparitions

Chaque jour nouveau on s'est passé le nom du corps
de main en main, d'œil à oreille

selon un scénario dicté par l'oreille
le deuxième jour, peut-être le troisième

incompréhensible pour nous tous
dans le sommeil, cette promesse

ou semaine de promesses
et de chants parallèles

Appuie partout tes mains se disaient les chants
l'un à l'autre

il y a un livre infini comme des ciseaux
il y a un livre irréparable

un fragment pareil à un bras
Construisons une semaine de huit jours

chacun le dernier pour lui-même
chacun un livre énonçant un bout de phrase

et chacun ce qui reste d'une page
tirée d'un livre sur les oiseaux, un livre d'intervalles

oublié, un livre perdu
Fais courir tes doigts sur la page

*Traduction collective Royaumeont
Août 1994*

LE LIVRE DE JUSQU'À

ROSMARIE & KEITH WALDROP

1.
vestiges et
dans séparation nette
le vent
avec (peut-être)
ce même rituel
odeur de suie jusqu'à
non plongé comme un
fourneau comme
sans rapport aucun
brasier sur terre mais
un lot de
diamants ou autre facile
de mourir en rêvant la rivière la
rivière comme
paradigme

2.
éclairs et tonnerre
trombes d'eau
tornades
à cause d'un coup de
grêle
neige
l'arc-en-ciel
tremblements de terre
haut et bas entre ciel et
notre âme qui est

l'air nous contient
jusqu'à
vouloir pousser plus loin
le cri
le battement
la pointe
de flèche

3.

un moment sans
l'eau le balaye
dans l'ombre
d'un œil
et déjà autre chose que
se lance en l'air
jusque dans la
boue
du soleil

4.

quiconque peut
lire fiévreux
éphémère un ordre
de choses encore
vivantes pour nous de
prémonitions
rêve jusqu'à
un crible d'années
à peine finies
construit la perspective
comme j'écris ici
« marché
au bord du lac »

5.

si bas qu'il te faut
fermer les yeux
quand la lumière jaune éprouve le mur
les mots de construction se dégradent
au village pour le maître
d'école jusqu'à
ce que parfois
je fonde en pleurs

6.

pense à mes
2 mètres
carrés de peau
jusqu'à devenir
fou dans l'éclat
de l'eau

7.

qu'un homme
laboure la terre ou
la mer une profonde
gorgée sans reprendre
souffle comme
si les dieux
festoyaient jusqu'à
un instant vieilli de force
touchaient à
une autre nature
fin dans un profond

8.

resté dans la lumière provisoire
comme un instrument qui
n'enregistre pas
ce qui couvre
et c'est à peine
jusqu'à
un siècle dans la pensée
de qui a permis
à ces mules ou autres
stimuli d'entrer

9.

le noir grand ouvert un
brouillage
pourquoi est-ce
refluant
le bras d'un bras
jusqu'à déjà d'autres coutumes
soudain de cela
comment peuvent-ils
passer devant la fenêtre près de
cette page
et fermer la lumière

10.

par translation un
mouvement relatif
à n'importe quoi
comme les cercles ou
l'argot
jusqu'à ce que
si c'est lisible

le courant passe
alternatif

11.
maintenant je peux
couper le passé
proche et à
venir
avec jusqu'à
laide semble-t-il
la moitié
endormie qui refuse
d'ouvrir sa tête

12.
jamais plus
qu'avec cette
charnière entre
jusque et panique
ou terreurs
visionnaires

13.
d'autres regardent ailleurs
quand un mot tombe hors
de l'usage jusqu'à ce que
j'affaiblisse le sens la
forte anticipation a
passé je reconnaisse l'état
des choses

14.
au grand jour éclater
c'est assez facile
de fixer
les fils jusqu'à ce que les
fils tirent
assez pour que soit
facile
l'éclat
au grand
jour

15.
bon la réalité
c'est la réalité
jusqu'à ce qu'il n'y ait rien
de tel qu'une vache
pour vivre avec
tire dans une direction
et pourquoi donc
dans cette extrémité sait-elle
résister autrement
que par relents conditionnels

16.
désignent un plus profond
demeure un actif
jamais le même
fait psychique
jusqu'à
ce que 3 ou 4 mots
basculent parallèles
dans la douleur que nous causons

17.

même si en effet
les banalités souvent
sont oubliées
les ellipses paraissent transparentes
au travers de subtilités ou
énormes probabilités
jusqu'à ce que la mort
puisse se dire
de trop de façons

18.

en vain je tiens
que ces vagues (précision)
s'étaient mariées non
loin d'une apparence
de forces
qui en de tels moments
servent de
c'est une question
de ruse et le moindre
contact jusqu'à
(traduction) sembler
être dans un
lieu en fait
sembler
être un lieu

19.

simplement situé
jusqu'à ce que
cette logique
soit comme

20.

indication : forme abrupte
souvenir dans son cadre
jusqu'à très faible
dérangé par les tambours sur
lesquels le voisin
frappé aveugle il y a
un art de
l'extase ou inutile

21.

la plus haute
créature
l'authentique
fin jusqu'à
ce que je veux plus
chaque jour décrit
le négatif
dans la syntaxe

22.

pas de doute
nous devons
retourner à
la couleur devinée
sur l'autre face de l'objet
oublie de passer à la splendeur
jusqu'à un
fait obscur
à lui-même un rudiment
de nerf
O moules O
éléphants

23.

dans
une hiérarchie si
le cristal d'origine joue
un important pôle a-
morphe systèmes
rivalisent jusqu'
à empriser le corps
n'échappe pas
à la couleur

24.

mais pas seulement
une affaire d'équilibre
en longs intervalles
d'un sensuel
ouvert après un rire
sort en tranches
qu'on met dans ses poches
jusqu'à se
tordre à ses propres
preuve du
complexe de supériorité
du rieur
à moins que

25.

ces marges pourraient
justifier la couleur
comme si tu préférerais
qu'elle évite
le paysage manquant
jusqu'au tas

deux étoffes sorties du
même bain ap-
parues dans
l'illusion de l'universel

Traduction collective Royumont.
Juin 1994.

VOYAGE LUMIÈRE

ROSMARIE & KEITH WALDROP

1.

Temps commun, je te suis se-
cret non gardé sur
fond sonore de base

2.

Temps commun, je te suis se-
cret non gardé sur
fond sonore de base
voici la première partie de la rime
prévois des séquences d'entendu par mégarde

3.

voici la première partie de la rime
prévois des séquences d'entendu par mégarde
ferme les rideaux mais
ludiques élaborations de va-
riantes autrement arrogantes qui maintiennent
la fenêtre ouverte

4.

ferme les rideaux mais
ludiques élaborations de va-
riantes autrement arrogantes qui maintiennent

la fenêtre ouverte
comme il ne faut pas
fermer les yeux pour rêver
il pleut alors qu'effectivement il pleut

5.

comme il ne faut pas
fermer les yeux pour rêver
il pleut alors qu'effectivement il pleut
ouïe occupée à entendre plus qu'
une seule voix le ruisseau que nos larmes déreflètent

6.

ouïe occupée à entendre plus qu'
une seule voix le ruisseau que nos larmes déreflètent
ou simple erreur comme si
naturellement dur de
divisé
le bruit résonnait en nos peurs

7.

ou simple erreur comme si
naturellement dur de
divisé
le bruit résonnait en nos peurs
expansion du danger entre nos
longues mains maigres se contracte
sur un gravier paisible

8.

expansion du danger entre nos
longues mains maigres se contracte
sur un gravier paisible
Étroites boîtes de conserves de fruits
perte du blanc d'autres yeux

9.

Étroites boîtes de conserves de fruits
perte du blanc d'autres yeux
chanson hors l'esprit

10.

chanson hors l'esprit
ou suis-je
lié
si aveugle une coloration de la pensée

11.

ou suis-je
lié
si aveugle une coloration de la pensée
intrinsèquement pelucheux le son comme
dallage

12.

intrinsèquement pelucheux le son comme
dallage
alors que les temps verbaux
constituent
une évolution
ultérieure

13.

alors que les temps verbaux
constituent
une évolution
ultérieure
limites d'un corps ouvert
mer la vaste mer
voyage

14.

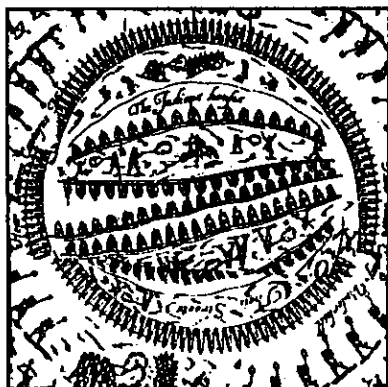
limites d'un corps ouvert
mer la vaste mer
voyage
si différentes les grammaires de
la natation, de la pensée

15.

si différentes les grammaires de
la natation, de la pensée
réminiscence et extinction

Traduit de l'anglais – États-Unis – par Anne Talvaz

A KEY INTO THE LANGUAGE OF AMERICA



ROSMARIE WALDROP

The legacy of cultural imperialism, the consequences of gender, and the marginalization of the conquered are themes that combine and comment, one on the other, in Rosmarie Waldrop's remarkable new work, *A Key into the Language of America*. As « formally adventurous » (A.L. Nielson, *Washington Review*) as ever, German-born Waldrop has based her new collection on Rhode Island founder Roger William's 1643 guide (of the same name) to Narragansett Indian language and lore.

• (Roger) William's *A Key into the Language of America* was the first extensive vocabulary and study of an Indian language printed in English. Waldrop's *Key* is a return and a reinscription. She... intersplices, turns, overturns, plots, weaves and threads, line for line, at least three structural systems... Waldrop's *A Key* is a witty, and deeply moving, translation of sexual and textual division and witness. •

Susan Howe

• Rosmarie Waldrop has produced a work of striking formal invention and clear, yet many-layered, human focus. Any true key into the language of America must include the unrecorded words and the lost - or suppressed - languages... Yet how can such a constellation of sounds and silences be realized? How a key when there is no door? Here voices enfold with other voices to explore folds in time, as well as to reenvision the folds of the social body and the particular body. The resulting « tale » is at once complex and deeply rewarding. •

Michael Palmer

A NEW DIRECTIONS PAPERBOOK NDP798

UN BUREAU SUR L'ATLANTIQUE

Créée en 1989, l'Association *Un bureau sur l'Atlantique* poursuit son action en faveur des échanges entre poètes contemporains américains et français. Chaque année, elle invite en France des poètes américains et elle organise, avec le *Centre de Poesie & Traductions* de la Fondation Royaumont, plusieurs séminaires de traduction collective. Elle a également une activité éditoriale régulière.

L'adhésion à l'Association (120 F en 1994) comporte l'abonnement d'un an (dix titres) à la collection *Format américain*, qui propose des traductions inédites, sous forme de « booklets » (petits livres) réalisés par ordinateur et photocopie.

Édition

• La collection *Un bureau sur l'Atlantique*, dirigée par Emmanuel Hocquard, est passée, début 1994, des Éditions Royaumont aux Éditions CRÉAPHIS.

Déjà parus : À VIDE de Tom Raworth et NUMEN de Cole Swensen.

Prochaines parutions : UN ESSAI de Rachel Blau DuPlessis, PREMIERE LEÇON DE LECTURE de Joseph Simas, AIMER PAR DESCRIPTION de Keith Waldrop.

• La collection *Format américain*, dirigée par Juliette Valéry, est réservée aux adhérents de l'association.

Déjà parus cette année : UN LANGAGE DE NEW-YORK de George Oppen, PRENEZ-EN CINQ de Julie Kalendek, 27 OCTOBRE 29 OCTOBRE de Ray DiPalma, ONOME de Benjamin Hollander, LOI DEUX d'Elizabeth Willis, NUS de Jerry Estrin, LAMENTATION POUR LES CRÉATEURS de Jack Spicer, LE CHAUD FAIT TREMBLER LE FROID de Larry Eigner.

Pour plus d'informations,

écrire à :

Juliette Valéry - 37, rue Sainte-Colombe
33000 Bordeaux

Henri Deluy

**une
anthologie
de
circonstance**



Editions fourbis

**avec des
poèmes
pour la plupart
inédits
de toutes et tous les
poètes
invités en 1993**

BIENNALE
INTERNATIONALE
DES POÈTES
EN VAL-DE-MARNE



Département
du Val-de-Marne
Conseil général



**Biennale Internationale
des Poètes en Val-de-Marne**

11, rue Ferdinand Roussel
94200 IVRY-SUR-SEINE

Téléphone : (1) 49 59 88 00, télécopieur : (1) 46 72 72 71

POÈTES EN VAL-DE-MARNE

CHRISTIAN BACHELIN

GEORGE BARRIÈRE

MICHEL BESNIER

ANNETTE BLIER

MONIQUE BOUCHER

PATRICE CAZELLES

BERNARD CHAMBAZ

CHARLES DOBZYNSKI

JEAN DUBACQ

ROGER GONNET

JOSEPH GUGLIELMI

CHRISTINE LETROU

JEAN LEWINSKI

ROUBEN MELIK

ISABELLE NORMAND

CÉCILE ORIENTE

XAVIER-LAURENT PETIT

DOMINIQUE QUÉLEN

BRUNO RÉMOND

JEAN RIVES

JEANINE SALESSE

PERCEVOIR UN PAYSAGE

MICHEL BESNIER

Une route peut être départementale, la poésie, non. Condition voulue ou subie, la poésie ne trouve pas aisément son lieu collectif. Elle peut, rivière sans lit, vagabonder et payer au prix le plus fort la liberté liée à cette absence de localisation. Elle peut parfois se couler dans un espace linguistique ou culturel qu'elle a contribué et contribue à créer, région ou nation. Mais il y a peu de chances pour que les contours d'un département coïncident avec ceux d'une entité culturelle.

Or, le département du Val-de-Marne organise une Biennale Internationale des Poètes, et son maître d'œuvre, Henri Deluy, réunit ici des poètes vivant dans ce département. Les propos tenus plus haut n'abolissent pas le sens de cette entreprise, loin s'en faut.

Le département offre aux relations culturelles et humaines une dimension intéressante, intermédiaire entre ville et région. Dans cet espace, il est utile que les poètes se connaissent. Non pour créer corporation ou cénacle, mais percevoir le paysage où ils pourront choisir chemins et rencontres. Il importe aussi que les habitants d'un département sachent que des poètes vivent non loin d'eux. La conscience de cette proximité et de cette communauté d'expérience peut améliorer la relation avec la poésie. Quant au lecteur d'où qu'il soit, espérons que cette « entrée » peu usitée dans l'univers poétique lui offrira découvertes et plaisirs. L'expérience vaut d'être tentée, comme un prélèvement ou une coupe.

POÈMES

CHRISTIAN BACHELIN

Quand les grenouilles au loin reprennent leur voix d'automne
Et que les chaises longues flapiées rentrent dans les buanderies
Alors c'est le moment dans le passé perdu
D'aller revivre un peu les vieilles amourettes
A jamais restées vierges au déclin des clairières
Où l'on se vautre ventre à terre pour renaître
Des petites morts anciennes et de l'oubli des cieux
Versant paisiblement son pardon inflexible
égaré en reflets sur les dessus de cheminée
Autour des bustes en plâtre des musiciens célèbres
Parmi les miettes d'insectes et les froides étincelles.

•

Au bord des vieux chemins de fer
S'allonge une vieille fumée
D'existences jamais existées
Ni par les chaussettes ni par les casquettes
D'aussi loin que les soirs se souviennent
Sous les fenêtres abandonnées
Regardant la buée du chiendent
Ramper sur place au bout des rues
Et s'évaporer les pots de bière
Au comptoir des dernières minutes
Dans la brume des oman perdus
Où quelqu'un porte un pardessus

Sans couleur bien déterminable
Et qui le long des palissades
S'en va en poursuivant tout bas
Les échos de sa vie introuvable
Au fond de l'arrière-goût du tabac
Tout en se sentant aussi seul
Que le malheur des souvenirs heureux
Lorsqu'ils se rappellent la tiédeur bleue
Des jours anciens à l'horizon
Dans leur rengaine nonchalante
Et leur vieil élan poussiéreux
Sonnant la cloche des mariages
Sous la robe du muguet fané
Dans les provinces d'avant-hier
Et les intimités d'hiver
Où s'enfouissent les amours mortes
Entre la neige et le cambouis
Dans les pénombres irréductibles
Et les nuages d'outre-temps.

•

un faible ciel invertébré
lentement meurt dans un baquet
la verdure d'un poireau glacé
ravive un vieux soir oublié
une rivière angoisse une chaussette
de plus en plus molle et timorée
un vieil écho des tonneliers
réveille une rougeur embrouillée

un pignon de caserne des pompiers
surplombe une paroisse étriquée
le passé s'éloigne en fumées
on ne sait plus qui a existé
ce n'est ni simple ni compliqué
c'est peut-être une impression de février

•

montrez-moi une bonne fois pour toutes
un vrai marteau totalement réel

alors je m'enliserai en paix
dans le soir rouge des marécages

mon père n'aura pas vécu pour rien
chaque chose aura rempli son nom

à l'infini crépusculaire
jusqu'au bout de la barbe des blaireaux

•

Une goupille toute grise
n'a plus rien à faire
c'est tant mieux pour elle
ou pour les fourmis ;
je ne sais pas bien le dire
je le dis tout de même
et puisse le cambouis

me venir en aide,
car lui seul connaît
le fond des chiffons blêmes
et des vieux coups de gel

•

un sac de farine
éternua si fort
qu'une poule morte
en perdit la vie
au fond d'un vieux pot
en haut d'un clocher
regardant mûrir le blé
dans les hivers éternels
que les corbeaux sur les plaines
laissent tomber de leur bec
sèment dans la main du moindre mot

•

résonnez tonneliers
bas dans l'ouate des âges
je me souviens à jamais
mais je ne sais plus de quoi
quelque chose rougeoie
à l'horizon des soirs
un voyageur épars
rase une palissade
je ne sais plus si c'est moi

ou bien le long des fumées
quel étranger illimité

PAVANE

Maison chapeau hydrogène mers en furie
Framboisier jours tranquilles horizon qui décline
Évanouissement des moustiques en septembre
Mélodie des nuances sur les pans de ciment
Climats tempérés détresses d'indifférence
Villes nuages exils système planétaire
Banalité bureau de tabac hémisphères
Bleu du ciel fait divers poussière cantilène
Vilebrequin des journées molles et désemparées
Baisse des saisons dans la perplexité morne
Vague arrière-goût de roussi un peu suspect
Pneu fuligineux volutes mystères sexuels
Occasions manquées refoulement caravanes
Coup de pied contre un bidon dans un terrain vague
Continent mémoire automne sentimental
Rendez-vous perdu vers la Porte des Lilas
Vitesse moyenne du sable et des nuages
États du ciel à certaines heures de la journée
Subtiles notations dans les petits carnets
Rivages solitaires où traîne une fumée
Tendres rebords nacrés de ta fente entrouverte
Corne de brume hululant entre douvres et calais
Gouffre endormi enluminure nuit des temps
Infini désir blanc déclin de l'occident

Chambre obscure odeur d'amour souvenirs de neige
Intimités d'hiver catastrophes ferroviaires
Sodomisation des petites filles par les géants
Gesticulation du goémon gémissant
Réminiscence errante au fond des relents de planche
Nuage équidistant paysage apparence
Butoirs à l'abandon nomination du monde
Enchantement du désenchantement étrange
Imperturbable écoulement de l'existence
Petite musique du film un homme une femme
Vide du ciel au lendemain des hirondelles
Acidité feutrée des contours du vinaigre
Vie quotidienne embuée par les vapeurs d'évier
Nuées des circonstances évasives et tangentes
Achat d'un tube de détachant dans un bazar
Solitude de n'importe qui dans la marge
Modulation des jours dédoublés vers le large
Épitaphes tôle ondulée rougeurs du soir
Simple minceur de l'air indicible parfait
Aventures extraterrestres de la poussière
Valise entre deux chaises actualité sans âge
Arrière-vie antichambres sérénades à l'oubli.

COMPTINE

Une cloche emporte un mort
Un mort cire sa chaussure
Une chaussure éclaire un couloir
Un couloir mène à un gond de porte

Un gond de porte pense à un bouton de manchette
Un bouton de manchette se décolore
A cause des vieilles lunes incertaines
La lune gèle au dessus des bordels
Les bordels claquent dans les courants d'air
Un courant d'air désole une rivière
Une rivière noie un vieil homme
Un vieil homme surveille une soupe
La soupe s'envole il pleut tout le temps
Le temps devient vieux comme un poireau
Un poireau gît dans un cagibi
Pas plus indicible qu'autre chose
Sous le pathétisme habituel
Des ciels placides et des coups de vent
Le vent disperse les enterrements
Les enterrements finissent en queue de tire-bouchons
Un tire-bouchon ne représente rien
Simplement il traîne à côté d'un oignon
Ce qui ne représente rien va loin
Dans les trous d'ombre et le souvenir sans nom.

L'INESPÉRÉE

GEORGE BARRIÈRE

un jour trempé de pluie vous arrivez en Val-de-Marne
un jour de jeunesse
vous êtes en exil
vous l'ignorez encore
vous passez de ces lieux accablés de soleil qui ont calciné
l'enfance
vous passez de ce souffle violent du vent qui tord sans
préférence et les hommes et la vigne enracinés dans la plaine
sèche
vous passez en Île de France
d'un coup
comme on dit : *passer une frontière*
vous arrivez en Val-de-Marne
c'est un joli mot val
léger
aérien
étranger
sous cette pluie fine
arcueil est silencieuse
fenêtres croisées
vitres closes
si calme
si sereine
dans cet après-midi d'automne
vous passez de l'état méditerranéen
à l'état francilien
rien ne vous a préparé à cela
rien

vous comptez plusieurs années
sept ans
sept ans avant de tronquer les couleurs crues d'un ciel outremer
le feu d'un climat ardent
contre les dégradés d'un ciel gris
qui s'étendent jusque dans votre cœur
sept ans pour que la pluie persistante des jours
délave vos souvenirs
apaise votre exil
éteigne votre secrète brûlure

vient alors le temps
où les ciels voilés vous enchantent
où le froid devient le compagnon de l'hiver
où les choses s'inversent
sept ans pour vous baigner dans l'anonymat de la métropole
sept ans pour vous enfouir dans le ventre chaud de la capitale
radieuse

lutèce

un nom de reine

à la tombée du soir vous rejoignez votre minuscule abri blanc
pour prendre le temps d'un repos
de la fenêtre vous regardez l'aqueduc romain
se découper sur la nuit noire
vestige d'un autre temps

un autre temps

c'est dans cet exil que vous arrive l'inespérée :

l'écriture

c'est ici en Île de France

dans ce *val*

que vous fabriquez votre miel
dans cette solitude qui est la vôtre
l'écriture est entrée par la brèche de l'exil
nue et souriante
sur la pointe des pieds
elle a frappé doucement à la porte du cœur
elle a séché ses larmes sur la page
blanche
l'écriture est venue réconcilier l'exilée

*un poète est né
dans le val*

TROIS POÈMES

MICHEL BESNIER

Que faut-il mettre dans l'écuelle
pour qu'enfin vienne le poème ?

Du varech séché ou des roses
Du pissenlit de terrain vague
ou un vieux souvenir de trèfle
Des pommes d'un jardin adulte
ou les noix sauvées d'une enfance
De la belle pluie d'aujourd'hui
ou le lait de ma chèvre morte ?
Et sous l'écuelle quel journal
paru où et de quand daté ?

Qu'enfin avec les hérissons
une nuit vienne le poème

JEUNESSE

Je boucanais du sureau
du chêne le dimanche

Je mangeais des oreilles d'herbagères
le chapeau de la présidente
et des frivolités

Moustaches en branchies
nez sur le dur langue dans le jaune
je léchais comme un chat l'intérieur des crabes

Dans des troncs de houx
je taillais des statues de santé
les dressais sur les quais d'un port
que je buvais
J'y attachais bâillonné qui me disait mortel

•

Le chef de gare
a la langue en cuir noir

Un homme pour être droit
serre la ceinture de la gabardine

Son œil troue le wagon
la gouttière du hangar pleure pour lui

Les sacs postaux laissent des taches
sur les chariots

Marins et collégiens
ont la promesse facile

Avant même le départ s'en va une femme
trop légère pour le vent du pont tournant

Quel est son pouvoir
pour que tous la suivent ?

Le chef de gare ne sait rien
de la gravité de son signal

Depuis le train qui démarre
je vois ma maison qui brûle

SI J'EN CROIS...

HENRI DELUY

Si j'en crois mes dictionnaires préférés, le mot *département* apparaît en 1120 dans le *Psautier d'Oxford* et désigne un *groupe de personnes détaché, des parties dispersées, des choses partagées* (la terre, par exemple) ; vers le milieu du XVI^e siècle, il désigne un lieu assigné à un officier pour sa tâche et dans le célèbre et contesté dictionnaire de Furetière, en 1690, il désigne l'ensemble des affaires confiées à un ministre ; il devient, au cours du XVIII^e siècle une division administrative caractérisée et prend, en 1790, avec la réorganisation entreprise par la Révolution, la valeur terminologique générale actuelle.

Dans de nombreux cas, parmi les 96 départements métropolitains, la découpe correspond grosso-modo, à un état géographique, à des circonstances historiques, à une position dans la production, à une fonction dans une région, à un effet de population, au rôle de personnalités fortes... Dans d'autres cas, la conjonction fondatrice n'a d'autre raison que la nécessité administrative et obéit à des critères souvent arbitraires.

•

La Val-de-Marne est un département relativement récent, pris dans la région Île-de-France et découpé dans l'ancien département de la Seine. Il comprend 3 arrondissements, 49 cantons, 47 communes et couvre 245 km² pour une population qui va bien au-delà du million d'habitants. On y trouve une partie de la vallée de la Seine, avec des centres industriels importants et des secteurs à caractère plus résidentiel, et une partie de la vallée de la Marne, avec des communes limitrophes du bois de Vincennes : quelques zones, les plus éloignées de Paris, conservent encore des aspects ruraux malgré la rapidité de l'urbanisation. C'est aussi un département durement frappé par la crise. Sa découpe, l'axe des deux fleuves, la présence d'un grand aéroport, les traditions historiques et politiques, la diversité de son peuplement, les qualifications de sa main-d'œuvre, dans une région qui bouge, soulignent une identité réelle, qui a peu à voir avec la géographie, ni avec les origines de ses habitants.

•

En quoi l'existence, la configuration, les caractères dynamiques, les paysages, les pesanteurs, la richesse humaine, les origines familiales, la multiplicité des initiatives sociales et culturelles – dans la diversité des municipalités – peuvent-elles intervenir – ou pas – dans les dispositifs d'écriture qui sont ceux des poètes vivant en Val-de-Marne ? Est-ce que cela a de l'importance, pour un poète, d'être Val-de-Marnais ? En quoi les interventions, les innovations culturelles d'un Conseil général actif et inventif, peuvent-elles marquer, si peu que ce soit, une écriture de poésie ? Quel rôle peut-on penser qu'un environnement – dans tous les domaines – joue par rapport à une écriture en mouvement entre des murs situés ? Est-ce que cela a du sens de poser de telles questions ?

L'initiative que prend notre revue, en collaboration avec la Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne, n'a pas de précédent pour ce qui est d'une entreprise comme la nôtre – dont le régionalisme n'a jamais été le fort. Loin de tout esprit de chapelle ou de clocher, nuancant les jugements de valeurs, cet ensemble souhaite donner une image en miroir de ce qui s'écrit dans ce département. Des poèmes et textes de vingt et un poètes val-de-marnais ont été retenus parmi des envois très nombreux, par une équipe de poètes, professeurs, bibliothécaires, animateurs... du département. Toutes les communes ne sont évidemment pas représentées mais les villes où demeurent les poètes publiés sont à la fois différentes et représentatives des différences (Arcueil, Vincennes, Saint-Maur, Ivry-sur-Seine, Le Perreux-sur-Marne, Villejuif, Champigny-sur-Marne, Vitry-sur-Seine, L'Hay-les-Roses, Maisons-Alfort, Orly, Cachan...)

Les poèmes offerts entretiennent-ils un rapport, quel qu'il soit, avec le département ? A cette question, plusieurs poètes répondent directement et une table ronde tente de cerner une réponse...

Plus de cinquante mille personnes, dit-on, écrivent d'une façon régulière, par-delà les crises d'adolescence, avec plus ou moins d'insistance, dans notre pays. Quelques milliers accèdent à la publication, le plus souvent sous forme de compte d'auteur ou d'auto-édition. Quelques centaines participent à des activités de club ou de groupe, à des publications collectives^{1/}. Seuls quelques dizaines de poètes sont pris en compte par l'édition spécialisée et normalement diffusée (Gallimard, Flammarion, La Différence, Seghers, Actes-Sud, P.O.L, Stock, Fata Morgana, Le Dé bleu, Fourbis, Unes...)

Vingt et un poètes du Val-de-Marne, parmi des centaines qui se réclament du genre ! C'est dire l'arbitraire incontournable de notre choix, et ce qu'il peut avoir de discutable. C'est dire aussi l'importance de cette constatation : des centaines voire des milliers de Val-de-Marnais écrivent, réussite ou non, dans la multiplication des niveaux d'écriture et des jugements qui peuvent être portés ; la qualité, en ce domaine, demeure celle de l'engagement personnel, de l'investissement émotionnel, de la charge humaine. C'est souligner que toutes les écritures sont honorables, méritent considération et respect.

Cet ensemble, dans ce numéro qui comporte toutes les parties habituelles des numéros de notre revue, a pour ambition de donner à lire des poèmes et textes de dimension et de saveur différentes, par des poètes dont certains sont très connus, d'autres très peu ou pas du tout ; quelques-uns ont une importante bibliographie, quelques-autres n'ont presque pas publiés.

1/ Quelques exemples de ces clubs : le club poésie de Champigny-sur-Marne, avec sa publication *Le Châlon poétique*, le club des poètes caudaciens à La Queue-en-Brie avec son *Cahier trimestriel*, l'association du verbe Poalmer à l'Hay-les-Roses, le Forum des poètes à Créteil et sa revue *Saisons des poèmes*...

TU N'AS PLUS

ANNETTE BLIER

Tes yeux n'ont plus de larmes,
Tu n'as plus d'yeux.
Tes cils n'ont plus de longueur,
Tu n'as plus de cils.
Ton front n'a plus de colère,
Tu n'as plus de front.
Tes joues n'ont plus de rondeur,
Tu n'as plus de joues.
Ta bouche n'a plus de rire,
Tu n'as plus de bouche.
Tes cheveux ne sont plus décoiffés,
Tu n'as plus de cheveux.
Tes oreilles n'ont plus un bruit,
Tu n'as plus d'oreilles.
Il fut si fort ce grand bruit,
Qu'il t'éclata,
Qu'il t'éparpilla.
Ta main n'a pas trouvé,
Celle de Maman,
Tu n'as plus de main.
Maman avait perdu la sienne,
Avant,
Sous l'autre bombe.

LAMENTO

MONIQUE BOUCHER

Tous ceux que j'ai aimés se sont mis à souffrir l'un après l'autre si intensément et moi, chenille inconsciente, je les ai vus !

Peut-être pour imaginer l'éclosion putride des fleurs de magnolias véreuses dans leur bouche, voir leur taille s'affaisser sous les coups de butoir d'une déchéance précoce, sans embrasser leurs bras chauds, vibrants jets de pierre ; ni étouffer le rapt d'aisselles tendues sous l'effort, debout, surhumainement.

J'ai connu leurs lieux de travail infects, l'obsession qui les ploie, couchés, non comme des anges parmi les lys. J'ai tenu leurs outils, comparé leurs nuques fragilisées, égoïste.

Peut-être pour faire naître le remords qu'à fond je les possède. Qu'ils m'égrènent, que je prie, que je pleure, que je m'apitoie, brûlée des sensations tactiles et bleues de l'Islam.

Oh ! que les gants de ménage fourbus inspirent les mains de l'artiste, de l'homme, que chaque chair écrasée rejaillisse sur l'air diapré, les tombes immaculées, devant la bouche des canons.

Nous serons doux comme des primitifs enténébrés dans de profonds tableaux où notre âme prisonnière de ses longs services, communique. Dans ces églises meurent les tableaux et ce qu'on eut dit ineffaçable de notre idéale jeunesse.

Qui recueille ces mornes curriculum vitae et pourquoi tant de luttes ?

Peut-être pour racheter d'humiliantes qualifications, peut-être pour leur damer le pion à tous, sans faire appel au Grand Lénine.

Jouissances interdites ! suscitant de lancinantes excitations, je veux étreindre les gouffres, me tordre avec l'acier en fusion, le pétrole enflammé, offrir mon torse au désert, écartelée ; je veux respirer l'odeur des chênes, voir leurs puissantes futaies s'embrancher.

Je plonge dans les yeux des momies immobiles, j'aspire leur beauté sur-

aiguë, déflorée, moi qui cette année n'ai assouvi ni mer, ni ciel, ni ineffables couchers de soleil.

Quel est le moine austère qui rugira devant ces ostensibles aveux et quelle peinture fine, laquée comme un paravent de Chine lui révélera les suggestives pensées incorporées, la chair trépidante qui l'a formulée, l'esprit idolâtre ? Et l'insistance d'une souffrance méditative ?

Les artistes sabrent les toiles de lames d'argent, de lambeaux de chair démesurés arrachés de fort longue date aux Indiens pacifiés.

Ils mangent du serpent, ébahissant le bourgeois cul-terreux. Rutebeuf ! Leur regard sait encore détailler les masses du cœur, des grands fonds, des séquoias séculaires.

La prière était contenue dans cette architecture feuillue. Il fallait l'établir mystique, contre la bénigne peur, à l'instar des jungles argentines inexplorées, fabuleusement chaudes, désœuvrées, couvertes de narcisses géants comme des pustules.

J'aime encore humer les champignons et je trouve Dieu dans la pulpe des tomates concassées, rouge-vitrail. Je voudrais écouter les grandes orgues qui m'empalent, grondent et me font périr.

Je ne puis accepter le silence en moi et je tournoie, je tournoie jusqu'à l'ivresse, l'étouffement, pour l'honneur, sans doute inutilement.

Tressauter de joie, défaillir d'amour, est-ce encore prononçable par des mains pétrées il y a sept lustres et dont le souvenir est déjà putrescible ?

Nous vieillirons ensemble, aussi extraordinaires de longévité que notre papillon chamarré au-dessus de la cheminée, nous écartant et nous rapprochant l'un de l'autre au cours de pavanés réitérées, hélés par toute sorte de fureurs contraires, procédant inlassablement à l'analyse de nos psychés comme deux icebergs aveugles.

Pouvait-on s'empêcher de se blesser, de devenir ces guenilles salées, stigmates d'une divine consommation ?

Il n'y a pas de rémission, les morts doivent m'aider puisque les vivants n'ont pas ce pouvoir. Que leurs ruminations indistinctes, leurs implorations sourdent de terre, m'investissent, bouleversent mes données,

qu'ils me soufflent en signe de survie, d'incomparables informations.
Pour obéir.

Témoin d'insensibles transformations, brusquement battue par mes proches, me reconstituant aussitôt sur d'autres modes, je désire leur connaissance, le magnétique incendie.

Amphores, qui atteignez la perfection, je vous en prie, je n'ai que quelques temps chichement impartis, vous m'expliquerez le Discours de la Méthode et surtout la Grâce ?

Peu à peu j'ai vu la pensée se déplacer de ces têtes vers ces corps brisés et les rendre uniques.

Cet aspect si spécial concerne des sentiments cachés, intraduisibles mais je crois que cette vision, nimbés d'or qu'ils sont pour moi, ne les intéresse pas. Pourtant, ne pouvant leur rendre service qu'en de tout petits domaines, j'enfourche de chimériques oiseaux les projetant loin dans l'avenir sans entrevoir de retombée.

Les poèmes dorment dans les livres. La fatigue submerge les hypothétiques lecteurs, l'argent leur bat dans la tête. Ils ont envie de vomir.

Seuls les éphèbes hardiment nourris s'insurgent, mais faisant injure au soleil, sous la voie lactée, jamais le matériel humain ne s'arrête, suant à mort le sang que la terre adore.

Dans mon corps se réfugient quelques mots, deux ou trois, peut-être davantage. En lui comme dans un continent meurent quelques héros, deux ou trois, peut-être davantage. D'autres s'élancent, appelés Compassion-Fatigue, deux ou trois, pas davantage.

Dans mon corps ne résonne plus aucun mot. Leurs syllabes terribles et douces, égotantes, se brisent le long de mon cerveau, en dehors du monde de ses virtualités. Cela m'émeut.

O Muses, pouvez-vous en quelque céleste mouvement vous en souvenir ? Là-bas, autrefois, je presentais votre enfance et ses synapses immortelles.

La guerre s'intensifie, je pleure de honte. Sans regret laissez-nous. Avec crainte le vent introduit des pizzicati là où sous terre commence le Silence.

POÈMES

PATRICE CAZELLES

devant
le
sous-sol
debout
des carrières.

ventilateur brisé.

Plus qu'aux liasses d'ombre les arbres
sa grande brassée portait atteinte au vol.

...

la nuit
la petite nuit
du phare.

...

**L'oiseau s'envole
le ciel est une armure.**

Le vent s'arrête.

**La plaine dort
sur les rives de l'air...**

...

**Poète
Yeux bandés d'îles.**

...

La viorne
comme d'autres du mur
pendent sur terre

Province à soi
qu'on ramène au palan

le linge blanc
sous elle.

Rapports.

le faon
 met de l'ombre en feu.
la source plie
 d'autant de souches.
Rien à rien
Toi, tu n'enchanteras pas !

LA LANGUE DU BOIS

CHARLES DOBZYNSKI

Que serais-je sans Bois ? Le Bois de Vincennes n'est pas venu à ma rencontre, mais il me cerne depuis un chapelet d'années. Ce Bois s'étend de Paris à Perpète, galope de Saint-Mandé à Charenton-le-Pont, Fontenay-sous-Bois et Nogent-sur-Marne où la haie des eaux l'a stoppé. Ce Bois tente vainement d'échapper à son sort de joaillier du Val-de-Marne, fabricant d'écrins et d'écrans de verdure, en se faisant passer pour un Parisien bon teint. Ce Bois est ma prison, mon horizon, ma déraison. Sans lui aurais-je seulement écrit, trempé ma plume dans sa chlorophylle ? Aurais-je seulement vécu ? On se demande parfois ce que les arbres viennent faire dans les mots. C'est tout simple : ils poussent. Les étymologistes, ce sont eux, chênes, châtaigniers, trembles, charmes. Ils donnent leurs racines à nos vocables. Un peu d'écorce, à l'occasion (prenez garde, dessous, il y a l'aubier qui imite les lignes de la main) et un peu de feuillage agité où le vent souffle.

Un beau matin, j'ai laissé le Bois entrer par ma fenêtre, et il ne m'a plus quitté. Bon chien – ou chêne – fidèle, il tire la langue. Il tire ma langue vers je ne sais quoi. Et c'est ainsi que ma langue est devenue la langue du Bois. Regardez-y de près : là, dans le fouillis, dans la trouée des mots, l'éclair que vous apercevez c'est un écureuil qui file, tache de soleil dans l'ombre, ou plutôt qui poursuit sa filature du soleil, lui qui appartient à la rousse. J'ai gardé quelques écureuils dans la réserve naturelle de mes écrits. Il n'y en a plus guère dans le Bois. Ils se sont éclipsés, ont émigré vers la lune. Certains petits jours un peu mouillés, couleur de pomme et de noisette, on peut suivre à la trace une harde de joggers qui sillonnent les allées couvertes de feuilles agonisantes (elles ne meurent que si on les ramasse à la pelle comme dans la chanson). Les joggers sont les globe-trotters d'aujourd'hui. Au rythme cadencé de leur course, ils franchissent les méridiens des hêtres, ces paresseux qui baillent à leur balcon.

Ils voient l'univers devant son âtre, qui remue sa cendre, depuis la bouche du métro jusqu'au monument de Beethoven, socle de granit gris qui ressemble à un tronc sans tête, statue du Commandeur absent. Cette allégorie musicale incongrue est rendez-vous des amoureux, des promeneurs, du peuple innombrable des cicérones de chiens studieux et ahuris qui parcourent ce dernier Musée de l'Homme qu'est un Bois.

Et ce Bois me raconte des histoires, que j'essaie peu ou prou de traduire, en vers ou en prose, toujours de la langue du Bois. Où me mène-t-il, mine de rien, tournant dans son labyrinthe, Minotaure des malentendus ? Vers la Marne, c'est-à-dire vers mon enfance. Mes parents se rendaient le dimanche sur ses rivages, pour pique-niquer et pour se baigner dans une émeraude liquide encore propre sur elle. Oui, Nogent, ses guinguettes, ses danses, son petit blanc aigret. Aujourd'hui, ça

a l'air d'une légende, d'une rengaine ringarde. Graffiti sur les murs de ma pré-histoire. Moi, gamin, j'empruntais le tapis volant pour m'en aller loin, très loin de Paris, croyais-je, vers l'Inde, la Golconde ou l'Eldorado. L'Eldorado du dimanche comme dit le film. Ou alors, l'aimant m'attire à Charenton, un autre pôle du Bois, une orée où rôde l'ombre de Paul Eluard à qui je venais rendre visite...

Mais la géographie s'est resserrée comme un garrot sur nos rêves et sur nos souvenirs. Il y a toujours un plan d'eau dans les souvenirs. C'est moins dangereux que l'eau dans le gaz. D'ailleurs que sont les souvenirs ? Une marne ! On y vole des débris, de l'argile friable. Vol de marne. Vol de reflets à la surface de la rivière ou du lac. Car tout d'un coup, on tombe sur la Porte Jaune. Et c'est la Chine qui surgit. Une estampe qu'on peut toucher du doigt, vivante, tressillante. Un panneau de soie qui respire avec des canards bleus et des canoteurs polychromes.

Encore quelques pas, on entend marteler du sabot les Pégases de l'hippodrome : leurs poètes-jockeys écrivent ce que l'on appelle des « rimes-tiercés »...

Qu'est-ce que le Bois de Vincennes ? L'anneau au doigt du Val-de-Marne. Ils doivent en être à leurs noces de diamant, avec château, Théâtre du soleil, douves tantôt immobiles, tantôt en mouvement... Bref, tout un microcosme. Qui n'a pas que des bons côtés. Quelques épines aussi. Vagabonds, miséreux, mendiants, au pied du fameux Chêne de Saint-Louis, régulièrement renouvelé. Des squatters, chassés de Paris ou de banlieue. Ils s'entassent et campent sur l'esplanade du Château. On sait que la police qui les surveille est aux petits soins avec les S.D.F. La langue de Bois a ses scories. Ses crachotements. Ses quintes de toux nocturne. Un peu de vague-à-l'homme. Ça ne fait rien. On continue. On est tous sur le même manège. Les Chevaux de Bois. On écrit comme on est. Comme on naît. Les racines de l'ailleurs s'enchevêtrent aux racines de l'ici. Et c'est ce qui forme, avec les années, l'écheveau du Bois.

Troisième biennale internationale des poètes en Val-de-Marne

Les villes qui nous accueilleront

Val-de-Marne Créteil (Soirée inaugurale, Hôtel du département)

Arcueil
Bonneuil-sur-Marne
Cachan
Champigny-sur-Marne
Chevilly-Larue
Choisy-le-Roi
Fontenay-sous-Bois
Ivry-sur-Seine
L'Haÿ-les-Roses
Maisons Alfort
Saint-Maurice
Sucy-en-Brie
Valenton
Villejuif
Villiers-sur-Marne
Villeneuve-le-Roi
Vincennes
Vitry-sur-Seine
(Cette liste n'est pas close...)

et Bagnolet (Seine-St-Denis)
Lille (Maison de la poésie Nord-Pas-de-Calais)
Lyon (Ecrit-Parade)
Marseille (Centre International de poésie)
Nantes (Maison de la poésie)
Paris (Centre Pompidou, Revue Parlée)
Paris (Fnac-Halles)
Royaumont (Centre de poésie et traductions)

du jeudi 9 au dimanche 19 novembre 1995

Poètes d'ici

Huguette Champroux
Ilse Garnier
Leslie Kaplan
Josée Lapeyrère
Sabine Macher
Michelle Métail
Sandra Moussempès
Anne Teyssiéras
Daniel Biga
Pascal Boulanger
Bernard Chambaz
Georges-Emmanuel Ciancier
Robert Davreu
Hédi Kaddour
Alain Lance
Jean-Pierre Lemaire
André Liberati
Jean-Michel Maulpoix
André Velter
Franck Venaille

Poètes d'ailleurs

Nelson R. Ascher (Brésil)
Régis Bonvicino (Brésil)
Haroldo de Campos (Brésil)
Antonio Cisneros (Pérou)
Angela García (Colombie)
Juan Gelman (Argentine)
Daniel Helder (Argentine)
Carlos Ibañez (Cuba)
Mazisi Kunene (Afrique du Sud)
Jaime Labastida (Mexique)
Orietta Lozano (Colombie)
Duda Machado (Brésil)
Kati Molnár (Hongrie)
Nancy Morejón (Cuba)
Fernando Rendón (Colombie)
Reina María Rodríguez (Cuba)
Julia Skorodoumova (Russie)
Josely Vianna Baptista (Brésil)
Saül Yurklevich (Argentine)

Luxembourg

Jean Portante
Nico Helminger

RUE MARAT

BERNARD CHAMBAZ

rue Marat
cinq heures quarante
vingt secondes
du jour (gris-juillet) qui descend
de ciel (via le stade
& le ravin-aux-moineaux)
le long des bâtiments rouge-
brique
où vous habitez depuis 36

•

Tout est dit Je recopie me contente de recopier (un ciel)
Et tout est à redire
Le premier d'entre nous aurait-il écrit
Des mots d'amour
Devrions-nous boudier je t'aime mon lou bijou
Lumière usée mais neuve malgré la finitude l'
Indivisible nuage boudoir
Et je voudrais ce midi d'après Pâques nous embrasser encore
Sous ce baquet inestimable d'étoiles pourpres

•

Le papier kraft où j'ai écrit
Je te veux en anglais I want et 2 fois avais souligné You
Le puzzle biographique (trois aubépines)

épanouies une par fils dans la lumière crue d'aujourd'hui)
Appelez-moi Personne Nemo Lucky Lucke
L'ombre recouvre la bergère vieux rose
Où tu me tends les bras les lèvres mon cœur bat comme
Les portes du saloon
Browning remington tout si le bonheur c'était ce fut ça

•

Comme tout va à l'envers
Le temps la sérénité une blessure longtemps ouverte
Du fait de l'amitié qui nous habite depuis le toit
Enneigé de clichy
La chambre chauffée par une simple branche de genêt
Le retour à toute pompe par le dernier métro raté
On rigolait on rigolait
Et dans les derniers feux d'un printemps
Aussi pure que nos intentions la grande casse éblouie

•

Post-scriptum
Comme si les dernières proses étaient d'une transparence
Et d'une acuité rendues alors à leur inouïe fragilité
Seul compte ce qui a été écrit
Après et forcément trop tard
Nos jamais derniers mots nos dernières volontés l'
Adieu mon ciel tellement bleu qui s'en va basculer
Derrière un chemin en pente imparfait
J'aimerais savoir où

•

Confirmer le premier de l'an l'épiphanie
Le quinze
L'émergence surprenante du souverain bien
Dont j'ignore l'étendue
Et discerner l'édredon du vieux radeau d'azur culbuté
A perpète lors du combat sans merci avec l'Ange fatal
Tant que la nuit respire doucement
Et qu'on se demande encore
Comment tout ça va finir

PAYSEMENT

CHARLES DOBZYNSKI

(Extrait de Géode)

L'Ardenne arde et tisonne
son âtre
où rougeoient les arbres

•

L'Ardenne l'ondoient
des troupeaux
de forêts migratrices

•

Villages et hameaux .
ont perdu leur miroir
dans l'eau plombée

•

Châteaux à pic dentelle d'aigles
sur la crête
d'un siècle édenté

•

La Meuse lourde meule
moud son grain
broie son noir

•

Borinage de fantômes
aciéries désossées
processionnaires

•

Non plus meules de pailles
mais roues
de songes fauchés

•

La pluie hallucinée
traîne ses loques
sur les étangs

•

La campagne un monde qui campe
nomade
avant de nous quitter

•

Les yeux en plein payement
la Meule tisse
les similitudes

•

Sous la terre la lune
a ciselé
des stalactites

•

Soudain la Semois comme
perle dans la coquille
des forêts

Frontalière la vie
moitié dans l'eau
moitié dans l'aube

•

La vrille à la limite
des pays des hommes
au partage des ombres

•

Puis on revient du Nord
d'outre-regard
l'âme réduite à sa limaille

•

Terril ou terre
émaciée
ses os sous elle

•

Portant son destin
à dos d'âne
plaine en bandoulière

•

Haillons de houille
et l'âge creuse
son crassier

•

Partout poussière
non du charbon
mais d'usure humaine

Pensées gestes regards
eux-aussi
amassent leurs scories

•

On passe un mur de briques
comme
sa dernière chemise

•

Pays ridé
depuis l'enfance
les rues se perdent dans les rêves

•

Briques serrées et cirées
pavots qui poussent
par désespoir

•

Démantelée l'industrie
l'avenir s'en va
pièce par pièce

•

A force de la pauvreté
se cristallise
la rose du désert

•

Dormir décalqué
dans la symétrie des coronas
donne le rêve à angles droits

Cavalier désarçonné
le ciel
sans cheval sans chevalements

•

Le pire coup de grisou
dans la veine
d'un futur déjà fossile

•

L'horizon sans puits
ne descend plus
dans la mémoire

•

Pays géode
dont on tira
sueur et sang

•

petites villes petites vieilles
qui vont élimées
à pas d'absence

•

Pays que l'on a déminé
sauf
du souvenir

•

Terrils dos mineurs
rangs de dominos
noir sur noir

Plus rien à ramasser
que le chaume
du chômage

•

Mineurs sans mine gitans
qui transhument
dans les zones mortes

•

En retrait ou en retraite
de ce que l'on fut
vivre en cendre

•

On recoiffe les jardinets
on soigne
sa bicoque arthritique

•

Peints au pochoir champs courettes
les gens arrachés
comme betteraves

•

Seuls s'entregrieffent
les coqs de clocher
les autres cois

•

Loin les pigeons bagués
des coulonneux
messages sans réponse

Pour carnaval les antennes
qui déguisent les toits
en licornes

•

Un air parfois de ducasse
et la lune à moto
sur son manège

•

On visitera les usines
musées
délabrés d'une préhistoire

•

Le sol qui n'oublie rien
empile ses morts
ils feront du charbon

•

Et sous chaque chose
pour peu qu'on gratte
une cicatrice.

À CÔTÉ DU MONDE ENTIER

BERNARD CHAMBAZ

Il n'est pas facile (ni peut-être très judicieux) de répondre à une telle question (« est-ce que vivre en Val-de-Marne intervient à quel que niveau que ce soit dans votre écriture ? » La tentation serait grande de répondre Oui. Ou aussi bien Non. Sans beaucoup plus de commentaire. Et compter sur le caractère laconique de la réponse pour donner l'illusion de l'intelligence. Mais la courtoisie me commande une aimable dissertation et essayer d'y mettre un minimum d'ordre.

J'écris chez moi. Nos fenêtres donnent (selon la pièce où je travaille) sur la place Voltaire ou sur la poste et les tours de la porte d'Italie illuminées la nuit ; il est vrai que, côté Italie, je dois un peu tourner la tête (à gauche) ; j'ai donc sous les yeux un paysage éminemment urbain et un ciel parfois très bleu, d'autres fois nuancé (infini registre de bleu, gris, noir, de reflets roses ou dorés, le même ciel à peu de choses près qu'à une ou dix lieues d'ici, penchant entre la Seine et les buttes). Cependant, dans les marges des fenêtres, je vois apparaître des peintures (non figuratives), des photographies (des pierres, des palmiers, nos enfants), des cartes postales (ces mois-ci, il y en a une de Gentilly avant-guerre, le tabac A la comète).

J'habite dans ce département depuis un quart de siècle (j'ai aussi traversé le Grand Désert Salé, le bassin méditerranéen, des morceaux d'Amérique). J'y ai travaillé vingt ans. J'y ai pratiqué des activités sportives. J'y ai participé à un certain nombre de manifestations (de la distribution de tracts pour le Programme Commun à la folie SKF). J'ai même visité quelques commissariats et j'ai eu à me rendre dans plusieurs hôpitaux. Nous y avons des amis (les Salvaing, les Besnier) et des maîtres (Jacques Garand et Patrick Montcourt). Nos enfants y sont allés à l'école.

Mais mon sentiment premier serait plutôt de préférer à l'identité val-de-marnaise la réalité – administrativement disparue – « seine » (il ne semble pas qu'il existât un autre adjectif que « parisien »). Il y a sans doute un brin de nostalgie. Néanmoins, je pourrais démontrer la permanence du « parisien » dans ce prolongement de la zone qu'on a appelé la banlieue puis des couronnes. Aujourd'hui, quand je prépare le marathon, je cours indifféremment le long des quais – d'Ivry à la Tour Eiffel ou d'Ivry à Choisy ; si je me rappelle le patrimoine communard, je contemple autant la colonne Vendôme que le fort Dombrowsky ; si je lis Henri Calet, je le suis aussi volontiers à Grenelle et Mouton-Duvernet qu'au Pré Saint-Gervais ; c'est un tout – lui disait *Le tout sur le tout* et – après le mot FIN – notait Paris Sidi-Madani Rabat. Ainsi c'est moins le Val-de-Marne qui fait partie de ma vie que ses diverses composantes. J'aime, ici ou là, un bout de rue obscure, des hangars écrasés par le soleil d'été, la neige sur les bâches du marché enluminé par une panoplie d'ampoules électriques, les souvenirs d'Einstein, le métro ou les rues Casanova et Sémard qui nous conduisent à Paris, des êtres comme savait les saisir Doisneau.

Bien sûr, je peux regarder dans mes livres de poèmes. A côté du monde entier et de l'univers parisien, j'y redécouvre en trace visible :

- « l'avenue Robespierre, il est une heure, treize heures ou le matin la nuit » et le perron de l'école Denis Diderot aussi encombré que le ciel »
- «94400, n'importe où dans ce repli exténué du jour »
- « C'est bien moi (dites-vous)
ce tesson obscur
ce coin de ciel Ivry Paris la Grèce... »
- les Gondoles, la baignade et l'usine à gaz de Choisy
- le drapeau rouge section Kremlin-Bicêtre et le « pot de confiture/framboise »
- le gentil Gentilly («ton rouge/gorge ma galilée »)
- « Retour le samedi du stade à travers sublimes banlieues
Interminables l'hiver quand nuit sans crier gare vient
Queuter hors du billard céleste des jours bombés comme
Le pare-brise d'la ds devant le garage avenue vladimir
Ilitch à ivry l'azur amenuisé comme si j'avais essuyé
Mes crampons sur ce désastre imperceptible et imminent »
- dans *Italiques deux*, enfin, la lecture de « ces vers en public pour la première fois ».

Ceci n'est pas une démonstration. De quoi que ce soit. A peine un témoignage ; le sceau de quelques signes dont le hic & nunc cher à Yves Bonnefoy trouve sa latitude dans la proximité de Paris. Une réponse brève et franche à la question posée. Du moins je l'espère.

Il a quinze ans ; il habite Villeneuve-St-Georges ; à la question :
« *Qu'est-ce que c'est le Val-de-Marne ?* », il répond : « *C'est ici, on s'emmerde mais c'est ici...* »

POÈMES

JEAN DUBACQ

Les servantes n'avaient plus à hausser à main nue des lumières à senteurs de pétrole. Alors que les ampoules étaient encore redoutées au point d'être muselées de globes translucides et d'abat-jour tissés avec soin, les tramways crachaient par leur fils des foudres funambules.

Surtout dans l'avenue éteinte, quand le wattman retardait humainement le départ, à l'écoute de l'inévitable course du voyageur essoufflé qui se hâtait du fond d'épais lointains. Les réverbères abaissaient leurs flammes jusqu'au tremblement. Parce que la terre brillait moins fort, il se pouvait que la lune achevât de porter au plus haut la primauté du ciel.

•

On se retrouvait dans les anciens visages de ces frères lointains abandonnés autrefois sur une minute qu'on avait élue souveraine. Ce n'était jamais face à l'une de ces aubes qui ne grandissent que pour elles-mêmes et feraient croire à quelque passé soumis aux horaires jumeaux des marées. Ce n'était jamais face à ces images noyées, lestées trop haut par le remords. Mais plutôt dans les fins d'après-midi quand le soir se prépare à l'échange de ses ombres contre celle unique de la nuit, quand va venir l'heure égarée où, prisonnière dans une villa de Thèbes, Antigone cessait de jouer avec ses sphinx de porcelaine, ses frères – ceux-là si proches – se battant sous les lauriers qui continuent à luire...

•

Des maisons devenues taudis étaient autrefois de vastes demeures où des servantes chaussées large détenaient le secret des soupes qui prolongent la vie des vieillards. Ceux-ci, maîtres glabres ou tyrans peinant du menton dans des barbes, ne possédaient plus que l'autorité de la voix et des gages. Des clés de vieux meubles à tiroirs étaient serrées dans des goussets salis par les doigts qui n'y plongeaient qu'à deux pinces.

On mourait quand le corps et les souvenirs cessaient de se disputer les âges. Alors la crainte devenait vaine qu'on découvrit dans son ruban

la belle orthographe des lettres d'amour d'une défunte adultère, tout près du rouleau écroulé de louis d'or dont le cours avait baissé la veille. On avait déjà scellé d'un caillou de paupière les yeux dont le regard aurait pu révéler les visions lointaines. Qu'il fit un soleil d'un étalement de rose ou qu'il neigeât à décimer le cortège, on convenait en estimant le prix des fleurs, que n'importe quel temps s'accordait à la mort.



Le portail en s'ouvrant brisait les ombrelles qu'aurait seulement courbées le passage de la jeune Parque. Sur elle peu d'âge venait aux reprises des saisons, celles-ci clémentes à des genoux proches encore, à des seins que la mystérieuse moi voulait isolés comme des îles, même se redressant sous l'étoffe qui les froissait en vain. C'était sous ce lin moins pur que l'ombre montait rejoindre l'ombre dont la parfaite épaisseur se fait femme sur un ventre. Depuis longtemps l'allée subissait les ratures des ronces qu'une juste orthographe aurait réalignées avec peine. Les Parques s'y égratignent hors du sang. Les fruits seulement les encrent à la bouche. Pourtant il y avait plus confus à dénoncer que ces encres : les fenêtres qui regardaient encore de leurs poussières vieillardes, haves témoins cités pour voir tomber des linges et, dès le bras vu qui se dénude, surgir l'idée de la chair vide sous l'accueil d'autres lèvres, toutes ronces adoucies.



Chaque nuit on lui volait sa maison. Mais la nuit ne manque jamais de ces chambres fortes où les vieillards peuvent encore rêver comme on voyage en suivant du doigt des trajets sur une carte. Surgissant alors des routes aux mémoires d'ombre, des visages aux yeux d'ombre, des plages hors marées comblées d'enfants d'ombre, d'anciennes demeures aux fenêtres d'ombre, qui avaient contenu d'autres chambres enveloppées de femmes. Les paroles mordaient dans le froid. Il fallait bien s'accommoder des soldes et des remords car le plus dur à vaincre restait les masques inavoués des années encore à vivre, encore bonnes comme sont encore bons les vêtements dont on se sépare au profit de sinistrés lointains.

Les paroles pillaient le beau temps. Pareils à ces objets restitués par les fouilles et qui n'émeuvent que parce qu'ils ont été la fibule d'os ou le silex de la hache relégués à des millénaires, les bonheurs éteints

devaient effacer sans faiblir l'approche du matin inconnu, quand pour la première fois le soleil ne défendrait pas son aube.

Chaque nuit on lui volait sa maison. On la lui rendait à l'aurore quand l'insomnie avait cessé de lui faire croire en se récitant elle-même qu'elle confinait à l'éternité à cause des yeux ouverts.

•

Les îles attendaient des rames. Les écluses prenaient l'eau entre leurs gants avant de la donner aux villes encombrées par un port. Au ras des embarcadères confus de la mémoire, des femmes dans la blancheur de l'âge se rappelaient n'avoir été nues avec la perfection du cercle qu'en abandonnant le poids du monde au meurtre des caresses. Même si un instant la pensée des cargos réfugiés au large renouvelait leur trouble, pour autant elles ne révélaient rien de l'estuaire prochain où la mer gagne sur le ciel.

Les sources d'où venaient ces eaux avaient laissé mieux espérer. Ces lieux antérieurs privés de proues – herbes fracturées, argiles sans empreintes, cailloux arrondis de murmures – n'avaient cessé d'en dire plus pour n'avoir eu qu'à promettre.

•

Les rues ne laissaient pas voir la mer. Les pluies froides étaient invisibles. Elles venaient par les rails, debout sans doute sur les wagons de la nuit. Pourtant c'étaient elles qui tissaient au plus fin les pavés du quai où des grues éclairées par les vapeurs halogènes puisaient dans les cargos des charges exotiques. Des crimes étaient prévus dans les bouges qui retiendraient l'aveu du sang. On s'expliquait ainsi que l'Hôtel Moderne et la falaise aient toujours fait tant de signes de lampes vers ce qui ne se dirait pas. Même si du fond de la chambre luxueuse un homme voyant la buée rose d'un genou enjamber la baignoire, cessait de penser que la pluie chaude sur le corps désiré demeurerait pour lui, elle aussi, invisible.

ROGER GONNET

Avant-propos

Le lieu (son absence), fixation ou errance, liens ou vagabondage, nous tient et nous retient par amour ou par haine (cf Rimbaud).

Par l'œil, les sens, le lieu pénètre et alimente la machine à rêver, l'écriture prétexte...

Le microcosme engendre les réactions premières, primaires (au sens de la couleur) du poète qui reçoit l'impact des images habituelles (ordinaires) pour un rayonnement secondaire de métaphores...

Les analystes n'ont plus qu'à décrypter les textes pour débusquer des banlieues les silhouettes familières (fondamentales) et les olfactométristes des odeurs spécifiques d'herbe et d'eau.

PETITE SUITE RIVERAINE

**Magie d'un printemps encore dans les langes...
boutiques où les heures se morcellent,
tachées de robes...**

**Déjà la fragrance des mains et
l'air frôleur de façades
font monter la fièvre
aux feuilles.**

Belle cassure des vitres entre les arbres,
éclat d'un instant qui passe
ta joie sur la saison étroite.

Sur la grande herbe des robes,
le regard ne suit plus le fleuve
mais le passage de la main
sur l'ombre suppliciée.

Toute clarté absente
est longue supplication d'enfant...

Entre réalité et rêve
les lumières et les serments de neige

clarté d'un instant
que la nuit simplifie.

Nuit d'algues noires
ce peu de lumière
sur la profusion des lilas

comme un silence
sur la plénitude

Tu sais que le jour ouvrira
et nous serons ce fruit

la parole claire
comme un regard

Des lieux négligés ce qui se décompose reste obscur
dans l'embrouillamini des ronces et le désespoir des
no man's land, boues et mares de tous nos abandons...

A demi enfouis, ce qui émerge attire le regard, souvenir
résurgent...

Détachés, nous nous réchauffons de cela...

Dépouillés, la nudité nous habille...

Vers l'iceberg du premier jour et dans l'acceptation
nous resterons les mains tendues jusqu'au minuit des
fées.

UNE LIMAILLE SI PROCHE

JEAN DUBACQ

Me voici mauvais juge, comme qui devrait juger sa famille. La mienne en effet habite le Val-de-Marne depuis 1890, quand Choisy-le-Roi, où je suis né, et Thiais, où est né mon père, faisaient partie du département de la Seine. Et aussi cette proximité de Paris, aimant puissant pour une limaille si proche. La « ceinture rouge » est devenue « petite couronne ». Échanger le ventre contre la tête doit donc – conséquence plus que projet – modifier une écriture poétique !

Comme à défaut de province abandonnée ou d'immigration teintée d'exil, je n'ai à regretter aucun environnement lointain, il a bien fallu que je m'accommode du handicap poétique que confère une origine aussi banalement locale. J'ai reçu la poésie chez moi au lieu de me sentir invité chez les autres ou réfugié ailleurs. C'est peut-être cette absence de tragique, de conflit, autant qu'un penchant naturel à honnir le malheur, qui m'a conduit à écrire pour « célébrer », pour pallier l'insuffisance de mes sens à jouir de ce qui m'était offert, les amours et les crépuscules, et pour m'approcher de ce qui aurait pu me faire les comprendre. Bien sûr, en corollaire, l'inquiétude face à la fragilité des bonheurs...

Alors, l'influence d'une adresse en Val-de-Marne ?

Il serait faux d'oublier que cette influence ne peut que s'ajouter à celles de notre culture. Les Val-de-Marnais ne constituent pas une ethnie.

Plus simplement j'ai connu l'époque où le futur Val-de-Marne (au moins en partie) allait d'un pas vers la capitale et de l'autre vers les fermes de Wissous, alors en Seine-et-Oise. Voilà qui était intéressant pour l'imaginaire... Et puis Orly et ses hangars à dirigeables faisait déjà rêver. On y atterrissait sans vacarme comme sur la pelouse exagérément grande d'une maison amie.

Le département est devenu immense et varié. Vivre à Ivry ou la Queue-en-Brie doit forcément souffrir quelques différences, même si on peut être aussi bien poète à la frontière du périphérique qu'à l'amorce de la plaine briarde. Il est tout aussi certain que les rencontres journalières avec les cultures ou les immeubles, en dépit des référents communs, influent sur les détours de l'écriture. Sur les détours seulement, sur les entrelacs du chemin. Ce sont d'autres partages qui sur l'essentiel dessinent les différences. Au-delà des départements, voire au-delà des nations.

GRUNGY PROJECT

JOSEPH GUGLIELMI

Aveu, aveu sans restriction, porte qui s'ouvre brusquement, à l'intérieur apparaît le monde dont jusque-là le reflet terni restait dehors.

(Kafka)

C'est le chauffeur comme dans sa cabine annonçant
l'arrivée du printemps, la conversation
sous les arbres jeunes ou vieux ormes (non taillés)
signalée surtout par les pronoms
Dans l'autobus, l'honneur du quartier.
Sans une pensée pour la mer, les dunes de mort,
chaussés de tennis, baskets groules, joggings la haine
délaçés
Dans le printemps et l'automne, les seules saisons,
les autres, seules des nuits, le miroir d'une surface
grise, grunge
distinguer l'imaginaire du symbolique
un chien
frisant l'immensité
happily the scandal of pedestrians
hommes
dans l'obscurité de la cité Vitry par une soirée
d'automne
il l'interroge, elle ne répond pas, allongée
nue comme un modèle.
Si elle répondait, si son œil mort s'animait
Si un mot seul retentissait...

Poussant en avant de tout le bas de son corps
Il se souvient d'avoir vu une demi-lune, son ventre
frisé ras
faisant la moue in that neighbourhood
les mauvaises herbes et tout ce qu'elles avaient
déjà donné à la culture
cette voix qui montait
dans la Chapelle Notre Dame de l'Annonciation
de l'Hôpital d'Ivry

BLEU DU CIEL

VOUTE

SOL

peints par Didier Kiner
métaphores ou non
sans être épiés par la conscience aucune
la gare à l'aurore
non un lac ouvert entre la *voie verte* et le *plateau* et
Ève ainsi rebaptisée...
Bref, la poésie a-t-elle des objets à nous montrer
ici où pousse une histoire
cherchant à distinguer le faux du vrai
« un peu de poil de chaque chose »
et que trois mots suffisent à faire un poème
si on excepte les répétitions !
Quand ils ne pensent qu'à désarticuler la réalité,
farcir de mystère ou communion

Et
ce fantôme
qui tombe
sur les bancs-photos de
Jeanne Gailhoustet
mains ouvertes

brouillent l'ange

Et qu'un songe me vient :
terrible densité

à la Rilke : *Verweilung, auch Vertrauesten nicht*
(séjour même pas auprès du familier)

Et qu'il fait chaud avec le soleil, on s'allonge Ivry
Puis, je tombe sur « entité politique » (lecture) de moi, un
type qui lui glisse la main entre les cuisses

deux doigts en toi

zwei Finger in dir

d'un poète qui s'appelle *Tragelehn*, mot à mot, *dossier de brancard*
Dans la rue où Louis Zukofsky toujours veille, here and there
avec des allumettes consumées, des mégots, du verre, angle
Saint-Just/Simonet

et je dis, tu poeta, tu es comme les morts, déjà mort
hors de la relation homme nature DANS UN
un site hiérarchique voué à l'éparpillement (Chen Chih-Cheng)
ou ai-je vu un vestige de voie romaine dans les fouilles
de la rue Raspail ?

POÈMES

CHRISTINE LETROU

des éclats de chair s'accrochent
aux entrelacs du papier peint

les taches roses
donnent la clé des fioritures

quels méandres pour la pensée
prise au piège

•

femme en noir et blanc
s'appuie à la table
au décor familial
de branches arrondies

quelles lianes confuses
occupent son regard

les fruits attendent
d'être mangés
dans un ordre précis

de quoi vit-elle
sinon de souvenirs

la place des objets
ne la satisfait jamais

il faudrait pouvoir jouer

mais les arbres par dessus la haie
songeurs
nous regardent

et le mur rose aveugle au loin
restera dans un coin de notre mémoire

•

les quatre éléments sont
le lit
la table
la chaise
et la fenêtre

il aurait fallu qu'elle épuise
tous sujets de conversation
avant de s'absenter

on aurait pu la voir peut-être
en se penchant par la fenêtre
mais de l'intérieur de la pièce
on a vue sur la mer et le ciel

on ne sort pas de sa vie
si facilement

•

un corps de statue
une jambe repliée sous elle
trône au centre de gravité
des médaillons de la tapisserie

il y a des femmes assises
qui servent à meubler
le temps qui passe

des orages dorés
embellissent leurs yeux
quand elles s'impatientent
inquiètes

•

par la fenêtre les feuilles
viennent veiller sur elle
assoupie
ses boucles dans la flaque mauve
parmi les fruits

le cadre aussi est rouge et jaune
on peut bien jouer en rêve

il faudrait
sa main droite pend au bord de la table
que lui glisse des doigts le plumeau
se faire accepter de son poing gauche resté à l'écart
la rendre à la vie

•

les fruits s'emmêlent et roulent
comme sifflent les trains
pressés de désobéir à l'ordre de la nappe

faire un croc-en-jambe à la main qui se tend
se cacher un peu précipiter la chute
alors la main redevient vivante
l'imprévu se taille la part du lion

et l'indolente odalisque
voit sa vie toute chamboulée
elle est si gourmande

•

des algues ayant revêtu leurs plus brillants follicules
pour leur mise en cage
attendent
belles endormies
qu'une vague enfin les soulève
pour retrouver la geste enfantine
et découvrir leur cou

L'IMAGINATION DU CŒUR

JOSEPH GUGLIELMI

Je ne sais pas trop ce que peut signifier « *vivre en Val-de-Marne* », mais je peux essayer de parler de « *vivre à Ivry* », après bon nombre de déménagements dans cette ville...

Et, curieusement, cette question m'est posée au moment même où je relis A de Louis Zukofsky. Et, à ce propos, faites une expérience. Lisez quelques pages de ce livre unique dans la poésie U. S dont les section I à VII viennent d'être traduites par Serge Gavronsky et François Dominique (Cahiers *Ulysse, fin de siècle*, 74 rue de Velars, 21370 Plombières-les-Dijon). Et vous constaterez que vous ne regardez plus le paysage urbain de la même façon, ni avec le même œil !

C'est ce qui m'est arrivé et généralement à travers la poésie U. S... Outre Zukofsky, Larry Eigner, Jack Spicer, David Antin, Michael Palmer. Pour ne citer que ceux-là...

Ce phénomène, cette vue *autre* du paysage urbain s'est passé pour moi à Ivry mais aurait pu avoir lieu ailleurs, dans n'importe quelle ville... Une espèce de mythologie du décor et des êtres, le sentiment que le détail le plus banal, un tag, un arbre, une maison ou un bruit, une silhouette sous la pluie font tilt dans votre œil et prennent tout à coup une, des significations, je dirais, mystérieuses...

Ceux qui lisent mon « Journal » dans A.P. auront mieux compris ce que je veux dire... Une espèce de *mono no aware* qui peut, parfois, engendrer un *satori*...

D'ailleurs, j'ai composé (encore inédite) une « *ode* » à Ivry, inspirée par William Carlos Williams (que j'ai oublié avec George Oppen) dans laquelle figurent des images diverses enregistrées particulièrement sur le chemin de la Cité du Parc, où je vivais à l'École du Petit Ivry... Ou des bribes de vers inventées avec mes élèves dans nos séances de poésie...

Bref, ainsi s'articulaient les lectures, les images, les amours, les bruits de la rue et de l'école, les pages de l'*ode* et du « *journal* », les voyages et les lectures publiques pour donner un rythme à tout cela... Dans cette vie banale et dramatique à Ivry, comme je disais, *sur Scène*... Relisant Zukofsky :

« An animate still-life — night.

Leaves, autumn.

Thread the middle.

A cigarette,

Leaf-edge, burning

obliquely urban,

*the branches of trees air
comfort. »*

En fait, *l'imagination du cœur*, bandant (encore) à travers une nature morte (la ville) animée, une cigarette qui fume oblique, à l'aise Blaise, les branches...

Ce qui est beau dans Zuk
dans la ville, c'est
la beauté

Ivry (aussi belle que l'autre rive) où bibi clope une Camel sans filtre en son honneur

Il a quinze ans ; il habite Vitry-sur-Seine ; à la question : « *Qu'est-ce que c'est le Val-de-Marne ?* », il répond : « *C'est l'autre partie du département* ».

LES ALICES + 1

JEAN LEWINSKI

(Extraits)

- 1056. par jour - j'arrête de prendre le sucre de mes cinq thés
 - 1057. par leurs absences précaires - essayer encore une fois - noir clair noir cerise
 - 1058. noir de mars - noir de fer
 - 1059. noir de gris - de bruns ou de bleus très foncés
 - 1060. noir couvrant ou noir translucide à 70 %
 - 1061. noir complet - black out conseillé par la défense passive
 - 1062. noir de monde
 - 1063. noir des viandes faisandées - noir animal - noir des os - noir ivoire
 - 1064. noir sépia qui n'est pas noir mais
 - 1065. noir goya - noir manet - noir
 - 1066. le corps comme une seule suture - la ride comme couleur - le dos comme un nœud dans l'espace - qui tranche - fasse tache
 - 1067. apprendre ta langue par les nuances et les couleurs
-
- 1068. les nuances des couleurs se perdent avec leur nom - *leur terre*
 - 1069. jaune de zinc - de chrome - de baryum - de cobalt toxique
 - 1070. jaune de cassel - de paris - de naples
 - 1071. jaune indien - de mangues macérées dans l'urine de vache
 - 1072. jaune anglais
 - 1073. jaune qui tire sur le jaune
 - 1074. jaune fragonard - jaune paille - sable - miel - safran - nuit - citron - jaune outremer
 - 1075. rouge de fer - rouge indien - rouge de mercure - poudre de cinabre - vermillon - scarlet
 - 1076. rouge de plomb - de minium - d'antimoine - rouge réalgar - d'arsenic sulfuré
 - 1077. rouge de manganèse rouge des cavernes rouge insoluble inoxydable - rouge qui a vu l'homme ?

- 1078. rouge organique - de cochenilles écrasées - rouge carmin - cramoisi
- 1079. rouge végétal - d'alizarine - d'amérique tropicale - rouge instable
- 1080. rouge venise - rose boucher
- 1081. krasnoï veut dire *beau* - veut dire *rouge* en russe
- 1082. j'ai des lacunes très personnelles

•

- 1083. recommencer - décliner les lieux
- 1084. bleu de *france* - de sèvres - de chartre
- 1085. bleu du hasard - bleu de 1704 - bleu de prusse - ferrocyanure de fer
- ne pas avaler
- 1086. bleu de brême - de hambourg
- 1087. bleu en noir et blanc des reproductions bon marché avec lesquelles
j'ai appris à voir
- 1088. bleu nattier - bleu ardoise - sulfuré - bleu fumé
- 1089. bleu de méthylène - antiseptique
- 1090. tomber sur un os
- 1091. se - signer - dans quel sens ? regarde-moi faire cela - suffit

•

- 1092. *ou le péché de l'espace*
- 1093. blanc d'argent - de zinc - blanc bleuté
- 1094. blanc de plomb - blanc de cremnitz - blanc jaunâtre
- 1095. blanc de céruse ou de chaux - d'espagne - de meudon - de senlis -
de carmes - de chine - d'argile - cassé
- 1096. blanc de craie - blanc variable - blanc dix-huit - blanc des indes
- 1097. blanc de titane - blanc opaque - moins siccatif - blanc de gesso
- 1098. blanc d'aluminium - blanc transparent - blanc de glacis
- 1099. blanc fixe - blanc de baryum - blanc de fond - blanc de mélanges
- 1100. blanc dont le cours change suivant l'offre et la demande
- 1101. blanc fatigué - blanc colonial - blanc jouant au blanc
- 1102. blancs pigalle - blanc soulages - blanc des yeux
- 1103. le nuancier des vendeurs de personnages - le goût des termes tech-
niques - ce qui rassure - les nomenclatures un peu plus incomplètes
- 1104. une vie ne suffit pas à épuiser une nuance
- 1105. ce n'est pas si - grave ? j'exagère à peine pas du tout

•

1106. peindre - peindre le *non*
1107. ne plus peindre qu'au flash - au ternissement - au vieillissement prématuré des couleurs - ne plus peindre qu'au - flash
1108. leurs voir traduction de qui de quelle - leur peur de ne plus savoir - leur - langue - leur peur vite dictionnaire encyclo banque de l'image vidéo comment fait-on déjà - une main ici un pied là et puis le pense à autre chose le oui ouououi aaah - ah ?
1109. mes mémoires vives pour rien par plaisir n'en reviennent pas - préféreraient me savoir - morte ? portée disparue plutôt - problème de - qui ? va reconnaître le corps - je pourrais là encore faire un effort - c'est gentil - mais je suis gentille !

•

1110. aime-toi joyeuse - cela se comprend tout seul - *ses délices*
1111. elle une femme qui de dos sourit le - il y a quelqu'un - *dans ma vie*
1112. par anacrouses - une pause avant de commencer - sur un temps faible

•

1113. souvent le sujet d'une fugue - contrairement au thème d'une sonate est toujours exposé jamais développé - le regarde-moi vivre cela suffit - souvent - mon manteau vite mon foulard - vite - ma vie - là - s'arrête sa - ses mémoires ? peut-être
1114. donne-leur un silence - ils en feront un secret.

LE POÈME ARBITRAIRE

ROUBEN MELIK

(extraits)

Enfin dépossédé

De moi ? D'entre lesquels à quels signes cédés
Sera le seul amour ou le seul mot qu'ensemble
Je sépare ou rassemble

A ne plus en finir de leur détournement ?

Ni pourquoi ni comment

Que saurai-je de chaque

Amour et chaque mot, négatif sur la plaque

De leur identité ?

Je me deviens encore en moi inhabité

Dans le désert des mots où le ciel et le sable

Sont encore sans fable

Et sans destin. Saurai-je en quel espace nul

Pensé par quel calcul

Un mot se détermine

Dans sa dualité et quel autre le mine

Qui est déjà l'objet
Encore ininventé ? Jouant le jeu que j'ai
Régulé, je piège un mot qui est déjà le piège
Où il se désagrège.

Ni certain de la nuit ni du jour annoncé
Que me sert l'énoncé
Qui faussa le problème
Algébrique du mot que résout le poème

Dans la totalité
De son silence ? Après ? Quelle témérité
Que la mort du poète au poème semblable
Qui le rend vulnérable

A l'ébauche du cri dans la forme d'un mot !
Quel noyé dans le flot
Prend son corps et le pèse
Plus lourd que l'acrobate arraché au trapèze ?

Celui-là aura vu
Avant l'écrasement le regard imprévu
D'un enfant. Quel noyé recommence au rivage
Les gestes de sa nage

Pour garder dans son corps la forme de son cri
Celle d'un mot écrit
Sans espoir et sans larmes,
Que l'enfant qui l'épelle en sache au moins les charmes ?

Longtemps la rose fut
Avant d'être la fleur la forme d'un refus
Longtemps caché de soi pour sauver sa courbure
De la présence dure

Qu'elle enveloppa loin du long enlacement
Pour fuir l'asselement
La terre qui la ronge
Enfin parfaite en sa défaite et la prolonge

Jusqu'où jaillit le sang
Au devenir d'un mot qui cherche encore absent
La place qu'il prendra dans le cœur et la phrase,
Dans le corps qui l'écrase.

Longtemps la rose fut la forme qu'elle aura
Du mot qui la dira
Demeurant son modèle
Pour ne plus abîmer ce qui passera d'elle.

LIEU RÉEL ET AMBIGU

ROGET GONNET

Le lieu réel et ambigu apparaît dans mes textes un peu comme ce que le couteau du peintre obtient par grattage de la toile...

Terre d'eau et de ciel mais aussi terre de refuge et de rencontres...

« Ciel/lac vertical/qu'un oiseau de hasard/heurte de plein fouet »

On peut s'interroger sur ce qu'il y a de spécifique au Val-de-Marne pour qu'il nous ait ainsi imprégnés.

Il m'arrive d'en brouiller l'image comme on mêle des cartes mais l'eau en reste l'élément majeur comme l'est le silence révélé par la neige...

Il y a eu bien sûr la leugorrhée des dégels et des soleils fripés, l'école et ses octobres glissants sous le halo des cours...

« Les canaux noirs/des villes et des foules/enfilent à ras bords/dans la cassure/l'eau des ciels/sculpture de l'hélice/vers la vulve de l'arche »

Ce fut mon bel apprentissage dans la courbe du fleuve comme au corps des femmes mais aussi celui de la grisaille des rues et de la rouille des grilles, plus tard transfigurées...

*« Villes/où s'empierrent les ciels/vous êtes nos îles
le soir y fait tourner ses roses*

.....

je vous reconnais/au pelage des rues/au charbon des cendres/par la faille des grilles ».

J'habitais un pays de mouvance où l'herbe des talus écrivait le printemps...

Dans la proximité des regards, j'ai découvert « un pays de ressemblance » où la lumière suffisait pour des mots de transcendance.

N.B. Les poèmes cités sont extraits de deux recueils : *Bruits d'eau* et *Entre les ramures... la ville*.

POÈMES

ISABELLE NORMAND

Renaissance des chemins des routes des embuscades
des croisements du désir

Avec les ouragans

Avec ces refus de rencontre

et les mémoires brisées contre la glisse du néant

La peur de soi qui n'est plus soi et qui dévie

La peur aux doigts

Le goût amer de ce qu'on sait

et que pourtant il faut continuer à porter

Ce goût amer des choses auxquelles on s'habitue

auxquelles il faudrait pourtant être attentif encore

auxquelles il ne faut pas

mais qu'on a fait quand même lâchement

et qu'on paie tous les jours

Désir la porte vers l'ailleurs

la fente le feu

ce qui maintient en faille et en tempête

Brisure la mousson

où la chair perpétue son oraison en plein air

pour plus de

et plus de

encore

•

Un parcours qui s'étire abandon connivence

Le tutoiement soudain

à la lisière des choses
comme si tu m'éventrais

•

Rien ne nous lie encore

que la tresse invisible
corde filin cordage
corde destin ancrage

Et tous les devenirs

Tous les après-saisons avants

Tous les mirages

Conscience aiguë de la réalité

et du cœur épuré des rôles

N'être plus qu'un squelette

chair pulpe œil ligne
exacerbé

N'être plus que le tronc de soi-même nu et noir

dans le vent

N'être plus que soi-même

face à un autre soi
qui palpite à son tour
de la même anxiété
de la même sueur de la même enfance de l'aube
du même crépuscule

Quand les couleurs s'éteignent

et que revient la lune impérissable

qui voit et taira tout
Lune de toute rencontre
Désir de lune et désir de soleil
Balayant l'espace à grands coups fous aveugles et incendiaires
dans le silence perdu des regards
dans les mains qui s'accrochent
dans les bras qui se tordent
dans les ventres plaqués dès le premier instant
brasier qui chante et plonge le reste dans l'oubli

•

Et quand le désir meurt
c'est la mise en bière au désert
Le froid le mort
définitif
Là où l'œil intérieur se polit se patine
éclabousse l'autre côté de la vie
Et l'on n'est plus qu'arête d'un poisson fossile
relief mémoire
Une aventure lissée au plat du disque du soleil
au feu du monde

•

Une autre approche du temps
qui s'étire avec les années
Avant c'était tout de suite
et maintenant c'est long

pour le plaisir
et ça s'étire
c'est rond comme une planète
lourd comme un Gévaudan
c'est rire c'est dit et non-dit
plutôt non-dit que

C'est

Retour aux origines de soi

Patience

Interstice

Envie d'attendre

JE T'ATTENDS...

JEAN LEWINSKI

Je t'attends, à tout de suite. Excentré et si proche, il me faut une petite heure pour revoir cent visages à la minute et te rejoindre. L'arrivée par les sous-sols de Paris-Les Halles. Acheter le dernier numéro de l'A-P. Passer avec toi voir une expo temporaire au Louvre et refiler vers la Mauritanie, ligne A2 vers Boissy-St-Léger. Carte trois zones. Train à l'approche. Heure d'affluence. J'ouvre la revue.

L'été j'écris, te photographie et peins mes dos dans le jardin. Queen Elisabeth the Second me regarde faire tout en souriant. Queen Elisabeth est un grand rosier rose grimpant, *hum sent bon*. L'été la nuit, le jardin est illuminé par une trentaine de drôles de lampes en pierre de taille, les moustiques de la Marne viennent profiter de nous qui en sommes à la troisième bouteille et à la dixième façon de refaire le monde. *On peut parler, Paris est loin*. Et Queen Elisabeth a rangé toutes ses fleurs pour la nuit.

Je suis assez loin pour commencer à voir les étoiles, mon télescope me donne la lune à cinquante mètres. Mars, ça dépend des jours.

L'automne, les amis posent leur parapluie à l'entrée du grand salon. Quand ils arrivent, j'éteins l'ordinateur. Deux bouteilles chambrent depuis trois heures. Tu chantes un Lied de Schubert, puis enchaînes coquine sur du Rossini. Une amie lit ce qu'elle a noté pendant la semaine, tenant à la haute voix. *Ici, on peut gueuler, rire et chanter toute la nuit*. La maison est rarement vide.

En automne, le jardin mouille les pieds, on a l'air de venir de loin quand on arrive à Auber, travailler à la B-N. Les lecteurs vous regardent des pieds à la tête, *d'où vient-il celui là...* et je pense : des quinze petits kilomètres qui me séparent de vous, me permettent de respirer.

En hiver, les amis retirent leur lourd manteau et me demandent si je n'ai pas peur tout seul ici. Ils ne savent pas encore pour Alice. *Nous leur dirons ce soir*.

En hiver, quand j'écris. Occuper le temps où je suis seul-seul à t'écrire de longues lettres que je signe votre doux voisin de Mauritanie. Parfois ajouter Par Avion. Les facteurs me connaissent. *Fontenay-sous-Bois à deux pas de la Mauritanie ? Révisez votre géographie*.

Au printemps, vernir les tableaux de l'automne dernier. Faire le tour des galeries de la Ville Lumière. Je promène mes moyens formats à vélo, leur fais voir du monde, ils restent maîtres d'eux-mêmes, ne se laissent pas leurrer par les belles paroles.

Au printemps, les roses-encore et les roses-déjà. L'écriture des lettres nourrit mes cahiers du jardin. Les carnets du r.e.r seront retravaillés. Les passagers inquiets de me voir écrire, *peut-être écrit-il sur nous*, qui sait ? Une petite fille assise près de sa

maman ouvre une clémentine qui embaumera tout le wagon. A la prochaine station un sans-abri passera vendre son journal. Je lis une dizaine de livres par mois avec ce r.e.r. Je suis encore un piéton, j'ai passé mon code, mais la conduite, j'ai toujours eu du mal avec la conduite.

J'aime le temps de la promenade entre la gare et chez moi. Vingt minutes à grandes foulées pour penser à une ou deux phrases.

Au printemps, je repeins ma grille en vert. Coupe un ou deux (une trentaine !) de dragons. Me salis de terre avec un grand plaisir. Tu me regardes avec de grands yeux, Alice. Comment, ton homme ne t'excite pas ainsi, sécateur en main, suant devant vous, belle amie, qui prenez les premiers soleils ? *Tu es bête...*

C'est la nuit que le recueil prend forme. Sur l'écran j'ai une multitude de dossiers, petites fenêtres lumineuses qui s'ouvrent sur une lettre à Toi, trois quatre c-v, dont un à toi, une lettre de motivation, le livre de mon père sur son compositeur suisse américain que je corrige, tes écrits à toi, Alice, que j'ai recopiés de tes cahiers à spirales, et la première partie de ma bio du comte de C. (1692-1765). La marchande de journaux de la place d'Adamville ne comprend pas pourquoi je lui achète une rame de papier par semaine ; on discute sur les difficultés de chauffer une grande maison. Personne ne se presse et je n'ai pas besoin de regarder pour traverser ; les voitures on les voit arriver de loin.

Une fois par mois, je dors chez toi, à Fontenay. Tu pars le matin donner tes cours, moi, je commence sur une feuille simple une esquisse à l'eau encrée. Pendant qu'elle sèche, je reprends un passage du recueil. Chez toi, pour ne pas tout déranger, je fais des petits formats. Tout en posant une troisième couche de blanc dans ton salon, *tu es peintre ou non ?* Les photos de l'été dernier accrochées aux murs qui sont finis. Le ravalement de ta maison t'épuise, mais ici tu as le piano pour répéter. *C'est un piano qui manque chez toi, ça viendra.* Le soir, on se promène, *regarde, d'ici on voit Paris.*

Mais personne ne peut nous voir d'où l'on est. Restons cachés, mon amie.

Oui.

Il a seize ans ; il habite Le Perreux-sur-Marne ; à la question « *Qu'est-ce que c'est le Val-de-Marne ?* », il répond : « *C'est là, au bord de l'eau* ».

POÈMES

CÉCILE ORIENTE

c'est difficile de penser à ce suicide
comme à une éventualité. un projet.
une éventualité majeure. puisqu'aucune
chair n'est partagée. aucune proximité,
la dernière, possible. je ne connais
pas la proximité, l'ultime.
dans aucun corps je n'entre.
ni mon esprit. n'est forcé.
je ne connais pas
d'existence physique. mon corps
est vide. je m'ennuie. la
seule idée qui met mon existence
en relief. je m'épuise dans des
tentatives je ne tente plus rien
je demeure à nouveau
l'inconcevable se produit et je
tombe

•

le plaisir est si délicat. je
mérite l'ennui j'attends de vivre
je ne sors pas de mon corps
et les choses imaginaires n'existent pas.
je suis suspendue. mon ami m'est
inaccessible. ne me touche
et pourtant nous nous

tuerions river et moi s'il n'existait pas. nous l'aimerions. c'est difficile de le concevoir. une éventualité. un

•

l'ultime expression de rien il n'y a que des petites paroles. notre souffle est court. je joue. les efforts sont insignifiants devant le vide de nos existences. latentes. ni l'amour qui n'existe pas. de rares moments suant gare de l'est les seins battant dans ma veste trop serrée. le trop peur dans les nuages nous sommes seuls nous aimons notre ami qui est déjà parti. nous le portons sur notre cœur quand il n'est pas là. nous sommes plus las. l'eau de l'écluse est un baume ces journées qui n'existent pas. il fait disparaître le temps et nous vieillissons sans vivre. nous voulions river et moi arrêter cela nous ne voulons pas découvrir ce suicide en réserve contre l'échange ultime.

ÉCRIRE DANS CES FAILLES

ISABELLE NORMAND

Un érable, un noyer, un pommier, des lilas, des orties, des buldeyas, des roses dans le jardin. Au-dessus des têtes, un entrelacs de fils électriques qui barrent le ciel, jamais on n'en a tant vu réunis depuis qu'on lutte contre l'enlaidissement du paysage à la campagne. Ici, on est en ville. Des voitures. Des poteaux. Et ce merveilleux bouquet de neuf châteaux d'eau en face des fenêtres de ma chambre, le plus gros réservoir du sud-est parisien, qui a poussé il y a deux ans. Pies, corneilles, merles, corbeaux, mésanges, moineaux pépient, croassent, jacassent, sifflent. Une impasse qui ressemble à un hameau. Certains voisins ne l'ont jamais quittée, ils y sont nés, ils y mourront. Ils racontent son histoire. On s'y sent un peu à l'écart du monde. J'y habite depuis onze ans. Paris n'est pourtant qu'à trois kilomètres mais la banlieue, c'est déjà « ailleurs ». Proximité-éloignement, un couple paradoxal. Pour le poète, à la fois de partout et de nulle part, c'est un privilège de l'affronter, d'affûter son regard à l'observation des lieux et des gens. Dans le Val-de-Marne, il y a beaucoup de choses qui se passent et des richesses humaines innombrables. On s'y sent appartenir, si tant est qu'on appartienne jamais, à un espace plus vaste que la ville où on habite, à un département, à une entité bien réelle et concrète. Il y a des villes au-delà de la Porte d'Italie, il y a une vie. Avec ses silhouettes, ses caricatures, ses ombres, ses foules, ses regards, ses allées et venues, ses envies de tous ordres, ses désespoirs, ses différences, ses bruits. Continuité d'un tissu urbain qui joue avec les apparences, les distances, le temps. Les époques s'y côtoient, les cultures, les façons de vivre. Il y a des potagers le long d'une autoroute, le métro près de sanctuaires médiévaux mis à jour lors de fouilles, l'ombre de Rabelais et des poètes de la Pléiade, des avions qui passent au-dessus de maisons en bois où les W-C sont encore dans la cour, des bords de rivière et des îles, sur les points culminants, des restes de mammouths.

Écrire en Val-de-Marne, c'est écrire dans ces failles, là où surgit l'inattendu, la poésie, l'aventure de l'espace-temps.

POÈMES

XAVIER-LAURENT PETIT

MAISON I

longueur : 134 mètres - largeur 45 mètres -
hauteur : 58 mètres - 4 ascenseurs - dont 2
systématiquement en panne - 20 étages -
120.600 m² de plancher - 4 appartements par
palier - 320 appartements - 1.160 habitants
- 432 adultes - dont 269 femmes - 65 retraités
- 52 chômeurs - dont 18 en longue durée - 12
airaimistes - 15/20 ans : 312 - dont 104
scolarisés - 68 chômeurs - 79 en formation -
restent 61 - dont 6 en prison - 10/15 ans : 163
- 59 présentant un retard scolaire - 38
déjà interpellés au moins une fois par la
police - 27 ayant touché à la drogue - moins
de 10 ans : 249 - dont 72 présentant un retard
scolaire - 8 déjà interpellés au moins une fois
par la police - 12 ayant touché à la drogue -
24 bébés - 8 femmes enceintes - dont 1 de
jumeaux - 5 éducateurs de rue - 1 assistante
sociale - 32 séropositifs suivis - 1 mort
violente en mars - 1 décès suspect en
décembre 1993 - 1 mort par overdose - 49
vols de deux-roues - 16 vols de voitures - 51
agressions - 7 viols déclarés - estimation :
11 % d'illettrés - 120 armes à feu - dont 55
illégales - 317 portes de caves fracturées sur
320 - 3 nuits de violence l'année dernière - 8
dealers connus des services de police - 6
filles de moins de 18 ans enceintes - 1
trisonique 21 - 19 accidents de moto en 93 -
dont 2 polytraumatisés graves - 120 décibels
le samedi soir - 1 coup de fusil à pompe - 4
individus échappent à ces statistiques -

OU SONT-ILS ?

H.L.M.
H. Elle aime
Le hasch, elle aime.
Lacère les nuages d'antennes.
Perds-toi dans l'agonie des murs.
Mure-toi dans la perte vaine des luttes.
Les portes se brisent de transparences aiguës.
R.M.I.
Et Rémi ?
Perdu défunt
Écraser de peur
Se glisser sous terre
Jouer d'un calme infini
Fuir une calamité si pure
Les portes se brisent de transparences aiguës.
C.A.F.
Qu'as-tu fait
Rien, très peu
Une si tendre haine
Si pesante, inapaisable,
Un si doux désir de tout briser
Pour tout finir et tout abandonner
L'apprentissage trop incertain des rêves
Les portes se brisent de transparences aiguës.
S.E.S.
Et cesse
Sais-tu cela
La fin de toute beauté
Et la bonté seule des bétons
Attrape encore le gris des ciels
Crois-tu ou ne crois pas ce qu'on peut dire
Les portes se brisent de transparences aiguës.

AS-TU DÉJÀ PERDU ?

MAISON II

lotissement – le gué d'albray – le gai gué –
votre maison pour moins de 600.000 francs –
garage – cellier – trois vraies chambres –
living – dressing – cuisine aménagée – salle de
bain en marbre – salle de marbre en seins –
possibilité cuisine américaine – P.A.P. –
maison témoin – à moins de 20 kilomètres de
Paris – ouvert le ouiquainde – fermeture
centralisée des portes – alarme – domotique
domestiques – stocks drastiques – devenez
propriétaires pour le prix d'un loyer – achetez
maintenant vos enfants paieront – parquet
véritable en supplément – 3615 domolove –
des professionnels au service de votre
passion – achetez maintenant c'est le moment
– trois vraies chambres – le gué d'albray –
cellier – salle de bain en marbre – salle de
marbre en seins – maison témoin – domotique
domestiques – stocks drastiques – P.A.P. –
3615 domolove – dressing – cuisine
américaine – alarme – maison témoin –
devenez propriétaires pour le prix d'un loyer
– trois vraies chambres – prêts à 9,5 % – le gué
d'albray – le gué gai – votre maison pour
moins de 600.000 francs – à moins de 20
kilomètres de Paris – parquet véritable en
supplément – des professionnels au service de
votre passion – maison témoin – lotissement
– stocks drastiques – sticks drastiques – salle de
bain en marbre – ouvert le ouiquainde – 3615
domolove – possibilité cuisine américaine –

Laisse venir ma belle, laisse.
Les herbes parleront.
Le vent les remplacera.
Et la plume et les mers
Et les sables et ton ventre.
Laisse venir ma belle, laisse.
La rue se taira.
L'amant décédera.
Alors nous irons, si fins, si loin,
Si blancs, si neutres
Que nul ne suivra.
Laisse venir ma belle, laisse.
Tant que nous dormons
Nous oublions.
Tant que nous dormions, nous avons oublié.
Erreur du réveil
Éveil de l'erreur
Terreur des sommeils
Assommés de malheur.
Les lieux nous trahissent ma belle,
nous trahissent.
Laisse-moi, laisse-nous !
pars, abandonne, quitte !
Ma belle nous avons perdu.
Incroyable, n'est-ce pas ?
Nous qui savions.
Nous qui savions ce que l'on sait.
Voilà, je te laisse et tu me quittes
Tu me quêtes et je te guette.
Il ne reste
Qu'une toute petite haine. Si glacée.

VISITE

maison de meulière - toit de tuiles - nous entrons - chuintement des sandales - glissement des odeurs - camphre éther alcool - femme noire en blanc - 3^e étage - porte 326 - passage de chariots caoutchoutés - cliquetis de verres - pipettes thermomètres seringues - chaleur glacée - effacement de la porte - hauteur des deux lits à barreaux - métal chromé - télévision absurdement allumée - hurlement du son - silence soudain - sifflement des respirations - émaciation extrême - bonjour - absence des regards - vigilance des pupilles - oiseau - odeur nouvelle - camphre éther alcool urine - automatisme - remonter les draps de lits - absence du geste - par la fenêtre - cuisine poubelles laverie - rien - meubler - comment te sens-tu - deuxième lit - perfusion sur le bras attaché - même absence - cheveux gris et ternes - longueur des ongles - le signaler - par la fenêtre - parking - poubelles - éther - urine - évasion d'un mouvement - trop chaud - il va falloir que je parte - respiration - murmures du couloir - je repasse demain - mensonge - couloir - souplesse d'ascenseur - éther camphre alcool - infirmière - tu hapes l'air - enfin - toit de tuiles - maison de meulière - départ - soulagement

Le petit jour gobe les vieux qui le craignent.
Le petit jour happe ses vieux.
Locataires de mémoires invendables.
Inachevés. En l'état.
Locataires de souvenirs impurs, académie des brouillards.
Qui en voudrait encore ?
Qui les souhaitent ?
Les vieux craignent le petit jour qui les gobe.
T'en souvient-il, bel animal ?
Non, bien sûr. Et les pleurs sont usés.
Brisés. Éclatés.
Et les pleurs sont un luxe.
Usure luxure
La désires-tu encore ?
Le petit vieux happe l'échappée de ses jours.
Les contes s'essoufflent
et tout se passe maintenant dans l'exigu.
Qu'aurais-tu aimé ?
L'exigu te dis-je.
Ou l'aigu qui gomme les heures.
Que préfères-tu ?
Tu gardes encore le choix.
L'effacement guette dans le petit jour qui te happe.
Griffe encore ta nuit,
Ce qu'il en reste.
Le petit jour te gobe.

SORTIE DE NUIT

15/04/93 - 1 heure 24 du matin - légère pluie - porte de Bercy - entrée de l'autoroute de l'est - la voiture : une Escort XR 31 rouge de 91 - le conducteur : J.M. 28 ans - célibataire - conducteur de travaux - revient d'une soirée chez des amis au 137 rue d'Alésia - taux d'alcoolémie 0,75 g/l autoroute peu fréquentée - 1 heure 25 - 115 km/h - écoute ZZtop - file de droite - 1 heure 29 - pont de Charenton - 140 km/h - pluie - visibilité correcte cependant - sortie n° 4 : Joinville - vitesse estimée : 155 km/h - selon les premiers témoins - pour une raison inconnue, J.M. freine brusquement - les roues arrière chassent - tête à queue - une Opel vectra 3427 DT 10 ne peut l'éviter - les deux véhicules s'encastrent - 1 heure 38 arrivée des secours - pompiers. S.A.M.U. - police - matériel de désincarcération - les trois passagers de l'Opel sont morts - J.M. vit - jambe droite sectionnée au-dessous du genou - les pompiers travaillent à la scie - traumatisme du pariétal droit - perfusion - 1 heure 54 - il est extrait de la voiture - fracture des cervicales - S.A.M.U. - 2 heures 12 hôpital Henri Mondor - service de traumatologie - réanimation - coma profond - 20/04/93 coma profond - 2/05/93 coma profond - 27/05/93 coma profond - 5/06/93 coma profond - 12/07/93 coma profond - 1/09/93 coma profond - 25/09/93 coma profond - 7/10/93 coma profond - 19/11/93

Les sexes violets des iris se perdent en mers inconnues.

Les troncs d'acier s'allongent jusqu'aux horizons d'argent.

Bientôt l'été, bientôt l'été.

Les ponts se terrent aux portes des avenues rougies.

Les tunnels pleurent les insomnies des jours épais.

Bientôt l'automne, bientôt l'automne.

Les longs os des rives se fondent en ports le long des berges.

Les moirures profondes se parent de ciments irisées.

Bientôt l'hiver, bientôt l'hiver.

Les marteaux lézardent les façades oblongues.

Les asphaltes se couchent à même les ruines nues.

Bientôt le printemps, bientôt le printemps.

Les vols d'étourneaux se sont lassés.

Les enfants d'ici vont se taire.

Dans un jour ou deux

Il ne restera

que le

vent

Les

chemins qui

couraient au long

des rivières étales se

sont tués au bord des routes.

Les morts se taisent maintenant et

respirent enfin les senteurs de terre humide.

DE NUIT

26 octobre - 19 heures 47 - bois de Vincennes - voitures en maraudes - lui : 34 ans - cadre commercial - 1,78 m - 77 kg - cholestérolémie de 2,8 g/1.000 - marié - deux enfants - salaire : 160 kilofrancs - taux d'endettement : 27 % sans tenir compte du crédit revolving - maison en lotissement à côté de Mandre avec un crédit sur 18 ans - roule en 205 Rolland-Garros - vient d'acheter une Ford mondeo - douze parts d'emprunt Balladur pour sortir ses S.I.C.A.V. - golf le samedi après-midi - lit le nouvel économiste et la tribune Desfossés - ignore tout de Pablo Neruda - 19 heures 53 - elle : 34 ans - 1,68 m - 57 kg - dernier test H.I.V. négatif - célibataire - 3 avortements - salaire variable 0 à 3.000 F par jour - doit gagner au moins 1.800 pour ses doses - vit en meublé à Vitry - travaille dans une camionnette WV aménagée - héroïnomane depuis 9 ans - se prostitue depuis 7 ans - première passe le 11 septembre 1986 - 20 heures 01 - il fait 4° sous abri à l'observatoire de Saint-Maur - 5 nœuds de vent nord-nord-ouest - une 205 Rolland-Garros vient stationner avenue de Gravelle - à côté d'une camionnette WV - elle lit : Voici - il retire sa cravate - 20 heures 02 - 100 francs la pipe 200 l'amour - la portière coulisse - 20 heures 16 - la 205 Rolland-Garros repart - le minibus WV reste - feu rouge : il remet sa cravate - 20 heures 25 - une voiture stationne le long du WV -

Il l'aurait voulue autre. Autrement.

Mais l'autre ment.

Il l'aurait désirée si belle, l'enfui.

Si pure, si nue, si tendre.

Si frêle, si douce, si fine.

Il s'y serait ensablé, si chaude.

enseveli, si parfumée.

mais l'autre ment.

Les lèvres agonisent en silence

et nul n'en parle.

Les nuits dessèchent les yeux

et tous le taisent.

Mutisme des absents.

Mais l'autre ment.

De si petits abandons se côtoient

dans un infime frémissement de l'âme.

Il faut me requinquer tout ça !

M'y insuffler un soupçon de vie dodue.

De vide dodu.

Mais l'autre ment.

La douceur microscopique se délite.

Où caresser l'impalpable ?

Juste comme ça, du bout du doigt.

Quelle absence embrasser ?

Tu t'y perds.

Et l'autre ment.

Les mues s'achèvent aujourd'hui.

Les mots s'essouffent.

L'amant termine et se reboutonne.

L'aimée ricane.

Le noir, impasse et perd

Mais l'autre ment.

MATIN

sonnerie du réveil – c'est encore la nuit –
chaleur des corps – vêtements de la veille au
pied du lit – dehors – peu de voitures – le
réverbère clignote encore – en face des
lumières – radio – litique étrangère :
le chancelier Helm – gargouillis du
café – se gratter – effleurer l'autre – tintement
des cuillères – les tartines s'imbibent – yeux
du beurre à la surface du bol – Lavie les
forces serbes ont pilonné
durant toute la nuit la – ranger –
odeurs du lave-vaisselle – éponge sur la table
– sourire distrait – alternance
d'averses et d'éclaircies les
températures seront en baisse
très nette par rapport à – salle de
bain – elle est nue – se côtoyer sans désir –
bruissement de la douche – changer de rasoir –
indice nikkei a clôturé en
forte hausse hier à la bourse
de tokyo quant au – la voir se
maquiller au travers du pare douche – il est
nu – elle s'habille – miroir embué – cravate
– ministre, que pensez-vous de
la déclaration de Bernard
Tapie qui – petite coupure en se rasant –
fraîcheur de l'extérieur – presque jour –
chemin automatique – R.E.R. – les lèvres
s'effleurent – à ce soir – chacun sur un quai –
arrivée de la rame – signe furtif – défilé des
visages éclairés – hululement – départ – la
rame du R.E.R. s'appelle zeus.

Les heures les plus claires sont encalminées
auprès des regards.

Ça suffira pour aujourd'hui.

L'émergence bleue scinde l'horizon de
clignotements.

La levée des nuages se perd au gris des
fenêtres croisées.

Les murs ont hâte de s'immobiliser après
leur

débauche de la nuit.

Les toits forestiers se lamentent déjà sur leur
quotidien.

Ça suffira pour aujourd'hui.

Les voyageurs s'ébauchent à peine sur les
toiles pavées.

Les hauts trains tout à l'heure encore
planaient.

Sagement, le long des rails, les quais
attendent les navires.

La sévérité de chiourme des aiguilles est
extrême.

Ça suffira pour aujourd'hui.

Les lointains se déchiquent en myriades
affolées.

Les prochains se fondent en de gros scara-
bées

aveugles.

Les rues se laissent aller à des allures de
Venise.

Les enfants savants auraient tant voulu
s'enflammer.

Mais ça suffira pour aujourd'hui.

UN ESPACE DE TRANSITION...

JEAN RIVES

Ya-t-il un lien entre le Val-de-Marne où j'habite et les poèmes que j'écris ?

Prenons trois lieux que j'ai beaucoup fréquentés à différents âges :

- Les Hautes Bruyères à Villejuif, dans les jardins ouvriers avec leurs cabanes à outils, tout près de l'autoroute du sud que j'ai vu construire de ma fenêtre ; il ne venait de nulle part et il n'allait nulle part. Adolescent j'y promenais mon spleen.
- La passerelle au-dessus des voies ferrées, à Ivry, entre l'usine Yoplait, maintenant vide, et une autre, en brique rouge, qui produisait du mobilier métallique, désaffectée, et transformée depuis peu en bureaux. J'y emmenais mes enfants s'exercer au vélo.
- La berge de la Seine à Vitry, à côté du pont du Port à l'Anglais, entre l'écluse et la grande roue à godets, qui monte le charbon des péniches jusque sur les bandes de roulement vers l'aire de stockage de la centrale thermique. Je m'y suis divisé entre le silence sans durée de l'eau et le bruit séculier de la circulation urbaine.

L'autoroute, la voie ferrée, le fleuve, il faudrait y ajouter les couloirs aériens, et le défilé des avions au-dessus de chez moi.

Cela pourrait être la Seine-Saint-Denis ou les Hauts-de-Seine, la banlieue de Paris en somme, mais rien d'autre car elle n'a pas d'équivalent en France, et peut-être au monde : y a-t-il au monde un réseau ferré semblable au réseau français ? Voilà ce qui caractérise la banlieue : un espace d'une circulation étrangère, sans fin ni but, car provenant d'un centre, et y aboutissant, qui lui est extérieur, transposition géographique d'une certaine posture de poète, dans la société, qui lui vaut le cliché de l'homme dans les nuages.

Car pratiquer la poésie nécessite de se mettre mentalement à l'extérieur, de se distancier du fonctionnement social dans lequel tout ce qui est fait a une finalité précise et de se promener avec un petit carnet pour noter des mots, des expressions, des impressions, qui surprennent. On peut d'ailleurs le faire avec ou sans carnet. Assurément cela entrerait, si cette attitude était généralisée, en contradiction avec un investissement plus direct, et une contribution plus utile, le carnet jouant le même rôle que l'appareil du photographe, un prisme et un filtre entre le monde et le photographe.

La banlieue est un espace de transition entre la ville et la campagne. Elle est un bazar en perpétuel renouvellement : immeubles et maisons de toutes sortes, terrains vagues en attente, jardins, entrepôts, vieux villages absorbés et précieusement conservés, incongrus parmi les grandes cités, usines, et partout de grandes voies de circulation. Elle paraît inorganisée car son principe d'organisation, sa relation avec le centre, y est illisible, puisque le centre lui est extérieur. Ainsi en est-il du Val-de-Marne : il est incompréhensible sans Paris.

C'est comme certains poèmes : ses éléments y ont été réunis par le poète. Ils sont tous reliés à sa personne mais celle-ci en est absente. Au lecteur d'y inventer une configuration pour lui-même. Que ceci soit seulement possible et non donné, c'est toute la difficulté, et de l'écriture, et de la lecture.

Les poètes remuent à peu près les mêmes questions que les scientifiques, les philosophes et les théologiens, et toutes les sortes d'artistes : la présence au monde, le temps, la mort, l'amour, la joie, les malheurs... sans prétendre trouver des réponses. Incontestablement la banlieue est propice à la méditation sur le temps : les flux l'ont depuis toujours métaphorisée jusqu'à servir à sa mesure.

Donc oui, la banlieue, le Val-de-Marne où j'habite, nourrissent les poèmes que j'écris.

Il a quinze ans ; il habite Créteil ; à la question « *Le Val-de-Marne, qu'est-ce que c'est ?* », il répond : « *c'est la ville à côté...* »

VIES BRÈVES

DOMINIQUE QUÉLEN

(Extraits)

On vient, on nous visite sans nous voir. Chacun tendu vers on ne sait quoi.

Le mur, ou c'en était un au départ, est bâti de belle pierre bien qu'éboulé. De chaque côté, rien. Rien en tout cas de palpable ni qui remue, puisque tout est en place. A l'aise dans le doute.

A midi, les carreaux fument. Quel mystérieux serviteur les arrose ? Les bassins sont pourtant taris, sauf celui-ci où stagne un peu d'eau et quelques feuilles depuis longtemps réunies par un mouvement secret. Les brindilles crépitent comme de vieux insectes.

Nous mêlons nos membres et repartons, désarmés contre nous, dans cet état que nous aurons bientôt quitté.

•

Nous marchons sur un sol déjà moins tiède.

Un mouvement nous porte en deçà de la fuite et nous marchons pour laisser derrière nous ce qui nous attendait.

Un fois atteint, le terme se propage en tous sens, fluide, facile. Le jour s'allonge comme une ombre qui n'entame rien, loin de tout.

Tout est suspendu à l'instant. Nos pas. Une douleur éparse dans les membres. Un feu à son début, dressé en contrebas de l'ombre.

•

Avec un cruchon d'huile, un éclat un peu lourd et désolé sur le chemin. Les plis de la nuque où l'ombre se creuse, des seins posés beaux oiseaux s'avancant blottis, et bientôt – si le cœur se navre – cendre, vapeur.

La voilà qui d'un geste souple se rétablit, ne voulant cacher que ce qu'elle montre. Fraîches bontés, brèves oaristys. Altéré comme on peut l'être par les reflets sous la voûte d'une eau supposée,

pour bien des choses de ma vie je peux dire presque. Heureux si je peux rester un instant.

Mais c'est l'été (pourquoi vivre si tard ?). Le vin tiède se boit tout seul. Plus loin, la nuit étend un bras moins sombre.



Un feu entre son coin dans la nuit. Le vent, faible déjà, retombe. Après avoir touché au plus bas, il reprend ce chemin plat fait d'ornières comblées, il se retend.

Puis sort cela comme on meurt, et meurt comme on se laisse aller. Non pour comprendre, mais pour repousser : puisqu'il ne veut pas.

Bref et guère plus gros dans le regard que le trou d'une aiguille dans de la vase. (Ce que je raconte là, je n'en ai rien vu. Et même, je n'en sais rien de précis. Mais il reste une lettre de lui où transpire la sécheresse de son être essoré. C'est la source de ce récit.)

Il a des mains retournées, ouvertes. Les feuilles tombées continuent de bruire après avoir fini. Il va pour parler et se ravise, gâchant de la bouche un plâtre improbable. Goûtant peut-être le délai accordé au moment présent.

Et soudain tout change d'allure, et nous avec.



Un poids, quel qu'il soit, nous pousse à l'intérieur et nous réduit. Dehors, les parties molles de la route, gagnées par la pluie. Les talus effondrés où se terre l'eau qu'on n'a pas bue.

On pense traverser des jours sombres, extraits de la nuit comme d'une mine, comme on se retourne le visage dans le doute.

Et comme attendre déçoit, aller simple, sans fléchir, vers cela seul qu'on atteint ou non en le nommant : le silence. Étreindre ainsi ce qu'on aimait dans des linges aux plis défaits, et s'y éteindre.



On sue. Le globe de l'œil se dilate, se confond avec le crâne. Pour un peu, on se flanque la main au visage.

Tombé dans cet affreux petit commerce avec soi-même, toute question posée au corps ouvre une brèche, tout ce qui va cache une plaie, tout repli une fuite.

Et se plaignant encore et faisant : Ah, surtout pas, comme en rêve et retenant de la main le jeu des gestes.

Un rien – linge, beauté – pèse au défaut du bras, à la saignée que l'ombre étrange, si l'on entend mourir, menace : il suffit pour cela de vivre encore un moment.



Ayant, comme il n'arrivait plus rien, repris ma lecture – mais j'étais perdu –, l'air fraîchit brusquement. Le pommier où j'étais perdit toutes ses feuilles.

J'allai contre un amas de terre dressé en bordure du champ. Plus loin, de longs corps de roches bien disposés figuraient un paysage. Il me restait des allumettes. J'en grattai une : des ombres sans but se formèrent, l'horizon s'épaissit, un chat miaula, on vint

éblouis d'un peu de lumière entre deux nuits. Je regrettais l'instant précédent, d'un monde tout entier tenant dans le hublot de l'œil.

Et puis, le jour ayant pâli, je repris espoir et ma route.



Perdus dans le pays le plus sombre : si sombre qu'aucune carte n'en est dressée. Sans relief ni cours d'eau. Ni sol où poser le pied, parfois, mais quelque chose de mou. Une poche où roule un noir liquide qu'on croit avoir extrait de soi pour le fouler, et qui bientôt nous surplombe !

Là, ceux qui ont creusé s'en retournent, les mains pleines de ce qu'ils ont rejeté. Celui qui s'est plié sous la pluie n'a plus à le faire sous la grêle.

Et nous avançons toujours. Le chemin se replie derrière à mesure. Nous progressons parce que le chemin nous suit et nous pousse.

Pendant ce temps, une peine obscure nous menace : si nous perdions le peu que nous avons, que resterait-il de nous, vides au-dedans comme au-dehors, plate pellicule et sous les pas pesants de personne encore aplatie, boue de la boue, plus bas que la boue, ombre boueuse de l'ombre de la boue, pure exhalaison du néant. Et, sans le savoir, nous avançons toujours.

LA FUSION

MICHEL BESNIER

Je suis presque surpris de le constater : j'ai passé plus d'années dans le Val-de-Marne qu'en Normandie. Dans ce que j'ai écrit jusqu'à présent, la Normandie occupe une place dominante. La raison en est simple, les années d'enfance comptent triple, au moins. Ajoutons à cela le traumatisme des séparations, la nostalgie, et l'on obtient un os à ronger pendant des années. Il m'est arrivé, dans certains poèmes, de me plaindre de l'aimantation excessive d'un paysage matriciel, lointain, obsessionnel, qui m'empêchait même de voir les paysages de mon présent. D'où parfois un désir d'amnésie ou des exercices systématiques pour regarder mon environnement. Mais mon réservoir d'images et un besoin d'élucidation me ramenaient vers les sensations de l'enfance.

Le Val-de-Marne est pourtant présent dans ce que j'ai écrit. Dans un roman, j'évoque la gare d'Aroueil-Cachan, l'autoroute du Sud, les Hautes Bruyères, les sentiers qui descendent dans la vallée de la Bièvre... mais l'action ne s'y déroulait pas. Par contre, dans le roman que j'écris actuellement, un lieu du Val-de-Marne est omniprésent. Il est d'ailleurs à l'origine même du livre.

En poésie, le problème est plus complexe puisque l'on y opère une plus grande fusion entre les éléments d'origine diverse. Pour s'en tenir aux matières premières du poème, certaines viennent de mon temps banlieusard : mots entendus dans des cafés de haut verbe, flore et faune des terrains vagues et des jardins ouvriers... Mais évidemment, pour que des éléments du réel entrent dans un poème, il faut qu'ils y prennent valeur de signe, vibration emblématique ou métaphorique. De ce point de vue, j'aime dans la banlieue son caractère mêlé et évolutif. Ces paysages de hiatus et de changement me donnent une image satisfaisante de la vie, de son possible imprévu. Beaucoup de mes enchantements n'ont pas encore été exploités, ni en poésie ni en roman, peut-être à cause d'une digestion lente. Mais je sens que le Val-de-Marne se rapproche.

Épuisées par le roulement des siècles
Les dalles antiques brûlent au soleil
Qui découpe la splendeur brisée
Des temples aux colonnes ciselées

Une promesse fragile
Caresse les coupoles et les basiliques
Et l'harmonie se fait désir
Dans l'affleurement du soir
Où tout se rejoint

(Rome)

COULEURS D'ADIEU

Des palais aux couleurs d'adieu
Jettent leurs lueurs de noblesse effacée
Sur le déroulement des rues
Où se perdent des escaliers au rythme funèbre

Les laies de tuiles vernies
En vagues tournantes
Éclairant d'élans dorés
La lente descente des toits qui
De ressauts en ressauts
Se déverse dans la coulée du fleuve

Au cœur de la ville
Une fois l'entrée passée
Le vaisseau de prière de Saint-Nicolas
Déploie la tendresse irréaliste d'un chant silencieux
Où s'élance aux voûtes de paix
La joie du monde

Plus loin
Au vert de Måla Strana
Le pont Charles s'échappe d'îles aux arbres tremblés
Et
Noir et lourd
Plonge ses arches de bronze éteint
Dans le miroitement fondu de l'eau
Où se retrouvent Immobiles les Saints et les Rois

(Prague)

HAUTE TERRE

Haute terre
Massive de tant de pierres
De flanc en flanc élevée
Sans compter le temps
Ni l'arrêter
La montagne suspend ses jetées minérales
Roc après roc
Retenue et sûre d'elle
En désordre cohérent

Les glacis déversés
Se hérissent au parapet des ravins
Heurtant le ciel dans leur course
Fauchée

Parfois
Sur les parois d'ombre de ce ressac entravé
Des oiseaux sans élan dessinent un feuillage sans arbres

Aux crêtes des nuages
Les arêtes de voiles vacillent
Espaces que rien jamais ne finit
Dans la puissance rompue de fragilité

Royal
Le vent trône
Sur les lèvres effilées du col
Où jaillit le vide

(col rouge, Vanoise)

POÈMES

JEAN RIVES

BOITE DE PANDORE

L'avion très haut retenait un dernier
Rayon de soleil des éclats de conver
Sation montant de la cour comme lancés
En l'air des lambeaux de visage
La rumeur urbaine devenait plus coulée
Et les martinets criaient en bandes
Ce soir-là comme tant auparavant
Donc aussi et probablement demain.

Voici justement demain qui pénètre
Aujourd'hui par la fenêtre voici
Demain porte suivante du corridor
Interminable même porte mêmes
Bureau et chaise un peu de biais et mêmes
Martinets qui tournoient en criant
Autour de la lampe.

La rumeur sereine devenait plus roulée
Et les matinaux riaient en bandes
Cette aube-là comme tant auparavant
Voici bientôt le jour qui sort enfant
De ses bourses craquantes de pollen
Et puis voici la plainte qui s'arrache
De qui s'accroche à l'ombre et le gar
Gouillis du puits ravalant son soupir.

La rivière s'écoulait dans la soif en pure perte
Nous traversions toujours plus haut l'enfilade
Des cloisons minces crevées la lumière soufflait
Du futur emplissant le passé le jour
Cette fois tomba comme une pierre dans le cercle
Du puits un nombril les soubresauts du ventre
Échouèrent contre l'humide paroi mousseuse
Du baiser des lèvres de la nuit ouverte.

ARCTURUS

Arcturus fut la première étoile visible
Dans le bleu s'épaississant quand la Terre
Descendant s'enfonçait rien ne s'étant passé
Ce jour sinon le glissement silencieux
Du soleil vers l'horizon au-delà
Des maisons le marcheur appesanti
Concentré sur ses pas ses yeux fixant
Le défilement contraint des pierres des pommes de pin
Un dôme épais de temps calottait les sommets

L'Aiguille Verte fut la première cime visible
Émergeant du silence glissant contre son gré
Des hauteurs vers la plaine habitée
Glaçant les hommes sinon des élancements
Douloureux aux deux extrémités des membres
Contre soi contre l'autre la chair brûlante
Et serrées ses plaies vives dévorant le marcheur
Toute vie animale s'écartait prudemment

Enfin le glissement du sentier fut perceptible
Les glaciers par toute pente les étoiles
Comme tout ce qui s'épanche fuyant entre les doigts
Et pourtant dans la paume fugitivement
Brillantes quand le marcheur inexorable
Submergé par la violence s'écoulant
Glaçant les hommes rien ne s'étant passé
Sinon à contrecœur l'éloignement.

TORSION

Nouvelle mise en scène de la torsion
Dernière mise au sort d'une portion du peuple
Dans le peuple tout entier qui doute :
Le hasard ne fit pas selon l'accord conclu

Entre les pataras debout l'homme
Faisait signe en direction du port
Aperçut son épouse protégée
De l'horreur par le sillage
Il a bu une gorgée de vague d'étrave

Que se passe-t-il Encore
Un jet de morve à côté de la cible
Le voilier éventé amorce un moule dans l'air
La forme vide est carnivore

Les sages retors autour du chef siégeaient
Dehors l'attente anxieuse des femmes
Exclamation en sortant du tipie :
« Bordel !
Elles sentent bon les meuffes »
L'orme édenté près du totem
Lâcha sa dernière feuille.

CAPITALES

Haillons flottant sur le revêt
Miroitant des grandes capitales
Le vent allogène a lacéré
L'orgueil des couleurs
Et plus bas
Masques de cire
Poupées de porcelaine
L'enfant de moi exige
« Qu'est-ce qu'ils disent ?
Qu'est-ce qu'ils ont dit ? »

LE CHANT DE LA FAUVETTE

Quand la pomme se fut tournée vers le côté cour de la séduction,
Quand le goulot du carafon eut imploré en vain le ciel pour sa pluie,
Quand le soleil eut enfilé son capuchon gris cendre de novembre,
Devant les grilles closes de l'Institut le chant de la fauvette perça le papier de verre.

LE PAIN DE PIERRE

JEANINE SALESSE

(extraits)

L'ATTENTE

Le couloir s'est fait blanc. C'est l'été peut-être. Une rigole de bleu serpente à portée de plafond. Voilà pour le ciel. En bas, rien. Ce sont les pas qui peignent l'attente.

Celle-là, toujours vautrée sur les épaules, de part et d'autre des rencontres, pleure sur le froid et le rugueux, l'immangeable, le nauséux, les grondements et la lumière ce parasite luxueux. Elle gémit sur ce qui nous effleure seulement, nous les chiens gentils qui digèrent bien. Elle singe cette autre qui cogne aux pierres. Celle du dedans.

L'ISSUE

De l'autre côté, il attend. Un surcroît d'attente. Rien que des murs et la fenêtre. Trop haute, on ne peut compter sur elle, sa lumière reste sur le qui-vive. Il essaie de lire les visages compagnons. Mais chacun est dans sa clôture. Les paroles accumulées pendant des jours s'éclipsent d'un coup dans l'imminence du face à face.

Il sait que le temps s'émiette à des bruits de portes ouvertes, fermées, clanchées. A des voix plus rudes juste avant les plus douces. Lesquelles vont le reprendre sans humeur dans leur fraîcheur amoureuse ou leur tendresse meurtrie. Pour l'heure, une seule idée l'occupe : en rongant bien, on verra l'issue.

CIEL DE COUR

Pas d'arbres dans la cour. Ni herbes, sinon le brin qui perd son vert avant qu'on ait posé les yeux dessus. L'asphalte, les murs et le ciel servent à tout : ils ouvrent sur la ville, ses rues et ses jardins. Les vitres font tremplin aux nuages qui accompagnent la mémoire. Elle s'approfondit dans un geste qui cherche à l'aveuglette la caresse d'un feuillage, d'une graminée. L'effleurement d'une autre peau. Oh ! se saisir d'un bras, d'un visage à deux mains et plonger les yeux dans un regard qui ne se dérobe pas.

A heures fixes, des voix rudoient l'espace, retendent les liens. La clairière s'éteint avec le ciel et ses nuages, s'engloutit dans le labyrinthe obligé. Et se retirent les jardins et les rues avec leurs femmes aux cheveux de soie noire.

Les pigeons accaparent la cour déserte. Froissement du seul morceau de ciel qu'on chiffonne interminablement comme ce mouchoir qui garde l'odeur du linge repassé à la maison.

LE VERGER

Aucune fleur, jamais. Si ce n'est cette rose un matin de fête. Cependant les graines voyagent. Un jour, sur un bord de fenêtre... Et celui qui a gardé ses pépins de pomme ou d'orange a un verger qui racine en sa pensée. Mais, la terre n'ose approcher. Elle recule, chassée par les voix qui aboient, l'odeur qui rancit les murs, leur morosité. Ici, les mains ne sont pas vertes. Ombres et clartés de l'arbre n'accompagnent personne.

Quand l'odeur de la terre après la pluie monte comme une bolée végétale, quelque chose se défroisse. La rêverie fertile met l'espoir à portée. Oui, à portée de la vie.

LOIN

On prend un train parfois, on active ce temps qui fait du surplace comme un feu s'endort. Le train s'enfonce dans le Nord. De très loin, on voit venir les rennes de l'Inlandsis ! C'est une façon de geler le présent. Sa pensée raidie, épineuse on la coince sous une épaisseur de glace.

Mais le train me dépose à deux heures du départ. Sur le quai une micheline attend sous la bruine entre des usines mortes. L'idée fixe retrouve un nid, s'y blottit. Sur ces voies qui ne mènent en aucun temps meilleur, elle resserre ses arrières. Avec moi, elle attend.

UNE FEUILLE DORÉE

Cette nuit, tout semble abandonné. Même la pluie aux belles gemmes se perd dans les égouts. Je souris seule à cette joie chaussée de soie mouillée.

Tes pas sont souverains. Ils reconnaissent l'automne, la ville et tu ris à ces pierres des rues et des maisons entourées de jardins. Ton cœur s'appuie aux feuilles dorées et d'arbre en arbre tu traverses la nuit.

Longtemps tu marches. Je t'entends comme la plus légère des gouttes, j'entends tes caresses aller plus vite que tes pas. C'est la dernière attente. Celle qui ouvre sur la lumière des yeux.

UN « ATELIER D'ÉCRITURE » À MAISONS-ALFORT

École Parmentier à Maisons-Alfort, classe de CE1 de Madame Annie Bœuf, mars-avril 1994. Poèmes écrits avec la complicité d'un écrivain, Isabelle Normand, « intervenant culturel extérieur » qui travaille toute l'année avec cette école, à raison d'une heure par semaine pendant six semaines d'affilée par classe. Après avoir entendu deux ou trois poèmes, les enfants écrivent individuellement pendant dix à quinze minutes sur le sujet proposé, lisent chacun à voix haute ce qu'ils ont écrit, puis leurs idées sont reprises dans un poème collectif. Tous les enfants ont, à toutes les séances, écrit chacun quelques lignes. Le poète les stimule, leur indique des pistes, leur ouvre les portes, propose des idées, des mots, des images si rien ne vient, pour qu'ils se les approprient, puis les aide à mettre en forme et à produire un texte complet. Il leur prête son regard pour qu'ils apprennent aussi qu'ils en ont un et le développent. Les sujets proposés font appel à l'imaginaire, là où les images poétiques surgissent le plus facilement, ainsi qu'à la musique de la langue. L'enseignante a poursuivi le travail dans ce domaine pendant le reste de l'année et mis en scène, en voix, en jambes les textes pour la fête de l'école.

Trois poèmes collectifs, un individuel :

Si j'étais Indien avec la peau bleue,
je me marierais avec une Indienne,
je danserais la valse autour du feu,
j'habiterais une cabane en chêne
avec un bébé aux yeux transparents
qui verrait défiler le monde entier.

Si j'étais un Indien avec la peau toute bleue,
une culotte en corde, un manteau de bison,
des mocassins de cuir et un chapeau carré,
le cœur en fromage, les pieds en chocolat,
une veste à trous et les joues en banane,
les dents en racines de pommier,
les cheveux en fleurs, les mains confiture,
un pantalon carotte, des fesses en plumes,

les genoux en cœur, le nez en prune,
la bouche en forme de saucisson,
le bras transparent, les yeux pomme de terre,
si j'étais un Indien avec la peau toute bleue
je transformerais la terre en pâté d'autruche,
en arc-en-ciel, en notes, ce serait merveilleux !

LES SAISONS IMAGINAIRES

J'aime la saison où les requins n'ont pas de dents. Ils ne peuvent pas mâcher les gens, et comme ça, ils leur croquent les doigts sans leur faire mal, ni aux poissons.

J'aime celle où les fleurs ont des dents,
moi, celle des anges et des diables.

J'aime la saison de la lune. Les étoiles dansent la valse. La lune tourbillonne en tous sens. Les martiens font du rock. C'est ça que j'appelle la joie, moi !

Et moi, j'aime l'été quand les arbres transpirent sur la plage sous leurs casquettes.

•

Tu me dis les oiseaux
et c'est déjà un chant

Tu me dis l'hippopotame
et c'est déjà la mare
où tous les animaux vont boire

Tu me dis le canard
et c'est déjà une balle
que le chasseur tire

Tu me dis le tyrannosaure
et c'est déjà se battre

Tu me dis les papillons
et c'est déjà des yeux qui volent

Tu me dis le cheval
et c'est déjà un grand galop

Tu me dis le rat
et c'est déjà l'égout

RECETTE DES QUATRE SAISONS de Julie Bonnet

Prenez des milliers de flocons,
Quarante bonnets ou cagoules,
Quatre-vingts moufles,
Un peu de verglas,
Du givre sur les arbres,
La bise glaciale,
Surtout, n'oubliez pas le Père Noël
Avec sa hotte pleine de jouets :
Voici l'hiver !

Prenez quatre hirondelles,
Quelques brindilles,
Un peu de mousse et de paille, pour faire le nid des oiseaux,
Mettez des bourgeons et des feuilles sur les arbres,

Ajoutez un énorme bouquet de lilas, tulipes, bégonias,
Arrosez le tout avec une giboulée de mars :
Voici le printemps !

Prenez un chaud soleil,
Un immense ciel bleu,
Une douce brise,
Quarante casquettes ou chapeaux,
Un maillot de bain pour chacun,
N'oubliez pas les grandes vacances,
Et plongez dans le mer :
Voici l'été !

Prenez un panier,
Ramassez des châtaignes, des marrons,
Des noix, des champignons,
Peignez les feuilles en rouge, en marron, en jaune,
Puis laissez-les tomber,
Couvrez-vous et allumez la cheminée :
Voici l'automne !

UNE IDENTITÉ CULTURELLE ?

TOUR DE TABLE

Henri Deluy : Une identité, dont on pourrait repérer des éléments dans les écritures des poètes val-de-marnais, n'est pas facile à souligner, pour un département tel que le nôtre : pas d'unité géographique, ni historique, pas de langue singulière, ni d'accent singulier, ni de population homogène : le Val-de-Marne n'est pas le Finistère, ou le Var, ou les Pyrénées-Atlantiques ou l'un des départements alsaciens ou lorrains... Quelle identité, quelle identité culturelle, si elle existe, pour le Val-de-Marne, et quoi de commun entre les poètes qui y vivent ?

Isabelle Normand : Est-ce qu'on ne peut tout de même pas parler d'une sorte de tradition artistique – par exemple avec l'île des peintres du côté de St-Maur ? On habite ici souvent par hasard, c'est vrai, mais il me semble qu'on y trouve quelque chose, que ça vaut la peine, qu'il y a à partager...

George Barrière : D'origine méditerranéenne, je me sens en position d'exilée ayant trouvé une terre d'accueil. Vivre en Val-de-Marne m'accorde le privilège de conjuguer les atouts culturels de la capitale avec le rythme provençal de la ville d'Arcueil – et sa proximité immédiate avec de larges espaces verts. Son aqueduc gallo-romain refuse toute assimilation avec une cité-dortoir et lui donne son caractère singulier.

Michel Besnier : Je serais incapable de dessiner les contours du département, j'hésiterais même à y situer certaines villes. Sur le plan affectif, culturel, l'entité Val-de-Marne n'existe que de manière fragmentaire. Malgré les différences entre les banlieues, je perçois une entité qui consiste à vivre près de Paris. Je ressens ça comme un point très fort. Pourquoi réunir des gens différents dans cet ensemble ? Peut-être, puisque des gens vivent près les uns des autres, pour créer ce qui n'existe pas encore. Si un département jeune, avec des initiatives culturelles, n'a pas encore d'identité culturelle il faut la créer. Cette initiative peut y contribuer. Je vois là un aspect expérimental, un prélèvement, une coupe. Voyons ce que ça donne...

Roget Gonnet : Né dans le Val-de-Marne, je ne suis donc pas en position d'exilé, je suis attiré par Paris et ses manifestations culturelles. Mais quand je reviens de Paris j'apprécie la traversée du bois de Vincennes avec ses aires de calme, son atmosphère, les rives de la Marne avec ses allures de campagne.

Bernard Chambaz : L'intérêt de ce numéro, je crois, réside dans le bouquet des poèmes, dans les points de vue variés, dans la possibilité de développer ou de susciter une identité culturelle dans le Val-de-Marne, ce qui peut encourager la lecture de la poésie.

Je vois mal une identité val-de-marnaise propre pour ce qui est de l'écriture, de la langue, je vois plutôt une identité correspondant à l'ancien département de la Seine, sans distinction entre Paris et sa couronne. Il reste, dans une partie de Paris et une partie du Val-de-Marne, une atmosphère, une histoire, une tradition, des images, une lumière...

H.D. : J'ai trouvé intéressant, et un peu inédit, dans la constitution de cet ensemble, la mise en commun, dans un même ensemble, de poèmes et de textes de personnes très diverses, avec des écritures très différentes, des degrés de reconnaissance très éloignés...

M.B. : Oui, souvent le critère de réunion, dans une revue, est un critère d'ordre esthétique. Ici, la démarche est autre, bien qu'il y ait eu choix : le point commun, le seul, au départ, c'est vivre dans le même département.

I.N. : Il me semble que la *Biennale* a été un catalyseur. La venue de poètes d'ailleurs a peut-être suscité le désir de faire partie de ce mouvement, le désir d'exister. On écrit là où on vit. Sur un hasard, il y a cette volonté de rassembler les gens autour de la poésie.

H.D. : On estime qu'en France 50.000 personnes, au moins, écrivent régulièrement, et le plus souvent, des poèmes. Il doit y en avoir plusieurs centaines dans le Val-de-Marne. Dès 1991, aux origines de la *Biennale*, de nombreux Val-de-marnais nous ont envoyé des textes. La *Biennale* n'est évidemment pas en position de répondre à cette demande de publication ; que faire ? quelle attitude adopter entre le respect pour toutes les formes d'écriture – pour tout ce qui s'y manifeste –, qu'elle qu'en soit la réussite « esthétique », et la nécessité d'un regard sur la qualité, d'un choix ? Ce numéro est une manière d'abord contournée de cette grande question.

G.B. : Votre question m'a permis de ressentir plus profondément cette situation d'exilée et a recentré ma réflexion sur ma propre relation à l'écriture. Il me paraît évident que je suis en quête d'une identité et mon poème, suscité par votre demande a révélé – à mon insu – que tout exil même accepté – recouvre une déchirure.

B.C. : Je suis heureux qu'il y ait dans ce volume des poètes ayant publié et d'autres jamais ; des gens d'âge différents. Je me pose la question du prolongement de ce numéro.

M.B. A mon avis il faut éviter tout systématisme. En Roumanie, j'ai été épouvanté par la création de cénacles de gens ayant pour seul ciment entre eux une appartenance géographique. Par contre, il serait intéressant qu'il existe un lieu où les gens puissent continuer ce que ce numéro commence.

B.C. : Je ne pense pas à un cénacle, bien entendu, mais à un lieu de publication qui favoriserait la vitalité de la poésie. Donner la possibilité de faire publier ceux qui ne le sont jamais peut également favoriser la lecture de la poésie en général et l'achat de livres de poèmes.

R.G. : Il est intéressant de souligner que les poètes du Val-de-Marne seront publiés dans *Action poétique*, revue largement diffusée en France et ailleurs. Je vois dans cette action plus une ouverture qu'un enfermement.

H.D. : Demeure la question : comment faire avec cette masse formidable de textes ? Comment les considérer ? Est-il bon de laisser croire à toutes et tous ceux qui écrivent que l'écriture est une chose facile et simple, que tout le monde est poète ?...

I.N. : Avant même la première *Biennale*, une réunion avait eu lieu avec de nombreux Val-de-marnais qui écrivent. J'avais été frappée par une certaine agressivité, une revendication énorme et viscérale à être publié, entendu, reconnu. Je suis sensible à ce besoin d'être publié au moins une fois. Le risque de la périodicité ne doit pas être pris en compte.

M.B. : Il serait intéressant qu'un lieu permette un appel de textes, pouvant créer le désir de les rassembler, éventuellement, mais pas d'*institutionnalisation de la départementalisation*...

I.N. : La question initiale réapparaît : est-ce que vivre en Val-de-Marne intervient dans notre écriture ?

M.B. : Pourquoi y aurait-il des points communs ?

H.D. : Il n'y en a pas dans les poèmes ; par contre, il en existe dans les interventions sur cette question.

M.B. : Il y a des différences entre nous, ici, mais je crois qu'on ne passe pas impunément 10, 20, 30 ans dans une région. On trouverait peut-être des points communs dans le futur.

R.G. : Je ne suis pas persuadé qu'il y ait des points communs mais je crois à l'influence du lieu sur la vie de l'écriture. On se nourrit de ce qu'on voit, de ce qu'on entend et cela peut ressortir sous forme de métaphores...

M.B. : Personnellement, j'ai fait la coupure entre Paris et ce qui est autour de Paris. Ce que j'aime dans la banlieue, et c'est pour ça que j'y habite, ce sont les terrains vagues, les zones, les jardins ouvriers. J'ai même découvert le hérisson...

La question posée m'a fait prendre conscience que j'ai vécu plus longtemps dans le Val-de-Marne qu'en Normandie, contrairement à ce que j'imaginai.

R.G. : L'enfance prime tout. Je pense que le temps physiologique n'a rien à voir avec le temps réel. Le temps de l'enfance dure extrêmement longtemps.

M.B. : Ce que la démarche accélère, c'est l'envie d'en finir avec cette enfance. Je l'ai écrit de différentes manières. Cette enfance m'empêche de vivre dans le présent et mon présent est ici dans le Val-de-Marne. Cette démarche est bénéfique, elle m'oblige à regarder davantage autour de moi. Cette initiative est venue compléter l'envie de terminer avec une enfance que je ne vais pas traîner indéfiniment.

I.N. : C'est aussi en écrivant le texte que j'ai pris conscience que je me sentais à l'écart dans le Val-de-Marne, à l'écart de Paris, d'abord, où j'ai vécu beaucoup plus longtemps, mais presque à l'écart du monde aussi quelquefois, en retrait. cette position est bonne pour écrire. Ici, je me sens un peu dans la position d'un gardien de phare, loin et près en même temps.

H.D. : C'est un premier, et rapide, tour d'horizon !

UN CHAÎNON À CHAMPIGNY

FRANCINE DEVERINES

Dernier jeudi de novembre, médiathèque Jean-Jacques Rousseau, Champigny : réunion mensuelle du club des poètes. Vanna arrive en bus, Joël de Seine-Saint-Denis, Bernard tout droit de son bureau, Monique en retard pour cause de panne d'ascenseur, Jean-Michel amène Patrick... Ils seront une dizaine ce soir-là, autour de la table. Mais combien d'autres ailleurs ? En Val-de-Marne, on évalue à quatre cents le nombre de personnes qui écrivent ainsi de manière régulière dans un cercle restreint d'amis ou dans l'anonymat le plus total. Ils sont fonctionnaires, retraités, mères de famille, étudiants... Produisent des textes, les éditent parfois dans de petites revues locales, et participent à faire vivre les écritures de poésie en suscitant autour d'eux des lectures et des débats. Les chemins qui les ont menés à l'écriture sont divers. Il s'agit rarement d'un divertissement. L'engagement est vécu profondément.

Cinq d'entre eux ont accepté un entretien sur le vif, forcément réducteur. Un risque assumé ensemble. Tel quel.

Claude-Pierre Boutet : creuser au plus près de soi

Claude-Pierre Boutet est retraité de la banque, il écrit depuis plus de vingt ans, a refusé les comptes d'auteur qu'on lui proposait et patienté jusqu'à trouver la collaboration éditoriale qui lui convenait. Il a publié cinq recueils chez Adca dont trois dans des éditions d'art avec le concours de peintres et graveurs. Ses textes ont été présentés au SAGA, dans des collections d'art et des bibliothèques.

« C'est peut-être dans le métro, en allant et revenant du travail, que j'ai le plus écrit, le plus creusé, dans un isolement total. Non pour fuir le monde. Mais pour, fouaillant en moi, me libérer et peut-être communiquer avec les autres. La poésie n'est, pour certains, qu'une habileté formelle. Chez moi, écrire n'est pas très éloigné de la thérapie. Plonger au tréfonds représente plus que l'anecdotique. C'est un travail global dans lequel j'essaie de me sortir de l'angoisse humaine, angoisse face au devenir et à la mort. Je me taraude, je me passe à l'acide pour trouver ce qui va gicler de moi.

Ce sont les grands poètes qui ont stimulé mon écriture (Char, Stefan, Reda...) Il faut savoir ce que les autres écrivent pour se découvrir. A ne pas lire, on reste dans un sillon commun. On ne peut plus écrire comme on écrivait il y a cinquante ans. Certains jeunes du club font des tentatives très intéressantes. Je travaille comme mes amis musiciens, en rassemblant des notes et avec le souci d'une écriture la plus précise, la plus restreinte possible. Être toujours à l'essentiel. C'est un exercice de vérité ».

Pilar Palies : le fil d'Ariane

Pilar Palies est bibliothécaire à Champigny depuis trente ans. Elle a créé des clubs de lecture et la Ronde des contes. Elle anime le club de poésie depuis sa création.

Le club s'est structuré à l'occasion d'un concours, sous le parrainage de Max-Pol Fouchet puis de Pierre Seghers. Depuis longtemps, les jeunes venaient à nous, dans l'espoir d'être lus et peut-être publiés. Nous avons donc créé une revue *Le Chaïnon poétique* et depuis deux ans, nous participons au marché Saint-Sulpice. Le club a su se renouveler et a bien dû toucher, depuis sa création, quatre vingts personnes de toutes catégories sociales et toutes générations, de dix-sept à soixante-dix ans.

Tous n'écrivent pas, certains viennent lire ou simplement écouter. C'est mon cas. Je suis du pays de Lorca. Ma mère qui était analphabète, racontait admirablement. La poésie est en quelque sorte mon origine, une façon de retrouver ma langue. Je travaille actuellement *Gongora* pour une présentation prochaine. Chacun, ici, aime faire entendre ses auteurs préférés : Ponge, Supervielle, René Char, Max Jacob, les fabulistes. Ces lectures-spectacles sont mises au point avec des comédiens et des musiciens dans l'atelier d'Olivier Keriven. Nous arrivons ainsi à réunir un vrai public de poésie, comme lors de la soirée en hommage à la poétesse Nancy Morejon que nous avons reçue dans le cadre de la semaine Caraïbe organisée par la ville. Elle sera d'ailleurs l'invitée de la Biennale Internationale des Poètes que nous accueillerons l'an prochain.

Monique Ledru : écrire contre le vide

Monique Ledru est sans profession, femme au foyer, comme elle dit : « le joli nom des femmes de ménage ». Elle ne sait pas si ce qu'elle écrit vaut publication et d'ailleurs dit-elle : je ne sais pas ce qu'est la poésie.

« Je suis une pamphlétaire, un poète de la rue, j'aime croquer. Je fais depuis vingt ans des aphorismes. Je dois en avoir sept cents aujourd'hui. Au début c'était de l'huile sur le feu (« Ne vous emportez pas, le diable s'en chargera »). Depuis cinq ans que je viens au Chaïnon, ils deviennent plus poétiques (« L'étoile file comme un bas dans la nuit »). L'idée est fulgurante, je dois l'écrire tout de suite, car mon esprit se disperse entre le téléphone ou la sonnerie de la porte d'entrée. Je suis dans l'inachevé. J'ai commencé un « Poème de la raison close », je ne le finirai jamais.

La vie est redoutable. Je n'écrirais pas si j'avais pu être ce que je voulais être. Je fonctionne avec le désespoir et me bats contre un vide intérieur. L'écriture est une autodéfense.

On me dit souvent que les aphorismes c'est l'affaire des hommes. J'ai travaillé deux ans sur la poésie féminine et je pense qu'il n'y a pas de domaine réservé. Je vais, en fait, aux réunions du club chercher la fissure des hommes présents. Il ne peut y avoir d'humanisme sans fragilité. »

Bernard Chocheprat : voyager en poésie

Bernard Chocheprat est fonctionnaire au Ministère des Affaires étrangères. Il voyage beaucoup, des calepins plein les poches. Il est édité par l'atelier Chaman de Champigny avec lequel il travaille des spectacles poétiques.

« Comme il y a des chasseurs d'images, il y a des chasseurs de mots. Il se trouve que je voyage : Rome, Venise, Lisbonne... on ressort rarement indemne de ces villes. Écrire c'est ramener une sorte de souvenir très personnel que je peux partager avec d'autres. Mais je n'ai pas forcément besoin de me déplacer. J'ai écrit sur l'Inde sans y avoir mis les pieds. Celui qui se mêle de poésie voyage dans sa tête. Il y a le moment du départ, on commence à écrire en pointillé, on ébauche, on rature, quelque chose se construit. Le stylo c'est le pinceau du poète.

Je ne suis pas allé d'emblée à la forme libre, j'ai commencé par la copie des grands, Rimbaud, Baudelaire, Hugo et je reste très éclectique. J'aime tout autant dire qu'écrire la poésie. J'emporte dans mes voyages Corneille, Racine, le Bateau ivre, les fables de La Fontaine pour m'entraîner à des exercices de rythme et de diction. J'ai eu longtemps à me battre contre des difficultés d'élocution. Maintenant je fais des lectures publiques au théâtre et à la médiathèque. C'est mon petit succès. »

Joël Le Roux De Soto : redonner à la poésie une capacité d'action.

Joël Le Roux De Soto habite la Seine-Saint-Denis et vient à Champigny « tenter une sortie pour sa poésie ». Ailleurs, il fait de la politique, de la stratégie, il cherche du travail. Il est sociologue de formation. Sans illusion sur le monde de l'édition, il écrit pour se libérer et transformer peut-être un peu la vie.

« Ici chacun partage, donne de lui-même. Aucune comparaison à faire entre nous tous, et c'est bien. Champigny est le seul endroit où j'accepte de lire, je suis extrêmement prudent à l'égard de ce monde marchand.

Je suis entré en poésie il y a quinze ans avec Rilke. J'ai vu la *Lettre à un jeune poète* comme le fondement même de l'écriture. La poésie comme un carrefour entre la vie et la mort, un moyen de libérer les tensions, de délivrer un message dans un monde qui n'accepte nullement la mort.

Derrière ma poésie, il y a une philosophie et un humanisme. Je réfléchis à la correspondance entre le rêve et la réalité. Je l'appelle « irréalisme ». Mais je n'ai pas le temps actuellement de la recherche intellectuelle, il faut réaliser la part existentielle. Dans une période extrêmement difficile, j'ai brûlé tous mes manuscrits. Deux événements m'ont ramené à l'écriture : la mort de mon père et l'amour. La vie intérieure est mystérieuse, c'est tout ce qui reste dans un monde où on vous dépossède de tout. Maintenant je suis sorti de la chambre et je suis de tous les combats. Ma vie n'est pas aseptisée, elle est passionnée, auprès des autres. Il faut bien redonner un sens à ce monde. La poésie est un moyen de se tenir dans un monde fou ».

POÈMES ET AUTRES...

LESLIE KAPLAN

PATRICK BEURARD-VALDOYE

CAROLE DARRICARRÈRE

DENISE MIÈGE

NATHALIE QUINTANE

LEV RUBINSTEIN

JE PENSE À LA FIN D'UN FILM...

LESLIE KAPLAN

Je pense à la fin d'un film sur le Vietnam où les Marines partent en chantant à tue-tête une ritournelle enfantine, « Mickey Mouse, M, i, c, k, e, y, M, o, u, s, e. » Image effrayante, ces hommes qui viennent d'exterminer, dont plusieurs camarades viennent d'être tués, et qui se réfugient à l'intérieur de cette chanson minuscule comme à l'intérieur d'une bulle, aussi pauvre et sucrée qu'une bulle de chewing-gum. Vieux mâcheurs monstrueux accrochés à leur sucette.

Quand j'ai vu ce film, et à cause de cette image, une autre comptine m'est revenue : *This is the way the world will end/This is the way the world will end/This is the way the world will end/Not with a bang but a whimper. Voilà comment le monde prendra fin/prendra fin/prendra fin/Pas avec une explosion, mais un gémissement.* A whimper, un gémissement d'enfant, petit et misérable et d'autant plus terrible que ce sont des adultes qui gémissent, et ils gémissent, d'après Eliot, de se sentir vides et « hollow », « creux ». Creux ? Si le poème d'Eliot porte en exergue une phrase de Conrad, c'est qu'il pense lui aussi que « la civilisation » ne tient pas, que sa traversée amène seulement « au cœur des ténèbres ». C'est devenu une évidence, je suppose. Mais ce qui m'a frappée quand j'ai relu le livre, c'est autre chose.

LIRE PAGE RÉGION
CONTRE-SENS CHRONIQUE

PATRICK BEURARD-VALDOYE

(extraits)

Sans même se rendre sur place
à Mauvières l'ancien coureur-cycliste
a ouvert la carte au 25 millième,
photos de la propriété du « Barbe-
Bleue » étalées il a laissé osciller au-
dessus du bureau son pendule qui
identifia un troisième cadavre
corroborant les propos d'un chasseur du
Blanc, puis l'auxiliaire de la justice a
transmis au Procureur de Châteauroux
le résultat des analyses radiesthésistes
qu'on lui avait commandées.

•

Pour la gare ai pris mon raccourci habituel,
inhabituelle était cette pièce rouillée
usagée posée en bord de voie, finalement
que j'ai déportée placée sur le ballast pour voir
ce que ça ferait, ai guetté plus loin l'autorail
qui, contre toute attente s'écarta de sa voie
déboîté par trente pauvres kilos de ferraille,
quand survint de l'autre sens la rame de banlieue
qui tamponna méchamment le train, acier à chairs
d'usagers, j'avais déraillé, et les enquêteurs
sur la piste d'un lycéen enfin m'enseignèrent
le nom de cette « platine de dilatation »,
je serai mis en examen pour provocation
volontaire du déraillement d'un train ayant
fait tout ça.

•

J'attendais ma mère pour partir
en classe verte quand elle arriva
sanglotante, livide, sanguinolente,
et je suis parti comme ça, au retour
enfin j'appris qu'elle avait été tabassée
par un grand blond et un petit trapu
prise à partie dans le RER où elle lisait,
imprudente semble-t-il, de Smaïn
« Sur la vie de ma mère » et qu'ils en ont déduit
qu'elle était encore une de ces salopes
qui se fait troncher par les arabes, d'autant
qu'elle avait les cheveux teints au henné.

•

Contre la porte de cave
me suis avancée peinément
ai mouiller de sang mon index
plongeant dans le corps tel un encrîé
et suis parvenu à tracer du doigt en
lettres capitales cette petite phrase assassine :
OMAR M'A TUER ;
j'ai ôter mes gants sanguins
et, délivrée, suis parti
(la sentence est tout de même plus littéraire
qu'OMAR ASSASSIN, même si j'aurais préféré
OMAR RADDAD A MORT RAT-DEAD).

•

Ils firent pourtant appel à l'Abbé Breuillot
et son pendule indiquant la rivière,
à l'Abbé Mermet et son pendule suisse or,
grâce au cultivateur Monfils qui vit du brun caillé
sous les cailloux, ils m'ont déterrée du
bois labbé, de sorte que le meurtrier violeur
de fillettes (qui dévore des polars, rêvait de faire
du cinéma pour enfants et boit du sang de bœuf)
sera tantôt confondu, tout rentre dans l'ordre.

•

Les matons avaient ouvert nos portes,
tondus, va-nu-pieds vêtus d'une bure châtaine,
sans godasses ni musettes, nous prenions
la clef-des-champs et, fous-alliés,
nous aussi nous débarquions en récitant :
Les Sanglots longs des Violons de l'Automne
blessent mon Cœur d'une Langueur monotone.

•

Victime d'une panne sexuelle mon père
ma mère qui le tourne en ridicule,
le couple modèle des « Mariés de l'A2 »
se querelle, lui de colère la trucidé
cache le corps dans la baignoire
(ce qui ne sert à rien car ma mère flotte)
le lendemain acquiert deux scies
tournevis perceuse électrique
pour qu'il entre au congélateur
marron et blanc exposé au procès.

•

A l'aube tôt comme jamais
ils vinrent me chercher,
nous sortîmes du placard en procession,
c'est en appuyant la tête dans la
lunette de la veuve élevant yeux au ciel
que je vis sa silhouette
à califourchon sur le mur
(il se faisait la belle),
alors le balançai pour qu'ils renvoient
l'exécution sine die, en hurlant :
Pierrot-le-fou s'évade,
c'était trop tard, j'étais marron.

•

J'ai piqué un quatre-quarts et me suis fait
pincer avec, j'avais faim le gérant du
magasin me donnant deux sacs de pains
au chocolat en plus du gâteau m'a laissé filer,
deux mois plus tard quand j'ai touché
les assedic suis retourné à la supérette
y ai acheté champagne que j'ai offert à
l'épicier.

•

Joseph dit que sa fillette se cachait
par crainte d'être corrigée pour avoir laissé
une chèvre dans le jardin vagabonder
ce qui était incorrect car
la petite Njeri se dissimulait dans le terrier
d'un fourmilier et la mère incroyablement
alertant la police de Nyahururu
pressa Joseph de désigner l'endroit
où il avait caché Njeri, lequel
prétendit qu'elle avait fait une chute
ce qui était incorrect car
la petite avait été tant battue
que le père crut l'avoir tuée et
l'enfouit dans la terre d'ombre d'un fourmilier,
avant qu'elle fût exhumée vivante
quatre jours plus tard par la mère et la police
de Nyahururu.

•

Dès que la Duchesse de Guise saisit que
Sonduc visitait une belle brune de la viergeotte,
elle fit livrer à la fille dépourvue
le mobilier et les ustensiles du château :
fauteuils brocards porcelaines argenteries
tapisseries, si bien que le Duc qui n'en revient pas,
construit sur le coup un nouveau palais
en renversant la devise familiale :
UNE POUR TOUTES en TOUTES POUR UNE.

AVANT LUNDI

CAROLE DARRICARRÈRE

A plat
avant lundi
loin
des platitudes

•

Découvrant le corps de l'amant la chair de l'amant
dans l'étau des lèvres par centimètres grands baisers
jour baissant maintenant éteint rangé
(l'écartèlement des moiteurs
aux quatre coins drap
housse
et couette d'été)

•

Année sans vent
pendus aux robinets
au milieu des tas des piles des bretelles marées mégots jour
maintenant épaississant

•

Sans filets
jusqu'au fond
des gouffres
y entrer en même temps ensemble jour de vase
n'avance pas
plonger
toucher les parois les murs s'emmurér
hauts
les guetteurs
les absinthes
au goulot marre de Dieu

parfois
tendre
coulé-glissé parfois
inquiet
sous les pierres peut-être es-tu tendre fluide un bruit de source une façon
d'aimer

•

Il n'y aurait pas de fusion
possible

juste quelques étincelles

casse-toi
reste
tout en différé
jamais pleurer

•

Sans fil
au fond les voisins
sont gentils
sont loin on peut crier
saisissant les poignées
par boucles
mettre les doigts
faire des trous
enterrer
à la ligne mordre

•

(Griffer le passant
sans paroles sans injures sans filet
debout
marchant
entre les doigts de pieds l'extrême précision
des lieux
l'extrême moiteur
des éponges)

•

Sur l'envers
chercher l'endroit prendre
ce qui vient qui déboule
sans nom avant lundi ne pas
donner de nom

•

En rond en-
dormi dors-moi
tresses de paille gestes libres pencher la tête
un peu
(comme les oiseaux
coups de becs coups de dés)
le deuxième jour baissant presque
éteint

•

Sixième étage descendre
tous les paliers
tous les détails
boutons loquets traces
de doigts
sur les vitres
quoiqu'il en soit quoiqu'il advienne
quoiqu'ils en disent

(il n'y aurait pas de fusion
possible)

Par centimètres
grands baisers
avant lundi fucking
le sida

•

emporter le regard dans la poche

marcher
dans le vent pas
de météo
que les langues
que les langues au fond des bouches

(serions-nous
de vilains papillons
si nous étions
de mauvais danseurs)

•

APRES DIMANCHE

Au soleil,
oublier :

tout tombe tout retombe tout
tourne.

Tourner les pages.

•

Sac à dos mains libres rien
qu'une pomme, et les voix
des livres

«Quand on considère un système avec plus de deux planètes, on ne sait plus décrire le mouvement... il s'agit de mécanique céleste... pour comprendre l'attraction des corps... la physique des plasm...

NUIT DE WALPURGIS

DENISE MIÈGE

En fait

les chiens n'étaient pas prévus
ni la danse au matin
ni rien de ce qui se passa
cette nuit entre toutes les nuits

&

Quand la chouette arriva
que le roi fit échec au roi
nulle chatte n'aurait pu retrouver
ses petits
Ce fut la nuit de Walpurgis

&

Suivez-moi suivez-moi
salamandres sans nom
balais rasés de frais
allons sur le Mont Chauve
la lune est charmante ce soir
coiffée d'un entonnoir

&

Nous étions très nombreux
dans le bois de chêneaux
L'un fabriquait des pièges

l'autre ouvrait les tombeaux
et le vent pourchassait
les filles par centaines
vers des sommeils sans rêves
des portes sans issue

&

Quand le Diable et son train
entrèrent à grand fracas
ce fut à qui chanterait Pouilles
le plus fort.
La marée du siècle fit salle comble
on mangeait des huîtres
jusque dans le port
On se buvait des yeux.
L'amour avait encore ses chances

&

Après ce fut bien autre chose
On parla langues étrangères
on s'étreignit au sang
Les aveugles avançaient plus vite
les squelettes légers, les
amputés des bras, les trublions
et les faux-frères
tous désiraient du punch
Il n'y en avait plus.

&

Carmen était prévue tout à fait
pour la fin
Ce fut pantalonnade
une suite d'orchestre avec
force tambours
clochettes
et sanglots longs

La fille était droguée
bien que très-belle à mort
elle brillait encore un peu
de ses feux du matin
lorsque tout fut fini

&

On débarrassa le couvert
on éteignit quelques flammèches
et puis je crois que l'on lava
le plancher
à grande eau.

19/3/93

EXPÉRIENCES

NATHALIE QUINTANE

(extraits)

Si je place cette page au-dessus de mes yeux par un jour de beau temps, elle me protégera du soleil.

Si je plie soigneusement cette feuille en deux, et si je la pose à la verticale de façon à ce que sa base forme un angle droit, elle tiendra debout.

Si je plie cette page à cinq ou six reprises, de façon à obtenir un petit carré, ou un petit rectangle, fort épais, en le glissant sous l'un des pieds d'une table bancale, il la stabilisera.

Je peux assembler deux pages par leur bord supérieur gauche, à l'aide d'un trombone, ou d'une agrafe.

Je tape sur le clavier d'un ordinateur des deux mains, alors que je ne peux écrire que d'une seule.

Si je déchire ce texte en petits morceaux, et si je les lance près d'un bois au printemps, des oiseaux les emmèneront peut-être pour faire leur nid.

Si je saupoudre ce texte de sucre, en repliant la feuille de façon à ménager un couloir en son centre, je recueillerai plus facilement ce sucre pour mon yaourt.

Si je tiens ce texte entre mes lèvres, je pourrai pendant ce temps effectuer un autre geste avec les mains.

Si je glisse cette page sous un essuie-glace par une nuit fraîche, le lendemain, elle adhèrera entièrement au pare-brise, et cachera une partie de la route.

Si je pose une bague sur cette page et si j'en suis le tour au crayon, j'aurai la taille du doigt qui l'a portée.

Si j'épingle ce texte au mur, et si je recule de six pas, je ne verrai plus assez pour le lire.

Si je pose un livre ou un objet sur cette page, en tirant doucement celle-ci, je les décalerai.

Si je lis ce texte dans une église, avec un peu de chance, il se teintera de la couleur des vitraux.

Si je colle cette page sur un wagon, une fois lancé à grande vitesse, du point de vue d'un observateur placé à l'extérieur du train, elle ira à la même vitesse que ce dernier ; du point de vue d'un observateur placé à l'intérieur, elle sera immobile.

Si je plie ce texte à plusieurs reprises, de façon à ce qu'il puisse entrer dans le trou d'une serrure, j'aurai condamné la porte.

Placée sur un pot de confiture, et tendue par un élastique enroulé autour de ce pot, une demi-feuille de papier lui donnera un aspect ancien.

Si je veux que ce texte soit un message dans une bouteille, je devrai rouler la page afin qu'elle puisse entrer par le goulot.

Si je découpe les mots de ce texte pour les ranger dans un autre ordre, en mouillant mon index avant de le poser sur chacun d'eux, je les manipulerai plus aisément.

Cette feuille de papier, mouillée, pétrie, façonnée, et séchée, est une sculpture.

Si je place ce texte dans un cadre vitré, selon l'endroit d'où je le regarderai, des reflets rendront la lecture difficile.

Si j'appuie un peu trop fort lorsque j'écris, et si, ensuite, j'effleure l'envers de la feuille, je sentirai les reliefs de l'écriture.

Si une goutte d'huile tombe sur cette page, je la verrai s'étendre, avant de dessiner une tache circulaire en s'immobilisant.

Si je place cette page au milieu d'une encyclopédie, elle ne risquera pas de se froisser.

Ce texte, déchiré en petits morceaux, peut être absorbé par un aspirateur.

POUR CETTE FOIS...

LEV RUBINSTEIN

Poème sur fiches

- 1) Pour cette fois nous commencerons ainsi :
- 2) « Il revient de mission, le mari... »
- 3) Situation connue. Milieu de l'été. Le matin tôt...
- 4) Le matin tôt. La femme ouvre les yeux. Elle sourit. Elle dit...
- 5) Le matin tôt. Les criaileries joyeuses des oiseaux. Le milieu de l'été.
- 6) Le matin tôt. Fenêtres grandes ouvertes. Jusqu'à l'oreille parviennent les cris des colporteurs, le pas des chevaux, qui sonne – bruits de la ville qui s'éveille...
- 7) Le matin tôt. Le soleil admire son reflet dans les gouttes de rosée. Un bonheur indicible déborde l'âme. C'est beau la vie !
- 8) Le matin tôt. L'avion prend de la vitesse. Il décolle.
- 9) Le matin tôt. Extrême état d'abandon de tout. Dettes. Crise de palpitations qui se rapproche. La situation, disons-le franchement, n'est pas des meilleures.
- 10) Le matin tôt. Tous courent ici et là. Les enfants crient. La télé crie, elle aussi, comme si on égorgeait quelqu'un. Et, sans savoir pourquoi, on ne peut pas ouvrir la fenêtre... Un vrai cauchemar !
- 11) Le matin tôt. Inondations. Séismes. Glissements de terrain et autres cataclysmes.
- 12) Le matin tôt. Angoisse. Anxiété. Chuintement de la chouette dans la nuit. Et le reste – après.
- 13) Le matin tôt. Le poème de Lermontov « Le Pin ». « Moment musical » de Schubert. Le radiospeaker Levitan. « Près du tourbillon ». De toutes façons, quelque chose de ce genre...
- 14) Le matin tôt. Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. La cigale ayant chanté tout l'été... et autres vers anciens.

- 15) Le matin tôt. « Les trésors d'alentour », « Le tout nouveau herbier », « Dans l'album de NM », etc...
- 16) Le matin tôt. Un monologue pas trop long. Pour une ou deux minutes, ça suffit...
- 17) Le matin tôt. Longue conversation dont l'essentiel peut se résumer ainsi : le cercle se serait refermé ; où est le centre, c'est pas clair pour le moment...
- 18) Alexandre apparaît.
- 19) Alexandre :
- 20) Quand nous revenons en courant sans avoir atteint le but vers lequel nous allions, sans bien savoir où...
- 21) Ophélie :
- 22) Il me court après mais à quoi bon – car il ne l'aura pas. Il me court après mais à quoi bon.
- 23) Alexandre :
- 24) Oh mon Dieu, une libellule qui plane sur une pomme qui n'en a plus que pour quelques minutes, quelle bêtise...
- 25) Ophélie :
- 26) Il ne me plaît pas du tout.
Un autre me plaît.
Et c'est pour lui.
- 27) Alexandre :
- 28) Il est beau, quand même ! Comme s'il était fait d'une autre matière, pensais-je alors, quand dans la foule, subitement...
- 29) Ophélie :
- 30) Je ne comprends pas comment il a pu
Ne pas se souvenir de moi.
Voilà la berge et voilà le sable.
- 31) Alexandre :
- 32) Tableau réussi – pensa le peintre en posant les pinceaux pendant qu'au-dessus de lui...
- 33) Ophélie :

- 34) Comment ne peut-il pas comprendre
 A quel point je l'aime
 Quand je m'éveille et saisis
 J'ai saisi, et de nouveau
- 35) Alexandre :
- 36) Sans avoir suivi jusqu'au bout le discours, il s'est levé d'un bond – et dans la cuisine...
- 37) Ophélie :
- 38) Viens mon chérie, plus vite,
 Serre ta joue contre la mienne.
 Sinon, comme un chat près de la porte
- 39) Alexandre :
- 40) « Triste saison. Enchantement des yeux » de Pouchkine – on s'en souvient tout à coup. C'est bien vrai : la saison triste...
- 41) Et beaucoup d'autres. Par ex. : « Nous nous trouvons au milieu d'un monde non chauffé, sans distinguer, dans la pénombre, notre voie... »
- 42) D'accord, d'accord : « Nous sommes toujours les mêmes. Le monde entier pour nous – appartement... »
- 43) Et puis...
- 44) « Pourquoi donc ne pas savoir où aller ? »
- 45) C'est juste. Et encore : « Le vol des Walkyries en vrai. La marque d'infamie sur la couronne... » Puis...
- 46) Je vous en prie : « Celui qui fut en retard au « rendez-vous » fut enterré hors des grilles ».
- 47) Exact. Et aussi : « Ils ont fait irruption, certes, ils ont enterré la mort... » Elle est bien bonne. J'ai compris.
- 48) « D'accord, nous résistâmes... » Puis j'ai oublié.
- 49) N'importe. Et encore : « Mettons nos affaires de côté, rongons nos freins. Allons vers de nouvelles affaires... »
- 50) « Tel que ta mère t'a mis au monde ? »
- 51) Exact. Et aussi : « Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine/A comme l'Océan son flux et son reflux...

- 52) « Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,/Ou je me vois résoudre à ne la souffrir plus. »
- 53) « A tel malheureux, j'édicte : ôte la langue empoisonnée... »
- 54) « Du cœur où de jour même, il y a peu de lumière... »
- 55) Bon. Et encore... pourtant, non, on l'a déjà vu.
- 56) Et cela vient de l'Abécédaire de Léon Tolstoï ;
- 57) « L'aveugle rentrait chez lui. C'était la nuit. L'aveugle portait le feu devant lui. Qu'il est bête, cet aveugle, il porte le feu devant lui, – et il est aveugle, à quoi bon le feu, pour lui ? Et aussi, il a besoin du feu, pour que celui qui voit ne le renverse pas. »
- 58) Et beaucoup, beaucoup d'autres... Et, pour cette fois, nous finirons ainsi.
- 59) « Les parents sont partis voir des amis... »
- 60) Oui, c'est ainsi, oui : « Les parents sont partis voir des amis. Le garçon est resté seul. »

Traduit du russe, texte français : Henri Deluy

ACTUALITÉS

MICHEL PLON

JOSEPH GUGLIELMI

SARAH JANE W.

JÉROME FAURE

ÉMILIE DEPRESLES

AUGUSTA RAVINET

MICHEL PLON

LIBRES ASSOCIATIONS



Quelle rentrée ! Juste le temps d'abandonner les romans de vacances, entre autres, le dernier Auster, *Mr Vertigo* et, découverte, de Russel Banks, *De beaux lendemains* (tous deux chez Actes Sud), que déjà, la déferlante s'abattait sur ce mois de septembre, pluie de pensums moralisateurs mais aussi brassées de livres pleins d'idées qui fleurent bon la lutte

UN HOMME EST PASSÉ

Pour mémoire, c'est le titre d'un film de John Sturges dans lequel Spencer Tracy, manchot, descendait comme personne d'un train pas encore arrêté dans la gare d'un bled de l'Ouest où il venait régler un vieux contentieux. C'est bien de contentieux qu'il s'est agit tout au long de ces semaines qui virent les historiens, les sociologues, les philosophes, les professeurs, mais aussi les donneurs de leçons en tout genre, au nombre desquels il fallut bien compter un psychanalyste, disserter sur le passé caché, oublié, peu, ou pas assez glorieux du Président.

De cette masse de commentaires émerge celui de Gilles Martinet (*Le Monde* du 10 septembre) qui parle du « *crépuscule du mitterrandisme* » et analyse les « *ambiguïtés mitterrandiennes* » dont il constate qu'elles sont devenues, au fil des années, celles du Parti Socialiste tout entier. Sans doute faut-il aller encore un peu plus loin pour comprendre, au delà de cet écran que constituent les amitiés nauséabondes du Président, les causes de la paradoxale démobilisation de la gauche au lendemain même de sa victoire : n'était-ce pas la victoire elle-même qui était chargée d'ambiguïté, et la démobilisation ne s'annonçait-elle pas déjà le soir du 10 mai, lorsque triomphèrent ces slogans porteurs d'aucun lendemain, ceux qui fusent à la fin d'un match, les *On a gagné !* qui sonnaient le glas de ce temps de l'espoir où l'on scandait *Ce n'est qu'un début, continuons le combat !* ? La gauche vint-elle alors au pouvoir ou y fut-elle portée par un homme pétri d'une culture qui, toujours, aura eu plus à voir avec cette droite que l'on dit modérée, avec la république des notables, celle des notaires aussi bien, qu'avec la tradition ouvrière et son pathos militantiste ? François Mitterrand, non sans raison, a fait valoir le sens de son parcours politique, de la droite vers la gauche quand tant d'autres faisaient le chemin inverse ; il n'en reste pas moins imprégné des valeurs, celles de son milieu d'origine et, c'est essentiel, de sa génération, qui le rendent muet ou par trop économe de paroles lorsqu'il est question notamment de Vichy, alors que sur le même sujet, un Édouard Balladur peut énoncer des condamnations qu'aucune mémoire ne vient entacher. On ne saurait mieux illustrer cette belle phrase, aux connotations freudiennes, de Stefan Zweig dans son journal (*Le monde d'hier* chez Belfond) : « *Ce qu'un homme, durant son enfance, a pris dans son sang de l'air du temps ne saurait plus en être éliminé* ».

Il reste que l'on peut s'étonner de cette inflation éditoriale avant tout oubliée d'une donnée toute simple, attestée par les historiens les plus sérieux, qui veut que l'impensé antisémite constituait l'une des dimensions parmi les plus répandues et les plus banales de l'opinion publique française – et européenne – dans les années trente. Il fallait même que cet impensé soit très profond, très archaïque pour que, bien au delà de l'ignorance alléguée des lois anti-juives de Vichy par le Président, il y ait eu en définitive si peu de réactions, si peu de colère et pour tout dire si peu de *Justes*, face à ce qui se mettait en place. Les *on ne savait pas* tant et tant de fois répétés sont irrecevables : cela se savait comme se savaient et se savent encore maintenant tant de choses contre lesquelles il semble précisément *impensable* de s'élever. A la suite de la très belle émission de la série *Envoyé spécial* – l'un des derniers vestiges d'une télévision respectable – consacrée au camp de Drancy, Bertrand Poirot-Delpech, à l'évocation de cette époque et de ses souvenirs de jeune lycéen ne cacha pas ce qu'il pouvait y avoir de désespérant à constater qu'alors, comme aujourd'hui, la culture ne pesa pas lourd face à la barbarie prête à s'installer, sans coup férir, dans notre quotidien le plus anodin.

En face de cela, le grain de sel du psychanalyste prêterait à sourire s'il ne venait à finir dans le ridicule qui, pour ne pas, ou ne plus tuer, n'en blesse pas moins ceux, dont je suis, qui continuent de *prendre au sérieux*, pour parler comme Freud, *l'hypothèse de l'inconscient*. Le *psy* – je hais cette appellation mais elle est ici malheureusement trop adéquate – fut donc cette fois Michel Schneider qui, dans *Libération* du 12/10/94, nous gratifia de la pire des *psychanalyses appliquées*, celle qui, sans la moindre précaution théorique, fait glisser des concepts forgés dans la perspective de l'étude du fonctionnement psychique individuel vers le registre du collectif : on peut alors parler, comme Michel Schneider, d'un soit disant « *retour du refoulé français* », d'un François Mitterrand que notre imaginaire aurait installé en position de « *sujet supposé savoir* » et distiller sentencieusement quelques formules de ce genre, qui ne se soutiennent que de la dérisoire analogie posée entre un individu et l'ensemble d'un peuple. Mais Michel Schneider, au delà de cet exercice de style dont il n'est en rien l'inventeur et dont la psychanalyse, bien avant lui, a amplement souffert, s'offre le petit plaisir de se faire passer, moyennant quelques références glissées dans son texte, pour un lacanien convaincu. L'ennui, c'est qu'il y a tout juste un an, le même s'est répandu, dans *Les Temps Modernes* (livraison de novembre 93), avec autant de hargne que d'amertume contre Lacan et contre l'ouvrage qu'Élisabeth Roudinesco venait de lui consacrer, s'attirant d'ailleurs, dans le numéro de mars 94 de la même revue, une réponse de l'auteur de *l'Histoire de la psychanalyse en France* qui mettait en évidence la capacité de son contempteur à s'identifier à ce personnage du plagiaire dont il avait fait quelques années plus tôt l'objet de l'un de ses livres.

LE CHEMIN D'UNE DAME

Précisément, Élisabeth Roudinesco, au risque d'indisposer son critique et pas mal d'autres avec lui qui ont quelque difficulté à assumer, aux alentours de leur cinquantaine, l'absence d'une production intellectuelle conséquente, revient à la charge avec un livre, *Généalogies* (chez Fayard) qui marque l'accession de son

auteur à une maîtrise de son propos et de ses objectifs, caractéristique d'une œuvre désormais établie, dont rien, pas même le premier Michel Schneider venu, ne pourra entraver la continuation. Généalogie d'un itinéraire familial, généalogie d'un parcours intellectuel, généalogie, enfin, de la psychanalyse, depuis la naissance de Freud jusqu'à la disparition, il y a peu, de Sylvia Bataille, la seconde épouse de Jacques Lacan, succession de temps forts, publications, découvertes, fondations, scissions et exclusions, autant d'étapes ponctuées du rappel d'événements politiques et intellectuels contemporains dont la simple mention, à la manière du *Je me souviens* de Perec (c'était chez P.O.L.), suffit à camper ce que fut alors la scène historique sur laquelle chacun de ces événements vint à se jouer. C'est un livre de combat qui marque le refus de son auteur de toute concession théorique aussi bien qu'épistémologique, une grande leçon de ce que peut et doit être l'historiographie freudienne, l'art de prendre en compte la spécificité, dans le développement de ce champ, des effets de transfert et de contre-transfert, avec leurs reconstitutions hagiographiques et leurs reconstructions haineuses, sans pour autant s'y soumettre et partant sans oublier l'exigence d'une asymptotique objectivité. Livre politique aussi bien, en cela que l'on ne peut manquer de l'inscrire dans cette conjoncture intellectuelle délétère que nous connaissons et qui voit la montée en puissance, aux États-Unis plus spécialement, mais cela ne saurait tarder pour ce qui est de la France, dans le cadre de l'idéologie de la *political correctness*, d'un courant anti-freudien prônant rien moins qu'un retour à l'état de nature qui ferait bon marché des avancées de la pensée de ces dernières décennies, celle de Claude Lévi-Strauss n'étant pas la moindre en la matière.

LE PLAISIR N'A PAS DE PASSEPORT

Le mot est de Michel Foucault, il nous est rapporté par Didier Eribon dans le cadre de son *Michel Foucault et ses contemporains* (chez Fayard), autre livre de lutte, contre les mêmes, ou presque, français ou américains, qui croient pouvoir, haine de la pensée vraie et hâte d'occuper les devants de la scène intellectuelle aux moindres frais, liquider une œuvre de la taille de celle de l'auteur de *Surveiller et punir* au moyen de quelques ragots et anecdotes plus ou moins fiables, supposés constituer la clé d'un système. A tous ceux-là, Didier Eribon inflige une volée de la plus belle espèce, dénonçant leurs approximations et leurs amalgames, leurs lectures tour à tour politisées et psychologisantes d'une œuvre à laquelle ils rendent, en marquant ainsi à quel point elle les dérange encore aujourd'hui, le plus beau des hommages. Mais l'essentiel de ce livre n'est pas là, il réside d'abord dans cette reconstitution minutieuse de la naissance et du développement de la pensée de Michel Foucault, dans le récit documenté et scrupuleux de ses rencontres avec ses maîtres, Georges Canguilhem, Georges Dumézil, Louis Althusser, dans l'attestation de la reconnaissance que très vite, tous, manifestèrent de son engorgement exceptionnelle, dans le souci et l'exigence de la vérité de tous les épisodes les plus secrets, parfois les moins glorieux, d'une vie marquée par le courage intellectuel, l'aptitude à assumer les contradictions, la passion de l'amitié et de la vérité, dussent-elles se payer parfois de la solitude la plus douloureuse.

VERTIGES ÉPISTÉMOLOGIQUES

Sans doute, quelle qu'ait pu être la distance qu'il marqua, dans la dernière partie de son œuvre, vis à vis de Freud et de la psychanalyse, le livre qu'Erik Porge consacre à la relation entre Freud et son ami Wilhelm Fliess (*Vol d'idées* chez Denoël) eut-il retenu l'attention de Michel Foucault. Contre l'histoire sacralisée qui a fait de cette amitié le cadre figé et harmonieux de la soi-disant auto-analyse de Freud, contre l'histoire *révisionniste*, anti-freudienne, qui veut voir dans cette relation l'origine de ce qu'elle appelle le *mensonge freudien*, Erik Porge, lettres et textes en main, reconstitue les méandres d'un rapport dont on s'aperçoit vite qu'il est tout entier fait de fascination et de rivalité réciproques. Évitant aussi bien la dérive d'une psychanalyse de l'histoire que celle d'une histoire interprétative, Erik Porge parvient à nous faire revivre de l'intérieur, pour ainsi dire en temps réel, l'inextricable processus dans lequel s'opposent, se mélangent jusqu'à parfois se confondre pour finalement se scinder tragiquement, la production théorique et le délire. A quoi tint le fait que Freud, selon ses propres paroles adressées à Ferenczi, ait pu réussir « là où le *paranoïaque échoue* », que signifie la fréquentation freudienne, presque ininterrompue tout au long de l'œuvre, de ces abîmes théoriques, porteurs des plus terrifiants vertiges épistémologiques, que sont l'occultisme et la télépathie, pourquoi le champ psychanalytique plus que n'importe quel autre se prête-t-il à l'incessant retour de la thématique du vol des idées, du plagiat et de l'illusion de la propriété intellectuelle, autant de questions qu'éclaire ce rigoureux travail dont il faut souligner, et ça n'est pas la moindre de ses qualités, qu'il s'abstient de recourir à ce jargon que trop de psychanalystes se refusent à abandonner.

PARFUM DE SOVIÉTIE

La Soviétie est un pays imaginaire, aujourd'hui disparu, à l'existence duquel j'ai longtemps feint de croire – sans doute n'ai-je pas été le seul, mais cela reste à vérifier – et dont le fantasme me revient de temps à autres, au gré de quelques paroles aussi fortes que désespérées, au gré de quelque évocation où la tendresse le dispute à la nostalgie.

La Soviétie, pour en donner ici une définition concise qui n'a aucune prétention géographique ou politique, eut été ce pays où la recherche de l'abolition des excès en tout genre, propres au capitalisme et au libéralisme économique, se fut accompagnée d'une absolue liberté de dire, de penser, de créer, d'être et de vivre.

Voilà qu'en ces mois de septembre et octobre qui furent bien ceux de toutes les émotions intellectuelles, en deux occasions, la Soviétie m'est revenue au cœur et je n'ai pas eu le courage de n'en pas parler.

Une première fois, ce fut à la lecture de l'interview donnée au *Monde* du 30/9/1994 par Hans Mayer à l'occasion de la sortie, tardive, en France, de son livre, dont il faut donner le titre entier à défaut de pouvoir ici en parler longuement, *Les Marginaux Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne* (chez Albin Michel).

Hans Mayer, inutile de vous préciser pourquoi, avait quitté l'Allemagne en 1933 ; il s'était réfugié d'abord en France où il connut notamment Georges Bataille, Michel Leiris et quelques autres, avant, de nouveau évitons les précisions, de fuir vers les États-Unis. A son retour en Europe, il choisira, comme pas mal d'autres grands intellectuels, de s'installer en R.D.A., pays auquel il se dévoua par le biais notamment de l'excellence de son enseignement – il eut comme élèves, excusez du peu, Christa Wolf, Uwe Johnson et pas mal d'autres de même envergure – et dont il dit aujourd'hui, avec son inimitable et amère ironie, qu'une « *fin misérable ne présume en rien de débuts prometteurs* ». Inutile là encore de vous raconter la suite, l'interdiction d'enseigner et le départ, en août 1963, de cette R.D.A. qui se révélait incapable de supporter plus longtemps ce marginal qui se plaît à dire : « *Je suis un homme qui a lu Marx. Ce qui me distingue de presque tous les gens qui parlent de la fin du marxisme* ». Alors, tout simplement, j'ai cru là entendre parler un citoyen de cette lointaine Soviétie, et je me suis surpris à penser qu'ils étaient peut-être plus nombreux qu'on ne l'imagine, perpétuels errants, marginaux et non dupes.

Il m'a semblé retrouver la Soviétie une seconde fois, peut-être était-ce chronologiquement l'inverse mais cela est secondaire, à la lecture du livre de Lilly Marcou, *Elsa Triolet Les Yeux et la Mémoire* (chez Plon). En toute époque, il y eut dans le P.C.F., pour qui en était membre ou seulement ami, des moments et des lieux de rêve, réunions d'écrivains, ventes du livre, cité du livre à la Fête de L'Humanité, des sortes d'oasis où la pensée, la chose intellectuelle étaient pour ainsi dire en leur demeure plus que n'importe où ailleurs, des espaces de temps où les morts, les interdictions et les bannissements semblaient n'avoir jamais été, comme si ce qui fut le rêve des Maïakovski, des Mandelstam, des Polivanov, des Babel, la liste est trop longue et trop atroce, s'était réalisé sans autres turbulences que celles qu'engendre toute discussion passionnée. La précieuse évocation que Lilly Marcou nous donne de la vie et des amours d'Elsa, parcours aussi douloureux que courageux, le récit de ces voyages Paris-Moscou, tour à tour chargés d'espoirs et ravagés par la succession des tragédies faites de silences, de suspicion et de chagrins, d'attentes et de terreurs, ce récit est tout entier celui de cette alternance où la Soviétie et son enivrant parfum de lendemains radieux laisse la place au retour de l'absurde le plus anéantissant. Racontant la tragique fin de Maïakovski, Lilly Marcou rappelle ce que fut la teneur de son ultime billet, elle nous restitue ses derniers mots, que l'envie me prend de citer pour clore ce qui pourrait bien avoir été ma dernière incursion en Soviétie : « *Comme on dit L'incident est clos* ».

LE JOURNAL

JOSEPH GUGLIELMI

Lundi 28 octobre 1991, petit lopin allée du Parc... Merle gras, cerisier, légère couche de pluie, parc « Artaud »...

Parenthèse du 29/10/94.

A force de creuser ce problème des souvenirs me sont revenus... et m'ont replongé dans mes vies antérieures de telle sorte que je n'ai plus pu douter d'avoir vécu ces vies antérieures et que c'était moi, moi Antonin Artaud, et non un autre qui les avait vécues...

Lundi 28 octobre 1991 (suite) SUR UN BANC DU PARC...

Gabriel poursuit des pigeons... M'apporte une coccinelle... J'ai froid...

Rêvé d'une grosse caisse en bois avec l'inscription :

LARD DANS LA VITRE DU PARC

Impossible de la déplacer... Réveil. Problème de stylo. Plume bouge. Je lave mes doigts tachés. Gabrielito lance un petit avion de papier. Sur la table, feuille jaunie à côté d'une trace de brûlure de cigarette... Une amie... Désolée...

Lignes de la main. Maison vide. Ecoles...

Fourches, brisures, carrés, rameaux, étoiles, croix, névroses, volonté trop faible...

Le mont de Vénus...

Vendredi 15 novembre, images de la



guerre. De Gaulle. L'air shooté par les mots.

Cartons de l'expo de Thérèse à la Galerie Philip sont arrivés avec le magnifique texte de présentation du cher Dominique Fourcade,

Le cognassier et les lucioles :

Ceci n'est pas écrit en rêve, mais à la faveur des dessins de Thérèse Bonnelalbay...

Expo, le 26 novembre...

Je pense à Thérèse, à ses petites mains...

Dimanche 17 novembre, mots :

lap computer
Beim Hagelkorn
a day-light hit
fireflies

Rage froide du matin. Pauvre enca-blure. Ce mot ?

Moi. Paralysé par le jour, non, il fait jour !

Enveloppes à faire. Je cherche un crayon...

Je tombe sur le Maïakovsky au papier jaune :

Voici,

dira-t-il,

*sortis des tanières ouvrières,
nous sommes arrivés aux cimes
dans l'Union des Républiques,
la compréhension des vers
dépasse les normes d'avant-guerre.*

et quels vers !

Artaud :

Après ?

L'affaire du bateau.

... Je vis ce que je crois que quelques rares, quelques funèbres parias ont vu et qui les a poussés à la mort ou au suicide...

Lundi 18 novembre.

Je n'aime pas les gens qui jugent continuellement les autres. Mais, disant cela, je les juge aussi. On n'en sort pas !

Mardi 19 novembre. huit heures, Gabriel couché sur le tapis regarde des dessins animés, AVANT L'ECOLE : Samouraïs Pizza Cats, Wingman...

Nancy demain pour présenter deux poètes U. S à la Fnac, Robert Kocik et Joseph Simas qui font partie de l'*Anthologie 49 + 1* de Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud.

Attrance mutuelle, travail en commun de langue à langue de la poésie française actuelle à la poésie U. S... Sans mimétisme ni influence directe toutefois... Et, vice versa...

Rappel : *Vingt poètes américains* (Gallimard) de Roubaud-Deguy

et « 21 + 1 » de Hocquard, C.R.J. et le regretté Claude Richard (Editions Delta)...

Images de l'Inde

Souvenirs du Val d'Enfer...

Gandhi, la Marche du Sel...

Voix sourde et douce du Mahatma. Tête presque baissée. Il répond à un Anglais... Sourire. Bouche édentée, la chèvre, le rouet, the poor people of East London...

Rome, 1931. Gandhi et le Duce...

Le fascisme s'écroulera comme un château de cartes

(Gandhi)

Mercredi 20 novembre, onze heures...

J'attends les employés du téléphone...

Vers : inquiète la campagne
repus signalent
le truc et le trac
all carved from the carver's brain
any abiding affection

Ecrivent :

styles pavés odyssee

rue du ciel

rue à rue système ciel

Lectures bilingue à Nancy avec Simas et Kocik... Public peu nombreux mais chaleureux... Discussions... Questions bateau sur la place de la poésie devant l'invasion du roman ! Des prix !

Le livre des oiseaux (My bird book) de Norma Cole est sorti aux Editions Royaumont. Traduit avec Denis Dormoy... C.R.J. n'a pas aimé ma préface...

Album Giacometti. Le portrait de Genet ressemble à De Gaulle ! J'aime beaucoup les dessins sur des pages déjà imprimées... Toute une expo à la FIAC...

Trois heures. Gateat, non, gâteau au riz et coca...

Jeudi 21 novembre.

Un balayeur enlève enfin l'énorme tas de feuilles que le vent a poussé devant ma porte, allée du Parc...

Hier soir, train de Nancy avec Bob et Joey... On a cavale pour pas rater le train... Restau. Serveurs allemands sympas. On boit du Single Malt acheté

in extremis près de la gare. On en offre aux serveurs. Sur le quai, une jeune femme pleure. Entourée de contrôleurs ou flics ? Billet pas composté... Il fait froid malgré le Scotv, le Scotch...
Marché de la Gare de l'Est au Châtelet...

Pensé à M. Plus de nouvelles...

Vendredi 22 novembre... les journaux ont-ils raison de faire place à Le Pen ? Effets pervers de l'information soi-disant objective ! Pub gratos aussi !

Ce qui nous sauve, encore, c'est le déficit entre l'opinion favorable de beaucoup et le passage à l'acte électoral...

Avec Gabrielito (8 h 45) nous attendons l'heure de l'école. Il tousse en alignant ses petites voitures... Je parcours Baudelaire dans une édition papier fromage... Il y a un morceau, Les fenêtres, que je n'arrête pas de relire, dans *Les Petits Poèmes en prose* :

Celui qui regarde au dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de chose que celui qui regarde une fenêtre fermée...

Lundi 25 novembre... Ecrasement du matin... Images de Royaumont reviennent... Nous sommes dans la bu, la bibliothèque, autour de Rosmarie et Keith Waldrop... Je prends des notes, quelques photos. Bruit désagréable de l'appareil autofocus...

Ouvrierisme et populisme sont les deux mamelles de la DEMAGOGIE !
Piscine de Sarcelles avec Raoul... On

lui a volé ses affaires... Dans l'après-midi, sieste...

PETIT BLEU

QUELQUE CHOSE ?

AVEC LE MOT - MORTS -

Parallèles :

WORD/WORLD

MOT/MORT

Le parler des morts...

Soirée Celan à la Maison de la Poésie... Je regrette, mais trop à faire, encore, pour l'exposition de Thérèse...

Autres images de Royaumont : Emmanuel, C.R.J, Esther, Rémi, Fabienne, incroyable Cadiot ! Jean F., Auxeméry, Bideau, tant d'autres... Chaleur...

Mardi 26 novembre.

Couleur différente du pénis...

Ou plus claire ou plus foncée que le reste du ventre...

Soe, soleil et feuilles...

En général, les gens aiment ce journal... On me conseille d'en faire un livre. Surtout Claude... Mais j'ai la flemme à l'idée de tout taper !

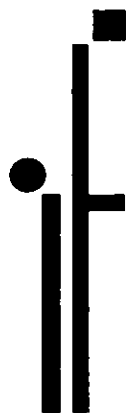
Après-midi... Allée du Parc. Tristesse banale...

Seuls les hommes possèdent le gène y...

Henri Verneuil tourne à Marseille un film sur l'exode des Arméniens... A la télé, Claudia Cardinale parle de son rôle juste devant le profil gaulois de Julien Blaine...

Bernard Vargaftig : *Distance nue*, André Dimanche

trisha brown
christophe fourvel
isabelle ginot
robert duncan
kati molnár
jude stéfan
huguette champroux
évelyne renauld
jean-charles depaule



1994 / n° 5

Henri Deluy Jean-Charles Depaule
Liliane Giraudon Jean-Jacques Viton

12, place Castellane
13006 Marseille
téléphone : 91 53 19 00

le numéro 60 francs
Abonnement 100 francs (2 numéros)

LA LETTRE

SARAH JANE W.

Barcelone, le 21 novembre 1994

Olive, my Dear.

C'est l'automne.

« C'est l'automne et les cygnes automnent aussi ». Ça, c'est un vers de Kurt Schwitters.

J'ai bien reçu ta carte qui me dit qu'à Paris on peut enfin voir du Schwitters... J'enrage ici sous l'anticyclone qui rend inutiles tous mes lainages et follement hautes toutes les fleurs.

Car moi, j'aime Kurt Merz Schwitters. Je n'aime que lui (ne me parle plus de ce pâle suiveur de Mario qui aurait dû s'appeler Mario Kommerz laissant le Herz du cœur au délicat Kurt !...) Celui-là même qui fut congédié de l'Académie des Beaux-Arts pour manque de talent incurable, puis celui que le Club Dada repoussa par pure sottise inhérente à tout Club !

J'aime, oui, tout Kurt Merz Schwitters. J'aime son sourire, ses cravates, sa voix et cette mèche à droite, sur les photos prises par son fils à Londres, en 1944, lorsqu'il interprète son « Ursonate ».

J'aime par dessus tout ce « de travers » dont Hannah Höch parle, cette façon de travailler sans cesse de profil, avec un entêtement délicat et un courage sans faille, à créer un chaos bien organisé sur tous les fronts.

Car celui qui ne séparait pas sa vie de son œuvre et qui osait se mêler à la fois de littérature, de peinture, de reliefs, de sculpture, de poésie sonore, de typographie et d'architecture avec la même ferveur insolente, demeure à mes yeux l'un des héros de cette époque.

C'est lui qui, plus que d'autres, travailla directement à déniaiser l'idée même de poésie. Car la poésie n'est ni un cri ni une infusion. Simplement un objet formel réponse à la pression du monde. Et cet objet n'est ni masculin, ni féminin, ni neutre.

Plus que jamais Schwitters a raison en écrivant : « Quant à hier, demain ou après-demain, il est indifférent



où et comment on est né, ce qu'on porte en soi ; seule importe la façon dont on le porte et ce qu'on en fait ».

« Anna Blume », par exemple. Ce grand poème écrit en 1919, qui se moque de la poésie et des poèmes d'amour, et qui est un grand poème d'amour réversible comme l'est le prénom d'Anna, fleur parmi les fleurs, illisible, parfumant, déclinable...

Mais je m'arrête là.

Ecoute plutôt. Ce sont des lignes écrites en français par Raoul Hausman et Kurt Schwitters le 27 décembre 1946 :

« La Poésie PRÉSENTE n'est ni POUR ni CONTRE, ni classique ni romantique, ni surréelle. Elle intègre l'ÊTRE et elle EST ».

Je t'embrasse, Olive my Dear, et que Merz te protège.

Sarah Jane W.

Anna Blume, de Kurt Schwitters, (Ivrea), édition établie par Marc Dachy.
Merz, de Kurt Schwitters, (Gérard Lebovici), écrits choisis et présentés par Marc Dachy.



SECONDE MAIN

JÉRÔME FAURE

La librairie est propre, à l'angle d'une ruelle que découvre le regard bas du passant sous la pluie. Quelques rayonnages de livres parmi des tas de vêtements rangés sur des tringles mouvantes et, parmi ce peu de livres, la première édition, en espagnol,



de *El diario del Che en Bolivia*, imprimé à 250.000 exemplaires en la *Unidad Productora 01 « Oswaldo Sánchez »* del Instituto del Libro, La Habana, Cuba, el día 26 de junio de 1968, año del *Guerrillero Heroico*. Vingt francs, en bon état. Je l'ai acheté. Ça vous étonne ?

LE BILLET

ÉMILIE DEPRESLES

Pour la première fois depuis les années cinquante le nombre des revues de poésie est en forte diminution. Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué, ma chère Augusta, car les revues de poésie, les *petites revues de poésie*, comme on dit, ont toujours été éphémères et leur diffusion restreinte, souvent restreinte au cercle étroit des copains, des amis, et quelques spécialistes qui reçoivent tout. Par ce canal, a-t-on l'habitude de souligner, se manifeste la vie de la poésie dans ce qu'elle a de plus neuf et



de plus vif (est-ce vrai ? je ne sais...) Ce qui est sûr, c'est qu'elles disparaissent et ne sont pas remplacées. Mauvais signe ? Les aides du Centre national du livre sont en diminution, en forte diminution, j'insiste. Que se passera-t-il si les subsides ne sont plus là pour compenser l'absence de lecteurs ? Je ne sais... Cette situation, qui a vu des revues sombrer non par manque d'argent mais par manque de lecteurs, est-elle saine ? Je ne sais et cela m'attriste.

Emile Depresles

POST-SCRIPTUM

AUGUSTA RAVINET

Que ferez-vous, ma chère Émilie, lorsqu' *Action Poétique* – qui a de nombreux lecteurs attentifs – cessera de paraître ? Je vous le demande... Faudra-t-il regretter les subventions ? les aides ? les encourage-



ments ? les secours ? Je vous le demande...

Post-scriptum au post-scriptum: qu'est-ce qui vous attriste, la situation ? ou votre ignorance des causes de la situation ?

A Ravinet

éditions fourbis



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection

Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne

HENRI DELUY, <i>une autre anthologie</i>	180 F
JEAN-CHARLES DEPAULE, <i>opéra cheval</i>	60 F
ADILIA LOPEZ, <i>Maria Cristina Martins</i>	60 F
YOLANDA PANTIN, <i>les bas sentiments</i>	60 F
VÉRONIQUE PITTULO, <i>montage</i>	60 F
SANDRA MOUSSEMPES, <i>exercices d'incendie</i>	60 F

Nouveautés décembre 1994

HENRI DELUY, <i>une anthologie de circonstance</i>	180 F
HENRI DELUY, « <i>Je ne suis pas un autre</i> », <i>In memoriam Georges Bataille</i>	70 F
ANDRÉ DU BOUCHET, <i>retours sur le vent</i>	70 F
BRICE MATTHIEUSSENT, <i>expositions, pour Walter Benjamin</i>	98 F
JEAN-MICHEL REYNARD, <i>l'interdit de langue, solitudes d'André du Bouchet</i>	120 F

Distribution aux libraires : Distique, 5, rue de la Taye, 28112 Lucé Cedex

Catalogue complet sur simple demande

éditions fourbis – 14, rue du Moulin-Joly - 75011 Paris

CHRONIQUES. NOTES. REVUES

CLAUDE ADELEN

JEAN TODRANI

JOSEPH GUGLIELMI

YVES DI MANNO

PASCAL BOULANGER

MICHELLE GRANGAUD

PIERRE LARTIGUE

YVES BOUDIER

DOMINIQUE BUISSET

GIL JOUANARD

JEAN-JACQUES VITON

LA CHRONIQUE DE CLAUDE ADELEN

TOUTES LES FEMMES SONT MAGIQUES

Poésies en France depuis 1960. 29 Femmes.

Anthologie réalisée et présentée

par Liliane Giraudon et Henri Deluy. Editions Stock.

Cette anthologie inaugure une nouvelle collection. *Versus*, dirigée par Henri Deluy et Jacques Roubaud, chez Stock, et qui devrait être essentiellement consacrée à la publication d'ouvrages collectifs ou critiques consacrés à la poésie en France depuis 1960. On a choisi, pour commencer, de réunir dans ce volume, 29 femmes (ô énigme du chiffre dont il faudrait peut-être demander la solution à Jacques Roubaud !) Cette limitation a peut-être écarté quelques talents, c'est hélas la règle du jeu, et il en est peut-être qui reprocheront à l'entreprise le parti pris d'une certaine « modernité ». Mais il faut bien limiter, et ce rassemblement de 29 poètes femmes en grande majorité nées après la guerre, donne à lire près de 250 pages de poésie, ce qui, même dans le cadre d'une anthologie, avec le soutien donc de la diversité des écritures, reste un exploit, au siècle des morceaux choisis.

J'y découvre cependant de beaux textes de Marguerite Clerbout, née au début du siècle et cultivatrice près de Laon, me dit la notice bio-bibliographique. Et puis, si Joyce Mansour avait naturellement sa place, j'y retrouve avec émotion l'écriture dramatique de Danielle Collobert, (disparue en 1978) avec cet extrait de *Il donc* (je regrette qu'on n'ait pas songé à Nadine Boucheron, cette autre brève apparition dans la poésie dont j'avais rendu compte ici-même) ; je constate avec beaucoup de plaisir la présence de deux de nos plus pétulantes poètes récemment apparues sur « la scène », Véronique Pitolo, et cette enfant terrible, Sandra Moussempès, qui n'a pas trente ans, mais dont les *exercices d'incendie* que nous avons pu lire cet été, nous ont « emballé ».

Bref, une anthologie. Une de plus. On les adore (Henri Deluy) et on les exècre tout à la fois (Liliane Giraudon). Elles sont vraiment, en matière de poésie, la marotte de notre fin de siècle, et elles s'accumulent depuis quelque temps de façon inquiétante sur les rayons de nos bibliothèques. On peut alors les aimer parce qu'elles sont les coups de sonde, des coupes dans le vif, des descriptions d'un état des lieux, à tel moment précis de l'évolution de cet étrange phénomène que constitue la poésie, (ce « quelque chose d'autre » dans la littérature d'aujourd'hui). Je viens d'ailleurs tout juste d'en recevoir une toute nouvelle (une de plus !) que je tiens absolument à signaler ici avant même de l'avoir encore vraiment lue, parce qu'elle témoigne d'une entreprise méritoire, *7 ans de poésie dans l'Humanité* (1987/94), par Dominique Grandmont (*Le poète d'aujourd'hui* publié par la Maison de la Poésie Rhône-Alpes) ; rien que pour ce que cela représente, voilà qui

apporte de l'eau au moulin de l'amateur d'anthologies. Même si, avec raison, on peut leur reprocher de n'être qu'un ersatz, qu'un substitut qui contribue encore à l'accélération de lecture que ne supporte pas la poésie. Car c'est vrai, on a beau faire et beau dire, la poésie n'est pas de notre siècle de zappeurs (or l'anthologie ne favorise-t-elle pas le zapping ?) Elle veut être elle-même, quelque chose qui n'est pas fait pour être lu hâtivement d'un bout à l'autre, et si, comme dit Nietzsche, « il faut l'ouvrir souvent, surtout en se promenant ou en voyage ; pouvoir s'y plonger, puis regarder ailleurs et ne plus rien trouver d'habituel autour de soi. »²⁷

Non certes, l'anthologie ne doit pas nous dispenser de lire « profondément », en « lecteurs pensifs », les livres des poètes (à défaut de quoi, l'architecture, la composition, la thématique, aussi importantes que les composants, échappent). Alors, l'anthologie, comme mode de lecture d'un temps qui se refuse à l'œuvre complète (après tout la seule lecture qui soit) ? Mais tout compte fait, elle a parfois le mérite de nous accrocher l'œil de l'esprit sur un poète sur lequel on avait « passé » un peu vite. Joyce Mansour par exemple, dans ce livre, qu'on avait peut-être contournée trop souvent parce qu'on nous la présentait par ailleurs comme incontournable dans la poésie féminine. Ou Anne Portugal, dont les premiers vers reproduits ici sont d'une évidence rythmique admirable. Et pourquoi pas Anne-Marie Albiach, en dépit qu'on en ait ?

Une anthologie donc. Féministe de surcroît. Non pas. Ses préfaciers nous le disent (elle, ou lui ?) : sa particularité « est qu'elle regroupe des signataires qui se trouvent être des femmes. Et seulement des femmes. Ce qui en aucun cas ne saurait nous entraîner à soutenir un concept d'écriture féminine. » Et de même, « il ne s'agit pas de la fabrication d'un instrument de combat pour la cause d'une éventuelle « poésie féminine ». La lecture des textes vérifie ensuite ce qui était avancé dans la préface, à savoir que « les différences entre les poèmes d'un homme et ceux d'une femme ne sont pas plus grandes ni plus remarquables, ni plus significatives que les différences entre les poèmes de telle femme et de telle autre femme. » Quoi, en effet, de plus différent l'un de l'autre que la poésie « spatiale » d'Ilse Garnier (qui sous certain angle est assez proche de tentatives masculines comme celle de Bernard Heidsieck, la « poésie-sonore visuelle », ou même de Julien Blaine) - et les beaux dizains de Marie Etienne, extraits de *Nuit ocre*, dans lesquels le parlé, (ou récit) poétique français de notre temps s'assimile une voix qui nous semble venir de très loin dans notre mémoire... « Au fond je ne sais pas où je me trouve... Et quoi de plus différent encore (curieusement les hasards de l'ordre alphabétique, une autre surprise de l'effet anthologie...) que les monostiches de Liliane Giraudon (le vers lui-même), et les *Rush* de Michelle Graugaud, qui ne sont plus des vers, encore moins des versets, mais qui font l'effet d'un « montage » à la manière de Claude Simon (un homme, et romancier de surcroît). Et, Danielle Collobert est unique, et Michèle Métail est unique (son écriture me fait penser à ce peintre, Opalka, qui dénombre son temps de vie sur la toile, en millions de chiffres gris peu à peu rejoignant la blancheur du fond).

Certaines vont ainsi vers la dilution du vers, la prose, d'une manière ou d'une autre, le récit ou le monologue intérieur (ou sa parodie) telle Leslie Kaplan ou Katy Rémy, les autres inscrivent une parodie de récit dans le vers, comme Geneviève Huttin, à moins que, comme pour Sabine Macher ou Pascal Monnier, le vers ne soit nomenclature quasi périclécienne, hyperréaliste ou en forme de tapisserie du XVI^e siècle, mais toujours pour cette jouissance concrète de vocabulaire... « il fut servi de la panade royale, de la soupe aux vitelots »...

D'autres composent de petites saynètes presque dadaïstes comme Sandra Moussempès, ou de modernes *Voyages extraordinaires*, comme Véronique Pittolo. Quant à Josée Lapeyrière, elle a composé un texte magique à la gloire de *La vaisselle* que les surréalistes, qui ne devaient pas la faire beaucoup (la vaisselle) n'auraient sans doute pas désavoué. D'autres enfin comme Martine Broda laissent entendre sous la syncope, la plainte du sujet déchiré, ou le cri même du corps féminin (qui tant est tendre) comme Véronique Vassiliou dans cette très émouvante *Mise en terre*. « Tu dis que ma peau est là et que les mots sont ailleurs. »

A moins que, comme Annie Zadek (la dernière nous réservait la surprise), la femme mime la parole mâle (comme jadis, inversement, les troubadours gallego portugais mimèrent la parole féminine).

Mais, c'est vrai, « une fois réunis, posés les uns après les autres, ces textes assemblés dégagent un spectre singulier. Le son n'est pas le même, quelque chose à première vue de difficilement repérable mais qui, une fois le livre refermé, sonne autrement. » Quel est donc ce mystère ? Il faudrait pouvoir comparer avec une anthologie similaire (mais cela en ferait une de plus !) de 29 poètes hommes. Toute plaisanterie mise à part, il y a quelque chose de très repérable dans cet ensemble : la convergence vers une certaine « modernité ». Alors, ces femmes qui, nous dit-on, témoignent « par poèmes interposés, de la situation, de l'évolution de la forme poésie aujourd'hui, dans les conditions de notre temps », feraient-elles de la surenchère ? Ce qui sonne autrement ne serait-il pas le même son de cloche d'une mode « objectiviste américaine » ? En un mot écriraient-elles toutes la même poésie, « comme un seul homme » ? On répondra d'abord, pas plus que certains poètes hommes aujourd'hui très entichés de ce style.

Et puis non. S'il n'y a pas de spécificité féminine de l'écriture, et s'il y a pourtant ce quelque chose de particulier à quoi on les reconnaît, c'est avant tout, pour reprendre une phrase d'Henri Deluy²⁷ « Tout ce qui rend possible l'approche et l'espoir d'une visée - sinon d'une fin - objective », cela même qui caractérise l'écriture de poésie des trente cinq dernières années, qui restent liées, hommes ou femmes, au rejet des formes lyriques traditionnelles d'expression du sujet. Plus de chant, mais un parlé poétique qui recourt à des formes (dont on trouve aussi bien l'équivalent chez des femmes étrangères comme Yolanda Pantun la Vénézuélienne et Adilia Lopes la Portugaise), des formes qui pour reprendre encore une formulation d'Henri Deluy, constituent toutes « des machines de guerre contre le poétisme et

2/ H. Deluy : *Le jour se lève... le soleil se couche* (Le temps longtemps.)

la poésie/poésie ». Tentatives convergentes pour briser le « discours de la magnificence » (qui appartient trop aux hommes), pour essayer d'aller « outre la haute langue » qui serait celle de la poésie. Les femmes constitueraient-elles en ce domaine une avant-garde ? Plus fortes que les hommes, elles ne succombent pas dans leur ensemble, à cette tentation passéiste qui fait assez de ravages dans certains domaines réservés poétiques. Elles sont donc sur ce point, « résolument modernes », dans leur utilisation de la petite langue domestique, d'une scansion qui vise à faire sortir la parole hors du cadre traditionnel du poème/poésie, en inventant, à la manière des grands plasticiens d'aujourd'hui (je songe à ces « murs » d'Antoni Tapies qu'on peut voir à Paris ces temps-ci) un autre *support*, plus aptes à saisir la matière de réel, plus apte à accroître notre connaissance sensible et intellectuelle à la fois, de cette manière de langue qui est matière de réel. Une matière de langue qui ne *dit* plus les sentiments traditionnels du sujet, mais qui les montre dans sa structure et son architecture, sa scansion.

Que les hommes, par faiblesse, aiment encore trop à se draper des oripeaux oratoires de la prosodie ou du lyrisme d'apitoiement, ou, parce qu'ils veulent préserver on ne sait quel mystère leur assurant un reste de supériorité, aiment à se jucher malencontreusement sur le trépied de la pythonisse (qui était une femme), tout cela pour affirmer leur *genre*, les femmes poètes dans leur quasi-totalité, n'ont pas besoin pour dire qu'elles existent (et de plus en plus nombreuses !), de ces tristes recours à des valeurs démonétisées. Ce qui ne veut pas dire bien entendu que leur poésie soit asexuée, il n'y a qu'à lire pour s'en rendre compte le beau texte de Michelle Grangaud.

Alors, c'est peut-être cela qui résout la petite contradiction signalée : le mystère de ce petit « quelque chose d'autre » est de ne plus être justement quelque chose d'autre, de périmé, qu'elles laissent aux hommes. Parce que, s'il y a du féminin dans cette affaire, c'est ce qui est débarrassé des illusions de la magie du style, des pompes du sacré et de l'indicible de la « débilite initiatique et de l'obscur extase. », de tous restes de comédie d'artiste.

Il y a un film de François Truffaut ³ dans lequel Jean-Pierre Léaud s'exclame : « Toutes les femmes sont magiques », et à cet enfantillage une femme répond : « Non les femmes ne sont pas magiques, ou alors les hommes le seraient aussi. » Ce n'est pas une chose extraordinaire, je crois, de dire ici que les femmes appréhendent la contrainte de l'expression de leur corps et de leurs sentiments dans le corps de la langue, c'est-à-dire l'exercice de la poésie, exactement comme elles appréhendent la contrainte de la vie et l'exercice de l'amour.

3/ *La nuit américaine*, je crois.

JEAN TODRANI

PARLER DANS SA LANGUE

Antonin Artaud : œuvres complètes tome XXVI éditions Gallimard

« Je me fous bien de mes poèmes »⁴¹

A.A.

Ce vingt sixième tome met une boucle ou une parenthèse à la parution des Œuvres Complètes. Il s'agit de la Conférence au Vieux Colombier du 13-1-47 qui fut ce que l'on sait : un éclat. Ce volume en révèle toute la longue et minutieuse préparation, ce qui contredit la légende. Le comédien Pierre Vial, qui assista à la séance en conserve un souvenir brûlant, l'échec de part et d'autre car au fur et à mesure qu'Artaud parlait la distance entre ce qu'il avait à dire et le public ne cessa de s'allonger.

Auparavant quelques faits : tout d'abord cette ahurissante information (Cf *L'Éveil Hebdo* N° 654) des commerçants d'un quartier de Marseille s'appêtent à ériger un buste à Antonin Artaud ! Ainsi au crime va s'ajouter l'imposture, au harcèlement, la bêtise. Quand on aura dit : récupération, on n'aura rien dit du malaise où nous plonge cette exhibition annoncée. Nous avons personnellement et depuis longtemps une préoccupation pour Artaud. Ni compassion, ni mise à l'écart dans ce qu'on appelle trop facilement folie. Au *TQM* nous avons monté le scénario « des dix huit secondes », une relation cordiale s'était établie avec Paule Thévenin, nous unissant contre le numéro spécial de la Tour de Feu, contre le Seghers (Poètes d'aujourd'hui). Il faut cesser de faire de l'anecdote avec Artaud, habitués que nous sommes aux systèmes catégories, l'abomination, l'échec jamais levé, alors que tout son travail a été une tentative de dépassement des moyens ordinaires de la pensée. Cessons d'être bouleversés par Artaud, lisons-le. C'est le regard d'un étranger qu'il pose sur les mœurs littéraires du temps, il écrit : « *Je ne vais pas faire une conférence élégante* ». Pudeur, modestie ? Mais surtout grande naïveté sur l'élégance obligée d'une conférence. Manifestement, et on le verra par la suite, la littérature qui se fait n'est pas de son monde, dans sa réflexion ces choses-là ont éclaté, il va, au delà de la convention, avançant, en la brisant, la langue commune qui, il le sait, mène aux rapports de force (cf. Hölderlin, Nietzsche...) Ce volume donc reproduit les préparations, sur des mois du texte de la conférence, pour en arriver à la version définitive, les trois cahiers qu'il apportera au Vieux Colombier, texte superbe rassemblant toute une histoire, Artaud avait mesuré le risque. Rendons ici un hommage à Paule Thévenin dont l'énorme appareil de notes, décryptages, presque mot pour mot, témoigne à la fois d'une ferveur continue et d'une généreuse capacité de compréhension.

Singulière séance que ce soir de janvier 47, devant quel public allait-il devoir s'exprimer ? La fine fleur de la littérature (Gide !) mais aussi des amis (G. Blin) qui avaient préparé une salle comble.

« Je dirai dans cette séance que le crime est que tout le monde a voulu et veut me toucher » ?²¹... « Traduire l'impression hideuse de voir tous les inconnus de la terre bouffer dans mon corps ». On sait, les années d'internement, les électrochocs, la famille...

« Clamer ceci : il y a un autre poète que moi qui a fait la même chose, il s'appelait Gérard de Nerval »²². Allant au Vieux Colombier, Artaud voulait franchir l'interdit, parler dans sa langue même contre la langue de tous (qui n'est peut-être plus que la langue de personne). « Ce n'est pas pour leur déclamer des poèmes que j'ai voulu, ici, réunir quelques amis »²³. Mais « C'est dans mon corps que je cherche ». Là est la cohérence et l'origine (Corps malmené : psychiatrie, etc.) « Je suis dans un asile d'aliénés, et je ne peux pas ne pas penser que les médecins me croient encore un peu fou, et je ne sais pas ce qu'ils feront de moi et cela me fait peur ». Au Dr Ferdière il avait écrit : « Et que vous ne me fassiez plus ces reproches qui m'inquiètent et me font si peur »²⁴ « Mon corps est une multitude affolée ».

Les poèmes, c'est d'abord dans la correspondance avec Jacques Rivière, puis le passage au groupe surréaliste, jusqu'à la rupture quand ce groupe se ralliera au P.C. « Comme si, du point de vue de l'absolu, il pouvait être du moindre intérêt de voir changer l'armature sociale du monde ou de voir passer le pouvoir des mains de la bourgeoisie dans celles du prolétariat ! »²⁵ Artaud ne veut rien savoir de l'histoire qui ne serait qu'empêchement à penser l'absolu. L'Être est ailleurs, sa communication sera intemporelle. Finalité de la poésie ? Finalité de la langue, pas d'alternative. Poésie ? Écriture ? On tremble d'employer ces termes réducteurs relativement aux textes d'Artaud qui reste parfaitement maître de sa parole, pour aller au delà jusqu'à se briser ou être volontairement cassée. Tel est le risque, inventer des formes et les mettre en scène, se libérer de la langue des pouvoirs, c'est au dé-règlement qu'il fait appel pour signifier une rupture définitive. Dans le *Manifeste en langage clair* : « Je détruis, parce que chez moi tout ce qui vient de la raison ne tient pas. » révélation qui aujourd'hui pourrait passer pour prémonitoire. Voyez la progression : les lettres à Rivière, le théâtre Alfred Jarry, les Tarahumaras, la conférence, et tout cela à travers internements, sanctions psychiatriques, l'extrême adversaire briguant la guérison, mais que signifie guérison ? sinon poursuite des internements, prodigieuse santé des pouvoirs. Tentatives des institutions pour lui couper la parole, soit : le maintien de l'ordre.

Alors il fabriquera une langue neuve, fera venir le sens par le son, le rythme, le bruit plus haut dans ce qu'on a appelé (faute de mieux) ses glossolalies, ce resserrement haché, cette parole messianique s'inspire-t-elle d'une enfance smyrniote selon Paule Thévenin, ou de la fréquentation des Indiens du Mexique (vraisemblablement des Night Chants). Peu importe, sous l'imprécation, la décharge de sens, au niveau de la souffrance, au degré de la douleur qui va tout mettre à l'urgence. Langue des limites, et là nous retrouvons l'acteur, un acteur de mots. Heidegger écrit à propos d'Hölderlin : (les Hymnes) : « La langue n'est pas seulement périlleuse parce qu'elle met l'homme en péril, elle est ce qu'il y a de plus périlleux, le péril des périls, parce qu'elle seule crée et maintient suspendue la possibilité d'une menace sur l'Être. » « Citation non fortuite parce qu'elle rappelle les risques d'un baratement de la langue (l'aphasie de Baudelaire, la fin d'Edgar Poe, de Nerval...) Il ne s'agit jamais de

détournement de la langue, mais dans une pratique rigoureuse d'une langue d'origine. Il en sera sans doute de même pour le sexe, qu'Artaud éloigne de lui, récuse, au nom d'une ascèse s'ouvrant à la pensée (cf. les lettres à Marie Dubuc). « *C'est une histoire de douleurs* » écrit-il sur sa vie, peut-être parce que l'extrême lucidité ne peut venir que de la souffrance « *La souffrance admirable* » ajoute-t-il plus loin.

Artaud, c'est L'UN et c'est l'absent. Il est ailleurs, en un centre d'où il émet sa propre lumière dévastée. Aucune place sauf aux canons du scandale. En vérité : lire Artaud et se taire, telle était déjà la position de Marcelin Pleynet lors d'un colloque Artaud en 1972, à Cerisy « *J'ai toujours pensé que d'une certaine façon je n'avais rien à dire sur Artaud* ». A ce colloque bien des bassesses ont été prononcées et par les plus fines bouches. Et cela est le signe le plus grave : la récupération par le confort intellectuel. Paule Thévenin n'y était pas, me semble-t-il, son livre est à lire, un seul reproche le titre « *Artaud, ce désespéré qui vous parle* » désespéré n'est pas le mot. Allons faire une fois de plus le procès de la psychiatrie, ce serait faire le procès plus général de nos sociétés. Les faits ont leur importance ailleurs, la « *conférence* » du Vieux Colombier reste un acte théâtral, seul le théâtre pouvait soutenir l'intensité de cette parole.

1/ XXVI page 145 ; 2/ XXVI page 84 ; 3/ XXVI page 83 ; 4/ XXVI page 146 ;
5/ Nouvelles lettres de Rodez pages 83 et 147 ; 6/ XXVI page 217

JOSEPH GUGLIELMI

UNE CHRONIQUE

Voyage à Reykjavik Vidéo, 1993-1994, 52 minutes

Toute la poésie c'est cela : soudain vidéo quelque chose.

(Louis Zukofsky)

D'abord, un mot sur le titre.

Emprunté dans une lettre d'Emmanuel Hocquard, évoquant

Voyage à Reykjavik

Vidéo

1993-1994

de Alexandre Delay (et)

Emmanuel Hocquard avec Juliette Valéry



K7 N°20 00:14:58:00

Le fleuve.

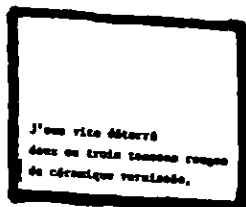
La caméra suit la bouteille
qui reste donc immobile au
centre du cadre. L'eau coule
à l'envers à cause de la marée.

échange des rives
gauche-droite, droite-gauche.

Son caméra
auto-radio (suite)
bruits de circulation

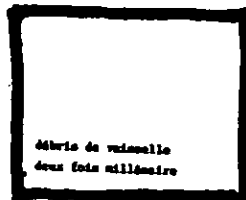


00:15:31:00



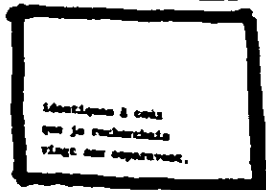
J'ouais vite déterrè
deux ou trois tonnes rouges
de céramique vernissée.

6"



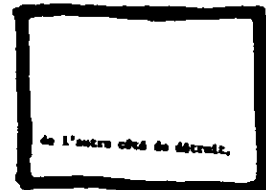
débris de minérale
deux fois millénaire

6"



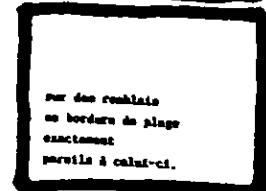
idéologies à cours
que je recherchais
vingt ans auparavant.

6"



de l'autre côté de détruit.

6"



sur des rochers
au bordure de plage
exactement
parfois à celui-ci.

6"



3"

Une *Chronique*, comme il est dit. Qui a lieu en 1994 et où un peintre et un écrivain échangent des lettres sur un voyage imaginaire en Islande...

Reykjavik est ici, c'est-à-dire nulle part.

Avec de l'entropie dans l'air...

Une vidéo, donc, que l'on a pu voir à l'Abbaye de Royaumont au cours des *Diagonales de Royaumont*, le dimanche 8 octobre dernier, à l'initiative de Rémi Hourcade.

Une expérience de l'image et de la voix. Polyphonique. S'ouvrant sur un chant corse et se terminant sur la voix de Jack Spicer, le poète inoubliable de Billy the Kid...

La voix, les voix off du double narrateur, le très beau corps nu du modèle, les paysages traités comme des corps (pas décors)... Ce qui me fait penser à cette phrase d'Artaud (tome XXVI des œuvres complètes)

: «Le corps humain est chant de guerre où il serait bon que nous revenions.

C'est maintenant le néant, maintenant la mort, maintenant la putréfaction, maintenant la résurrection... »

La vidéo c'est le « y revenir », la « résurrection » et ici une autre façon de voir le travail littéraire et/ou artistique. De démythifier en le remythifiant ailleurs différemment le concept (les concepts) de création...

Pour analyser les éléments constitutifs d'une fiction nouvelle à partir de l'activité propre des personnages : outre le double narrateur, un modèle, un architecte, un écrivain lisant des passages de son dernier livre où il projette sa propre histoire sur le modèle de Robinson, des chanteurs corses

Distribution :

Emmanuel Hocquard

Alexandre Delay

Juliette Valéry

Sabine Esther

Olivier Cadiot

Jack Spicer

Rosmarie Waldrop (qui a traduit Pierre Loti)

Jacques Hondlate, l'architecte consulté pour la construction du plus grand viaduc du monde.

Mais le *Voyage à Reykjavik*

est aussi avant tout

« la lettre d'amour » (Emmanuel)

comme il a fait *Orange Export*, écrit des livres où il est un des rares à parler de ses amis !

Cet amour que l'on ressent, que j'ai ressenti si fortement dès la première ligne (vers) de ma traduction de Billy the Kid :

« c'est la radio qui m'a appris la mort de Billy the Kid... »

et en écho de Alexandre Delay :

«... c'est la télé qui a appris à Mc Luhan la mort de Gutenberg... »

La même fiction ironique

Qui se fout de la chronologie historique

Comme de la géographie

«... le détroit comme la Garonne à Reykjavik... »

Car « Pour Reykjavik, n'importe quelle ville fera l'affaire... » : Bordeaux et ses environs, Marseille-Les Goudes (chères à Henri Deluy), Asnières-sur-Oise, Bourg-Saint-Pierre e le Grand-Saint-Bernard, en Suisse, Long Island...

VOYAGE A REYKJAVIK

Comme un journal animé, une fiction qui bouge vrai et très curieusement vous touche dans tous les sens, une mise en scène des souvenirs pluriels où les acteurs abattent leu jeu... On ne peut s'empêcher de penser à Fellini reconstruisant sa propre histoire biographique à travers la fiction dévoilée de ses films (Amarcord, par exemple) ou Godard, le seul capable de filmer intelligemment une pompe à essence !

YVES DI MANNO

L'AMÉRIQUE « POSTMODERNE » ET SES ANTHOLOGISTES

Postmodern American Poetry, edited by Paul Hoover.
New York, Norton, 1994.

American Poetry since 1950 (innovators & outsiders),
edited by Eliot Weinberger. New York, Marsilio, 1993.

Depuis un certain temps déjà, la poésie américaine des dernières décennies s'est durablement inscrite dans notre paysage, constituant même l'une des références majeures, sinon le point de mire privilégié d'une avant-garde hexagonale quelque peu essoufflée, déboussolée, à la recherche d'un élan neuf et d'un regain d'exigence autorisant la poursuite du trajet moderne. Cette volonté s'est concrétisée comme on sait par de très nombreuses traductions mais aussi, phénomène plus récent, par la multiplication des échanges directs entre les deux continents. Ce qui nous a effectivement permis de lire en français, sans attendre leur grand âge ou leur disparition prématurée, un certain nombre de poètes américains d'aujourd'hui.

Toutefois, cette entreprise salutaire dans son principe, essentiellement liée aux activités de la Fondation Royaumont, n'est pas allée sans engendrer une certaine confusion, du moins dans l'esprit des lecteurs français qui ne peuvent juger le corpus poétique nord-américain qu'en fonction des sélections et des présentations qui en sont faites ici – lesquelles, à l'insu peut-être de leurs instigateurs, aboutissent parfois à une étrange distorsion des écritures qu'ils souhaitent défendre. J'en donnerai ici un seul exemple, pour moi emblématique : celui du malentendu qui s'est instauré en France à propos des « objectivistes » – terme qui sert maintenant à désigner chez nous les *language-poets* et leurs émules locaux, c'est-à-dire les partisans d'une écriture privilégiant la surface du texte aux dépens de sa densité, si ce n'est de son « sens », fût-il invisible ou caché. Poètes qu'on ne manque évidemment pas d'opposer (puisqu'on pense toujours la littérature en termes *d'écoles*, dans ce fichu pays) aux improbables « néo-lyriques » de la rue Sébastien-Bottin.

Si la correspondance de George Oppen venait un jour à être traduite en français, on mesurerait l'ampleur du contresens qui est présentement fait autour de cette poésie objectiviste, telle que l'auteur d'*Of Being Numerous* l'a superbement incarnée : on y trouverait en effet la preuve noir sur blanc que les questions qui le travaillaient, lui et ses proches compagnons, étaient pour l'essentiel d'ordre éthique et politique. Il suffit du reste de lire les poèmes d'Oppen d'ores et déjà traduits dans notre langue pour se rendre compte que ses interrogations sur le terrain social, moral, voire métaphysique en sont le véritable fondement. Et que l'exigence de son écriture, la rigueur de ses recherches prosodiques vont tout simplement *de pair* avec sa quête d'un nouveau sens, susceptible de répondre au désarroi de l'homme moderne, confronté à l'effondrement des anciennes valeurs communautaires.

Ce qui est dit ici d'Oppen pourrait bien évidemment l'être de Reznikoff, de Bunting, de Rakosi et à un degré moindre, du premier Zukofsky, pour nous en tenir au cercle « historique » des objectivistes. On voit donc, à travers ce simple cas, quel déplacement considérable s'est opéré en fort peu de temps, *quant au sens*, à propos d'œuvres dont l'intrusion chez nous *aurait dû* provoquer un tout autre choc et nous conduire à des révisions peut-être déchirantes, mais indéniablement nécessaires, pour la poursuite de notre propre aventure poétique.

« *But that's not what I came to tell you about...* », comme disait Arlo Guthrie dans un célèbre monologue chanté, à la fin des années 60. Il se trouve en effet qu'à quelques mois d'intervalle deux volumineuses anthologies viennent de paraître outre-Atlantique, fort différentes dans leur sélection et leurs critères respectifs, mais proposant l'une et l'autre une vue d'ensemble, voire une approche historique de la production du dernier demi-siècle, qui pourraient nous aider à infléchir le regard que nous portons sur un domaine plus contradictoire qu'il n'y paraît. Et qui, en tout cas, me fournissent un excellent prétexte pour relancer une fois encore le débat, dans l'espoir que cela serve – ne serait-ce qu'à relire, traduire, retransmettre dans ce vaste réseau d'œuvres celles qui, très directement, nous concernent.

L'anthologie de Paul Hoover : *Postmodern American Poetry*, est à ma connaissance la première à tenter un panorama d'ensemble du paysage poétique nord-américain allant, pour être bref, du Black Mountain College au groupe des *language-poets* et envisageant uniquement l'« avant-garde » littéraire, au détriment de la poésie dite « académique » qui n'a guère eu d'écho en France (ce n'est pas un regret !) mais n'a cessé de s'écrire aux USA durant la période concernée – et qui, comme chez nous, a singulièrement relevé la tête ces dix dernières années. L'ouvrage se fixe donc un double but : offrir une vue synthétique d'un demi-siècle de recherches, et lutter contre une tendance régressive de plus en plus envahissante, en proposant un « produit éditorial » susceptible d'être opposé aux compilations beaucoup plus tièdes, voire franchement exécrables, qui existent déjà sur le marché américain. Le fait qu'il soit publié par Norton (éditeur d'une série d'anthologies classiques et constamment révisées de la littérature américaine) lui confère sur ce plan un statut quasi officiel, qui pourrait d'ailleurs s'avérer à double tranchant.

L'ouvrage est passablement volumineux : 700 pages en petits caractères, 103 auteurs représentés par 411 poèmes (dixit la 4^e de couverture, je n'ai pas recompté...), accompagnés de notices bio-bibliographiques et d'un choix de textes théoriques significatifs. On aurait pu souhaiter une sélection plus resserrée, surtout pour les auteurs les plus récents, qui aurait mieux mis en relief l'importance des vingt ou trente poètes de premier plan figurant au sommaire. Dans ses grandes lignes, toutefois, et puisqu'il s'agissait avant tout de démontrer la vitalité et la richesse de ces entreprises essentiellement *marginales*, l'ouvrage remplit son contrat : car nous percevons mal, en France, à quel point le travail de tous ces poètes s'est accompli dans l'indifférence, voire l'hostilité d'une société contre laquelle ils s'inscrivaient d'ailleurs massivement. A de rares exceptions près (Ginsberg, Ashbery...) la plupart d'entre eux n'ont jamais obtenu la moindre reconnaissance « officielle » et demeurent quasiment inconnus, en dehors d'une petite minorité de lecteurs concernés. (A la mort de Blackburn ou de Spicer, par exemple, la plupart de leurs livres étaient introuvables, ou n'avaient même pas été édités...) Si le but de Paul Hoover était de participer à une plus grande visibilité de leur travail, son anthologie y parvient largement.

Et pourtant, à la lire d'un peu près, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle repose au fond sur un malentendu, ou du moins qu'elle en engendre un, en suggérant plus ou moins explicitement qu'il y aurait une sorte de continuité, ou de fil directeur, allant « de Charles à Charles », je veux dire d'Olson à Bernstein (pour prendre les deux poètes sur qui s'ouvre et se clôt la section théorique de l'ouvrage) – une évolution sans faille, si l'on préfère, inaugurée par les poètes du Black Mountain et de la renaissance californienne, poursuivie par les Beats, l'école de New York, les cercles successifs des revues *Caterpillar*, *Montemora*, *Alcheringa*, *Sulfur*, et dont la nébuleuse des *language-poets* constituerait depuis la fin des années 70 le dernier avatar, l'ultime incarnation. Ce qui me paraît profondément inexact et en tout cas, extrêmement réducteur.

Car s'il est évident que des poètes comme Ron Silliman, Barrett Watten, Bob Perelman sont bien les représentants, pour leur génération, d'une inépuisable lignée avant-gardiste, il me semble que la nature de leur travail, leurs présupposés théoriques et surtout les textes qu'ils produisent, marquent une nette rupture avec l'optique qui était celle de leurs prédécesseurs immédiats, toutes tendances confondues. Et qu'ils se placent bien davantage dans l'héritage – d'ailleurs revendiqué – des futuristes russes ou des travaux d'un Derrida que du *chant commun* inauguré par Pound et poursuivi par Olson, Duncan ou Rothenberg. C'est donc à mes yeux un profond contresens que de présenter l'ensemble de ces poètes comme s'ils obéissaient à une seule et même logique et que les plus récents étaient les simples continuateurs des anciens.

Dans le même sens, il faut tout de même déplorer une absence de taille, dans cette anthologie : celle des objectivistes, justement, dont l'Introduction ne souffle pas un mot, sauf pour indiquer leur « influence » sur les *language-poets*, ce qui est pour le moins paradoxal... Je suppose, puisqu'il n'en dit rien, que Paul Hoover les a écartés de son choix en considérant qu'ils relevaient de la période antérieure, ayant publié leurs premiers textes dans les années 30. Mais quand on sait qu'ils ne devinrent « visibles » (et encore...) que depuis deux ou trois décennies, et surtout que l'œuvre d'Oppen et de Rakosi a été rédigée pour l'essentiel à partir des années 60, leur omission de ce volume a quelque chose d'incompréhensible – pour ne pas dire de scandaleux – d'autant qu'ils sont évidemment exclus des anthologies académiques contre lesquelles cet ouvrage voudrait s'ériger. Je crois que cette absence va en quelque sorte dans le même sens, ou relève de la même erreur de jugement que la confusion historique dont je parlais plus haut. Au-delà de l'opposition de principe contre l'idéologie littéraire et politique dominante qui rassemble bien évidemment tous ces poètes, quelque chose n'a pas été vu, ou apparaît mal, concernant ce qui les différencie et parfois les oppose, en profondeur. Cette faille sur un point essentiel me paraît grave, dans la mesure où l'ouvrage comble par ailleurs un vide et se destine visiblement à devenir un outil de référence, une sorte de « borne » historique, comme l'avait été l'anthologie de Donald Allen au début des années 60.



Le principe adopté par Eliot Weinberger dans son *American Poetry since 1950* diffère radicalement de celui qui a guidé Paul Hoover. En fait, les deux ouvrages ont peu de points communs, bien qu'ils couvrent la même période historique et se placent l'un et l'autre dans l'optique d'une poésie de « recherche » (expérimentale, anti-académique, comme on voudra). Tout d'abord, Weinberger a voulu mettre l'accent sur une continuité moins aléatoire que celle suggérée par Hoover, en sélectionnant des *textes* parus à partir de 1950 et non seulement des auteurs ayant émergé à partir de cette date. Ce qui lui permet d'ouvrir son recueil sur les derniers poèmes des « grands ancêtres » (Williams, Pound, H.D.), d'inclure évidemment les objectivistes – et d'autres marginaux ayant débuté dans les années 30 : L. Hugues, K. Rexroth, etc. – tout en démontrant *par l'exemple* que les auteurs majeurs apparus après eux s'inscrivent dans la même mouvance, poursuivent la

même trajectoire, labourent les mêmes sillons. Il s'est d'autre part fixé des limites plus drastiques en décidant de ne pas inclure de poètes nés après 1945 et de restreindre le nombre de ceux qu'il a retenus (ils ne sont « que » 35), afin que chacun puisse être représenté de manière significative (entre dix et quinze pages en moyenne).

La réussite du projet ne tient donc pas à un effet de surprise, ou de découverte (l'ouvrage avait d'ailleurs initialement été conçu pour un éditeur mexicain, c'est-à-dire à l'intention d'un public étranger), mais au fait que ce rassemblement *révèle* une évidence latente, démontrant preuves à l'appui – ou textes en main – la profonde originalité de la meilleure poésie américaine de ce siècle, comparée notamment à celle qui s'est écrite sur le vieux continent : le double mouvement, surtout, qui l'a portée trois générations durant à s'inscrire dans le cadre d'une vaste utopie communautaire – ou, à tout le moins, d'une critique active de la société d'où elle émanait – tout en inventant des structures formelles, prosodiques, syntaxiques entièrement nouvelles. A cet égard, le travail de l'anthologiste est parfaitement justifié, puisque le regroupement qu'il opère *dépasse* chacune des œuvres concernées, la spécificité une à une de ces langues privées, soulignant à l'inverse leurs points de convergence, leurs influences réciproques, le lieu abstrait d'où elles émergent – à la croisée d'un sol et d'un langage – et où elles tentent, toutes, de retourner. Tel quel, l'ouvrage esquisse donc l'ombre d'un *seul poème* – possible, ou rêvé – dont chacun aurait ici composé un fragment, mais qui trouve son véritable sens dans cet élan commun, et sa dissolution, l'effacement des identités successives ayant su l'incarner : fleuve immobile, source sans nom – et inchangée.

En rapport avec ce dernier point, il ne me paraît pas inutile de signaler que l'anthologie de Weinberger a été passablement mal accueillie, aux États-Unis, et qu'elle a même été violemment prise à partie par un ancien collaborateur de *Sulfur* qui lui a reproché son « dogmatisme », allant jusqu'à traiter l'auteur de « John Wayne de la critique » (!?) et déplorant qu'il n'ait pas respecté certains « quotas » culturels (en clair : que les poètes émanant des diverses minorités sociales et/ou ethniques y soient insuffisamment représentés). Je m'abstiendrais évidemment de faire écho à une polémique aussi puérile qu'infondée si elle n'était pas révélatrice, en l'espèce, du subversif (et temporaire) *anachronisme* de Weinberger et des résistances que ne peut manquer de rencontrer son projet, face à la réalité poético-sociale du moment. De par les auteurs qu'il a retenus et l'optique dans laquelle il les présente (en mettant notamment l'accent sur leur dimension épique, c'est-à-dire sur leur aspiration collective), Weinberger demeure pour l'essentiel sur une ligne « moderne », et non pas « postmoderne », dans le sens qu'ont ces termes aux États-Unis. Et il me semble que s'il a choisi de limiter son panorama aux auteurs nés avant 1945 (les trois derniers inclus sont, chronologiquement, Susan Howe, Clark Coolidge et Michael Palmer), c'est principalement parce que leurs successeurs – les *language-poets*, au premier chef – sont à ses yeux en rupture nette avec les grandes rebellions antérieures. En quoi son anthologie, contrairement à celle d'Hoover, n'a certes rien de « consensuel », mais me paraît par contre beaucoup plus cohérente – et sans doute, aussi, beaucoup plus dérangeante, dans le

contexte actuel : parce que remettant à jour les exigences, les espoirs, les recherches des décennies précédentes (dont l'ambition n'était pas uniquement littéraire) et que les poètes apparus plus récemment ont délaissés, dans leur écrasante majorité, au profit d'un formalisme purement rhétorique (plus compatible, du reste, avec les carrières universitaires qu'ils mènent quasiment tous en parallèle, contrairement à la plupart de leurs aînés).

On aura compris (ce ne devrait pas être une surprise pour le lecteur d'A.P.) que je partage pour l'essentiel les positions de Weinberger, *quant au fond*. Je me souviens même m'être tourné jadis *en désespoir de cause* vers la poésie américaine telle qu'elle est ici défendue (ou illustrée) – parce que nous étouffions déjà, en France, sous le jargon dont usent et surabuse ces nouveaux poètes US, qui ne semblent avoir retenu de leur héritage national que les pièces les plus obscures de Zukofsky (la fin de « A », les *80 Flowers*) et les infinies logorrhées de Gertrude Stein. Car même s'ils les revendiquent, je vois mal comment le réalisme de Reznikoff, l'humour de Spicer, les visions de Duncan, la mythologie d'Olson ou le civisme d'Oppen ont pu leur servir de modèles. Leurs livres, en tout cas, n'en portent guère la trace. Et comme le souligne pertinemment Weinberger, il y a chez Rothenberg par exemple – et même chez M. Palmer – une manière de retour *transformé* à l'esprit du surréalisme originel, qui me paraît peu conciliable avec l'approche « textuelle » des *language-poets* – bien qu'une poignée d'entre eux soient parfaitement dignes d'estime, et d'intérêt. Je vise essentiellement cette pléiade d'« auteurs » qui pullulent depuis quelques années et produisent (à la chaîne...) des textes interchangeables, basés sur une rhétorique identique, c'est-à-dire sur de simples *procédés*.

Pour conclure, et malgré les réserves que j'ai pu émettre concernant la première d'entre elles, je crois que ces deux anthologies viennent à point nommé, qu'elles sont à bien des égards bénéfiques, et peut-être complémentaires. Elles ont en tout cas le mérite de tenter chacune à sa manière une synthèse et de poser en filigrane les problèmes de fond que doit affronter toute poésie contemporaine, quant à son « illisibilité » intrinsèque, ses limites – et son éventuel échec. J'ai la conviction que celle d'Eliot Weinberger est de loin la plus importante, parce qu'elle excède la problématique actuelle et met parfaitement en lumière les grands axes de l'idéogramme américain, tel qu'il s'est peu à peu dessiné au cours de ce siècle. Mais celle de Paul Hoover prend peut-être plus de risques immédiats, ce qui est tout à son honneur, en cherchant à esquisser un premier bilan des vingt dernières années. J'ai exposé plus haut sur quoi portait mon désaccord à son endroit, mais je n'irai certes pas jusqu'à la déconseiller au lecteur animé d'un véritable esprit critique, ou d'une saine curiosité.

Car par-delà leurs mérites ou leurs travers, nous savons tous que les anthologies nous permettent parfois, partiellement, de retrouver l'invisible chemin du poème – sa diffuse lumière, ses rares et troublantes percées.

PASCAL BOULANGER

L'ESPACE INTÉRIEUR

Henri Michaux : L'infini turbulent (*Gallimard-poésie*)

1994 : les intégrismes religieux ou laïques se déchaînent un peu partout dans le monde. Au programme : dissuasion ou répression, illettrisme encouragé ou censure brutale, crainte et culpabilité. Une simple question : les textes et dessins mescaliniens d'Henri Michaux, ces approches d'un infini s'opposant aux codes sociaux, ces jaillissements d'instant contre le temps figé du monde, seraient-ils encore aujourd'hui publiés, appréciés, commentés et pas simplement réédités ? *L'infini turbulent* date de 1957. L'écriture de ce livre inclassable trace, à travers huit expériences, les effets des drogues hallucinogènes. Exposé rigoureux, contrôle des expériences, le projet était d'explorer un mode de connaissance du corps, que le corps même de la langue restituerait : « J'ai considéré le spectacle afin qu'il m'instruise ». Le spectacle ? Le voici justement : visions et fluidité, accélération des images, mouvements en expansion, brusques interruptions, déstabilisation et exaltation, acquiescement sans borne, oscillation dans les désirs et les pensées, volupté et souffrance. Autrement dit, voici à l'œuvre une dépense individuelle, lucide et détaillée, une exploration de l'espace intérieur, un goût vorace pour la connaissance et cela à l'opposé, évidemment, du spectacle sans fin de la mort universelle. L'écriture est la production d'un corps ? Les trois quarts des poètes vous diront le contraire. Saluons donc l'audace de Michaux qui aura refusé justement le refoulement et les limites, les liens logiques, l'interprétation excluant l'expérimentation, bref la mort par overdose de répétitions et habitudes. Lisons cette jetée dans le chaos et le discontinu, cette quête de l'apesanteur, ce relevé d'un temps avec une foule énorme de moments : « La mescaline refuse l'apaisement du fini que l'homme savant en l'art des bornes sait si bien trouver ». Les toutes dernières phrases du livre ? Les voici : « Pour une fois d'accord, amoureux comme puritains, jeunes et vieux, hommes et femmes, ouvriers et bourgeois se sentent spontanément de l'humeur, de l'hostilité, de l'indignation dès qu'il est question de ces scandaleux hérétiques de la sensation ». Rien de nouveau donc, Loi et expériences, des limites définitivement inconciliables.

Jean-Jacques Viton : *Accumulation vite*, P.O.L

MICHELLE GRANGAUD

DANS KUB OR ET POUR

Pierre Alferi, Kub or :
avec sept photos de Suzanne Doppelt, *P.O.L*

entre charpie oui connaissance
de cause et ne pas ne pas être
est cela n'est pas est ce suis
autre photos fondu
carré qui tremble dans le photon-matière entre force
et légèreté où il n'est pas question
directe fondus carrés mots
le rythme de la semaine
la main qui ouvre la porte
entre la langue et l'autre la
dans kub or et pour
beauté on dit la beauté on ne sait
pas ce que c'est ne sait la beauté connaissance
on respire vie organique respire régularité
carbone 14 langue
éther pulsations
du rythme cardiaque sans pourtant avec
pensée cet accompagnement matière
le long du trajet très vif ce qu'on ne sait pas
le pluriel au singulier pas et ne pas langue
duel singulier duelle
déchiqueté se reprend portrait de toujours vivre pas
existe et connaître
langue photos photons reconnaître
cette perfection ce parfait ce et cette

YVES DI MANNO

A. Z. ET L'ALPHABET

**Andrea Zanzotto : Du paysage à l'idiome,
*anthologie poétique (1951-1986)***

Traduit de l'italien et présenté par Philippe Di Méo.
Maurice Nadeau/Unesco.

Longtemps réduite – et encore... – aux figures dominantes du premier demi-siècle (Ungaretti, Saba, Montale, Pavese), notre connaissance de la poésie italienne contemporaine s'est notablement enrichie ces quinze dernières années, par le biais de plusieurs anthologies puis d'un afflux croissant de publications, essentiellement dues à la patiente insistance de quelques traducteurs, convaincus non sans raison de l'importance des œuvres dont ils se voulaient les passeurs et de la richesse potentielle de leur intrusion dans notre langue. De fait, si l'on peut déplorer que certains auteurs (A. Porta par exemple) soient encore trop négligés, il est indéniable que la traduction même partielle de poètes aussi différents que G. Caproni, A. Spatola ou G. Conte constitue ici un apport de premier plan, l'inscription de leurs vers en français – dans l'écart comme dans la proximité qu'ils révèlent – laissant affleurer des racines très anciennes et soulignant selon moi l'importance, largement occultée en ces temps d'américanisation forcenée, de notre obscure mais décisive *romanité*.

Dans ce contexte, Andrea Zanzotto occupe de toute évidence une position à la fois prédominante et paradoxale. Prédominante, parce qu'au terme d'un demi-siècle de constante évolution, son œuvre s'est d'ores et déjà imposée, en Italie et au-delà, comme l'une des plus originales et des plus exigeantes des dernières décennies. Paradoxale, parce qu'il s'agit d'une entreprise éminemment solitaire, marginale, inscrite dans la double logique d'un enracinement tant géographique que biographique volontairement restreint, voire autarcique, et d'une recherche prosodique ayant au fil des ans entraîné la contamination des structures syntaxiques et du lexique courants. Si l'on méconnaissait la loi qui régit le triomphe patient des grandes œuvres contraintes, on pourrait s'étonner que cette poésie extrêmement rigoureuse mais d'accès difficile ait finalement obtenu l'audience qui est aujourd'hui la sienne, s'étant de surcroît construite à l'écart des principaux courants qui ont dominé la vie littéraire italienne depuis la dernière guerre. Et qu'elle vienne colporter en France une rumeur aussi péninsulaire, alors qu'elle n'a cessé de prôner l'interférence des dialectes, et l'érosion des alphabets.

Le principal traducteur de Zanzotto en France, Philippe Di Méo, vient de réunir chez Nadeau, sous le titre *Du paysage à l'idiome*, un volume qui est une excellente introduction à cette œuvre complexe : il a en tout cas le mérite d'en laisser per-

cevoir la logique interne, chronologique et thématique, puisqu'il couvre toute la production de l'auteur, de son premier recueil au plus récent. Comme toute coupe anthologique, l'ouvrage a bien sûr ses limites, n'autorisant que de manière lacunaire la lecture d'un texte unique, où les poèmes se font écho à l'intérieur d'un même recueil, et les volumes entre eux, selon un principe quasiment biologique qui s'accommode mal de la fragmentation. On mesurera sur ce plan la différence, en termes de résonance, si l'on compare par exemple les extraits du *Galaté au bois* figurant dans le présent volume à l'édition complète que Ph. Di Méo nous avait antérieurement procurée^{1/}. De même, certains poèmes constitués en séries (je songe notamment aux « Préfaces possibles... » de *La Beauté* ou à l'« Hyperpersonnet » du *Galaté*) perdent évidemment beaucoup à n'être représentés que par de courts fragments. Ces réserves faites, concernant des travers inhérents à son principe, le volume vient de toute évidence combler un vide, en réunissant des traductions jusqu'alors dispersées (ou inédites) et en permettant pour la première fois en France une approche d'ensemble de ce singulier trajet poétique.



La tension majeure qui nourrit l'œuvre entière de Zanzotto transparait dès les titres emblématiques de ses deux premiers recueils : *Derrière le paysage* et *Cas vocatif*. J'entends qu'ainsi juxtaposé, leur énoncé complémentaire – ou contradictoire – en indique déjà la source et le ressort profonds : d'une part une réalité fuyante, dont il s'agirait de retrouver la trame, les strates, l'épaisseur sous l'apparence si ce n'est l'illusion des matières ; de l'autre une projection, un investissement quasi charnel dans les vertus potentielles de la grammaire, et plus largement dans les structures d'un langage considéré non pas comme véhicule ou miroir d'un sens préexistant, mais comme univers en lui-même, microcosme vivant, matériau essentiel d'une possible recomposition du monde – lieu central en tout cas de sa métamorphose, ou de son surgissement.

En dépit d'une évolution continue, ou plus exactement d'un constant approfondissement de sa méthode, Zanzotto demeurera fidèle à ces deux pôles fondateurs, aux deux grands paramètres de sa poésie. Et si son œuvre s'orientera très tôt vers des recherches syntaxiques, phonétiques, lexicales qui en accentueront au fil des ans la « difficulté » (disons, sans la moindre nuance péjorative, l'opacité), il serait erroné selon moi de la réduire à ce travail d'orfèvre, ou de fossoyeur de la langue moyenne, en oubliant les graves préoccupations historiques, géographiques, voire géologiques qui la sous-tendent. Sans compter que la hantise de la terre matricielle et de son lot d'argile, de cristaux, d'ossements n'est probablement pas étrangère à une conception du langage poétique comme cimetière, terreau où proliféreraient les vers nouveaux, nourris de la chair des anciens selon une

1/ *Le Galaté au bois* (Arcane 17, 1986). On consultera également avec profit, parmi de multiples parutions en revues, le numéro 39 de *Change* (1980), le numéro un de *Vocativo* (1986) et le numéro deux de *Correspondances* (1994) qui contient des poèmes récents.

logique strictement naturelle : poésie égale à l'humus, en ce sens *décomposée*, mais déjà lourde de ses futures floraisons – fixée ou figée si l'on veut au moment de leur germination.

Ce mouvement organique régit de fait l'œuvre entière, qui peut à mon sens être lue, de ses prémices à son terme provisoire, comme la croissance ou l'extension d'une première greffe, sur un terrain défaillant. Et que l'écriture de plus en plus obsédante, fracturée, polyphonique déploiera ou recouvrira d'autant que son thème central – la prédominance d'un sol sur un être, d'un cadastre sur une population – masque mal un drame plus personnel, une difficulté à perdurer dans le réel sinon par le biais d'un langage dont les assises communautaires sont aussi clairement ébranlées par les traumatismes d'un seul ^{2/}.

Le choix établi par Ph. Di Méo, en étroite collaboration avec l'auteur, permet me semble-t-il de dégager trois grandes périodes dans l'itinéraire poétique de Zanzotto – trois étapes plutôt, sur un trajet dont j'ai déjà souligné la remarquable continuité. La première, qui va de *Derrière le paysage* (1951) aux *IX Églogues* (1962) en passant par *Cas vocatif* (1957) opère la transition entre une manière de réalisme *absent*, caractéristique du recueil initial, et un investissement de plus en plus net dans la sphère du langage, conçue *en termes matériels* comme lieu de défrichage absolu ou d'illumination suprême. L'équilibre entre ces deux approches apparemment contraires – la quête l'un par l'autre du règne verbal et de l'ordre naturel – trouvera son aboutissement dans les deux volumes suivants : *La Beaulé* (1968) et *Pâques* (1973) qui constituent à mon sens, en sa seconde période, l'apogée de la poésie de Zanzotto. La dernière partie de l'œuvre, à ce jour occupée par la « pseudo-trilogie » (selon le terme de l'auteur) : *Le Galaté au bois* (1978), *Phosphènes* (1983) et *Idiome* (1986), bien qu'ouvertement tentée par l'épique et le génie du lieu, verra au contraire la prédominance de l'érosion linguistique et le pourrissement accéléré de ses propres codes poétiques. (Les textes ultérieurs, non encore réunis en volume, ne paraissent pas devoir infléchir cette évolution.)

De ces phases successives, je retiendrai surtout ici le vacillement du principe initial – ou son décentrement – car il me paraît hautement représentatif de la contradiction centrale qui régit une bonne part de la poésie européenne, en cette seconde moitié du siècle : je veux dire, du mouvement qui la porte – inélectablement ? – d'un mystère pressenti ou d'un mythe latent dans la trame du monde vers une foi tout aussi irrationnelle dans les pouvoirs intrinsèques de la parole comme principe d'abolition ET de re-création du réel. Cette tension est à bien des égards féconde, dès lors qu'elle se maintient dans un certain équilibre – le monde étant probablement une métaphore de l'alphabet, *et l'inverse* : la poésie de notre

2/ Il serait fort intéressant sur ce plan de comparer l'entreprise de Zanzotto à celle de Charles Olson, lui aussi hanté – mais dans une toute autre optique – par l'idée du lieu d'origine *comme métaphore* du monde et des fondations du poème. A bien des égards, Gloucester est aux antipodes de Pieve di Soligo. Et ce n'est certes pas un hasard si chez l'Américain le mythe tend à se substituer à l'histoire, *au plan local*, jusque dans son utilisation des archives citadines, alors que chez l'Italien les strates de la chronique engendrent dirait-on la défenestration du discours rationnel et le pourrissement du langage présent. • Mais justement •.

temps s'édifie bel et bien sur cette ligne de crête, mais se dilue ou perd de vue son centre dès qu'elle penche par trop vers l'un ou l'autre des versants. Et si j'avoue éprouver certaines réserves devant la trilogie finale de Zanzotto, c'est parce qu'elle s'en remet exagérément selon moi à une quasi-mystique du verbe et du dérèglement des signes, dont ses prémices concrètes avaient su la préserver. Tandis que le sommet de l'œuvre – *La Beauté*, puis les *Pâques* – de par ses hantises terrestres, parvient à évoquer dans la matière ou le corps d'un langage, fût-il travaillé d'escarres et de plaies, l'ombre du paysage absent d'où le poème émerge et qu'il s'acharne à exhumer, en l'inscrivant.

La trilogie n'en contient pas moins des pages admirables – qu'on lise entre autres, qu'on entende jusqu'en français l'étourdissant « (pour que) (croisse) » du *Galaté* – et je reste surtout sceptique devant l'insistance, les procédés récurrents et peut-être un peu trop systématiques d'une méthode en elle-même parfaitement fondée. Car le travail accompli par Zanzotto sur le lexique et la grammaire, ou dans leur texture matérielle, me semble à plus d'un titre exemplaire – révélateur en tout cas d'un monde *possible*, au sein des poésies modernes. Je suis profondément convaincu qu'un sens nouveau émergera un jour de nos recherches prosodiques, de nos incertitudes linguistiques et de nos approximations formelles, mais qu'il y a aussi en elles quelque chose de périssable, si ce n'est de vicié, lié au désarroi présent du monde, à l'effondrement de sa morale, voire à l'abolition de ses règles versifiées. Sous cet angle – et sous cet angle seulement – l'œuvre de Zanzotto est demeurée partiellement prisonnière des limites où se sont vus confinés en Occident deux générations d'artisans. Mais sur un autre plan, dans ses meilleurs moments, elle a su s'avancer outre, dépasser la problématique contemporaine et délimiter les contours d'une toute autre contrée, pour une raison aussi simple qu'intemporelle : puisque fondée, dès l'initial, sur cette faille, cette impossibilité d'être qui poussent quoi qu'ils en aient les authentiques créateurs à permuter les termes de leur dilemme, du particulier vers l'universel – selon les lois non rédigées d'une langue sans interprète – jusqu'à l'épuisement des figures, l'extinction des modèles, la mutation des alphabets.

Vers, peut-être, une prime ou ultime lettre.

PIERRE LARTIGUE

QUIÉTUDE, INQUIÉTUDE...

Mathieu Bénézet, L'océan jusqu'à toi - Rime, Flammarion

Le ton du livre est celui d'une voix tranquille, un murmure avec les tournures familières d'une conversation ponctuée de silences.

Le plus souvent l'exclamation en poésie nous embarasse, or ici les « Ah ! » viennent à propos pour que nous emplissions nos poumons d'air. Le poème a besoin de ce souffle : il entretient un double lien avec le monde. Il l'embarasse et le rejette. Les jours s'effondrent puis fleurissent.

Quiétude. Inquiétude. On entend comme le battement obstiné d'un volet contre un mur.

*« Toute ma vie travaille un même rêve qui m'éveille
A l'hôtel
J'ai neigé. »*

Le poète se tient sur une étroite corniche au-dessus du vide. Et il travaille.

« Avance ! » dit une voix

Des injonctions impératives traversent la page comme par les beaux jours clairs. Un mouvement saisit les mots :

« Vois qui arrive au-delà des vagues endormies. »

J'aime le vers de 13 syllabes où le déséquilibre du premier hémistiche fait monter le verbe *arrive* comme sur une vague.

Tout le recueil d'ailleurs est une vague.

Elle prend force lentement, ébouriffe sa crête en une suite de poèmes qui portent comme titre les lettres de l'alphabet puis s'étale sur la page et l'éclabousse avec une belle force tigrée.

Ainsi l'élégie s'écrit dans le Canzoniere qui justifie son titre :

L'Océan jusqu'à toi

Et son sous-titre :

Rime.

YVES BOUDIER

UNE MANIÈRE D'ABÉCÉDAIRE

**Mathieu Bénézet, L'océan jusqu'à toi. (Rime),
Flammarion, 1994.**

Voilà qui est précieux aujourd'hui, rare peut-être : un livre interroge de nouveau le fondement de ce qu'on a coutume d'appeler la lyrique ; un vaste ensemble de poèmes pose avec insistance évidente et légère de la forme ternaire (le plus souvent), l'une des questions *essentiels* qui agitent le passé, notamment notre XVI^e siècle.

Comme le soulignait Claude-Gilbert Dubois ^{1/}: «... pourquoi ce siècle conquérant éprouv (a-t-il) le besoin de parler en termes lyriques ou épiques des objets, des hommes (...) que par ailleurs on appréhend (ait) avec une intellectualité sans cesse précisée et rigoureuse ? »

La réponse alors pressentie était qu'une « *érotique du réel* fai (sait) de chaque objet recensé et détaillé un objet d'amour autant qu'un objet de connaissance. »

Le propos convient à la démarche de Mathieu Bénézet qui s'inscrit dans ce sillage : il est une des voix contemporaines qui soutiennent et célèbrent cette poétisation de l'érotique et du savoir, au sens à la fois le plus étroit (intime) - le rapport à l'Autre - et le plus large - être au monde et tenter d'y vivre et aimer.

Le lien entre les siècles se noue.

Certes, les poètes qui apparaissent parfois dans ces pages témoignent d'une période qui ne se définit pas seulement comme une sorte de pont jeté entre les Baroques et nous.

La passe, en quelque sorte, est plus ample : de Raimbaut d'Orange à Ungaretti, en passant par Yeats ou de manière à peine déguisée par Rimbaud (« on a brûlé l'éternité » p. 36), les poètes convoqués sont là comme lectures dans la lecture, ressaisissant cette parole amoureuse dans une figure éternelle, hors-temps car si bien datée.

Ce livre est simplement construit. Tout d'abord cinq parties, appelées phrases. Puis une manière d'abécédaire poétique de A à... T, comme si la lettre ultime faisait écho à la finale du nom du poète alors que la première marque l'initiale d'Antonin, le fils auquel fut dédié cette partie.

Enfin des *poèmes détachés*, en marge de l'océan du livre, d'une autre facture, plus solennels et majuscules.

Cependant ce qui m'a touché vivement dans ce livre, au-delà de la célébration, au-delà de cette répétition heureuse et douloureuse de l'objet d'amour, c'est la manière dont il manifeste comment le vers contient et contraint le sens dans des limites qu'il définit à chaque fois comme (devenues) nécessaires.

Si le vers se construit en strophe (s), c'est dans une évidente économie du sens où, dans sa répétition constante, il donne sa forme et sa raison d'être tel.

Deux exemples :

*toute vie est une chose nue soudain
où je te mène l'Océan prend feu* (p. 75)

*la gauche du sens se souvient.
un appui. dans le vide.
toi-de-jasmin-et-de-vérité :
fenêtre. puis.*

1/ Claude-Gilbert Dubois. *La poésie du XVI^e siècle*. Bordas, 1989.

*perdu. au centre. je te
garde. (p. 136)*

La poésie de Mathieu Bénézet manifeste cette originalité fondatrice du vers dans son rapport à l'espace ponctué. Et son mérite est aussi de nous renvoyer à Jean Tortel ² en particulier aux *Arbitraires Espaces*, leçon d'écriture superbe qui, on le voit, n'est pas demeurée sans héritage fécond.

Quand vous refermerez le livre de Mathieu Bénézet, pensez à la beauté de son titre. C'est l'instant.

2/ Jean Tortel. *Arbitraires Espaces*. Flammarion, 1988.

PIERRE LARTIGUE

GRAVITÉ

Jean-Claude Caër, La Triste sévérité, *Obsidiane*

Il y a de ces jeux de mots : « la triste sévérité », « le manteau de vision ». Les feintes erreurs confèrent une vérité plus riche à l'expression convenue, par ajout d'une lettre ou d'une syllabe. Ces sourires discrets éclairent un poème plein de gravité :

« Beauté d'un monde qui naît et qui meurt dans les ténèbres... »

Le chant d'inspiration religieuse et ardente célèbre une terre - la haute Bretagne - et des visages :

*« Mon père et Victor l'œuf noir (son œil de marin-pêcheur)
Hésitent, contemplent la brouette, le tracteur, le nuage noir...
Et moi, c'est comme si je n'avais plus rien à dire
Si ce n'est ce qui revient toujours :
Nos doigts crispés sur une bouteille de vin rouge,
Nos visages jeunes, le nom des bateaux - « Corbeau des mers »
« Aimé de Dieu »...*

... Visages fermés, comme un peu de cendre jusqu'à la transparence des îles sur la mer. Caër dépose aussi des citrons sur la tombe fraîche d'un ami. Caër dialogue avec les mots et cet échange n'est pas sans rappeler le Bernard Manciet de *l'Enterrement à Sabres*. Ainsi la Bretagne et la Gascogne ont en ce moment deux étonnants poètes chrétiens.

« Mes habits pliés sur une chaise au soleil

*Déjà les hommes reposent dans la paix de l'abîme.
Je me souviens de moi couché dans la vision de cavaliers en armes :
« Je veux blesser et être blessé » me disais-tu.
Ceci est ma part de neige... »*

40 exemplaires de tête comportent une suite de trois gravures en triptyque de François Dilasser.

DOMINIQUE BUISSET

JEU DE BASCULE

Jean-Luc Sarré, Embardées, Genève, La Dogana - 1994

(Rappel : Comme un récit, Toulouse, Étant donné : - 1992)

Jean-Luc Sarré est un poète qui sait quoi faire de la brièveté. Il a publié, il n'y a pas longtemps, quarante-deux très beaux poèmes dont le plus long a douze vers, les plus courts six, et les trois quarts de sept à neuf. C'est *Embardées*, qu'a édité *La Dogana* (1994).

Avec en épigraphe, un mot de Jules Renard : « Que cette vie me paraîtrait belle si, au lieu de la vivre, je la regardais vivre ». Or, c'est bien connu, on peut prendre au sérieux le sourire des humoristes...

Dans chaque poème, des évocations familières font porter le regard sur un détail - au sens d'une image qui ne se soucie pas de montrer le tout. De l'une à l'autre le lecteur se trouve pris au jeu de bascule entre le consentement, parfois heureux, au monde, et, plus souvent, la stupeur éprouvée à voir « l'immense fabrique œuvrer à l'incompréhensible » (p. 30).

Mais le regard du poète sur le monde, qui se compare douloureusement à celui du peintre (p. 11 & 31), s'épuise dans la mise en mots, ce qui le voue, du point de vue de l'existence, à l'échec car «... le mot pluie (...) ne lave rien ! mais court en vain dans la poussière » (p. 9). Tout au plus, il pourra « déplacer la peur de quelques mots quelques mètres » (p. 9), et « atténuer le chaos » (p. 31).

Pourtant, des tensions, capables de faire le malheur d'une vie, peuvent faire le bonheur d'un livre. Entre un *ici, maintenant* et un *avant, là-bas*, entre le consentement et le refus, entre le soleil (le néant, le non-sens, seul reconnu ? *passim*) et la lune (l'hostie d'une religion quittée ? p. 23) entre ce qui fait peur («une bête, la mémoire » p. 19 -, la même, déjà redoutable dans *Comme un récit*, en 1992) et ce qu'il est possible d'attendre, tout se joue, pour finir, du renoncement à la réussite possible du poème.

Ici, chacun d'eux apparaît dans la page d'un seul tenant, sans strophes ni blancs, sans majuscules ni ponctuation - sauf parfois pour une parole rapportée - comme concentré, ramassé sur lui-même. Là, dès la première lecture, il se confirme qu'elle ne peut pas s'interrompre, car le poème court, d'un souffle, de son début à sa fin. Pas de rimes, et un usage assez fréquent de l'enjambement, associé à la présence de mots faibles, grammaticaux, émousse la fin du vers, incite à une lecture liée, pousse irrésistiblement de l'avant jusqu'à la chute. Le compte des syllabes, à l'intérieur, y contribue car il est travaillé lui-même dans l'estompe et le fondu : dans bien des vers le nombre que l'oreille attend par habitude est esquivé par un jeu adroit d'e muets. Mais un vers sur cinq a douze syllabes, et au total, plus de la moitié sont des alexandrins ou des *alexandrins évités*. Ce jeu, double et discret, qui se fait toujours au bénéfice de l'harmonie du rythme et de la beauté du vers, peut fort bien passer inaperçu, mais il répond aussi, à sa manière, au titre du livre, et il donne au poème à la fois cohésion formelle et souplesse.

Rien de savant dans tout cela, du moins rien d'affiché pour tel. Mais au hasard de la lecture, outre le plaisir du beau, on peut en prendre un autre, plus léger, comme à saluer au passage de sympathiques connaissances : ce « chat dans l'herbe de mars » (p. 14), on a bien l'impression d'avoir rencontré son cousin, tout sourire, quelque part dans le Cheshire, à moins que ce n'en fût un autre, lièvre de son état, et qui prenait le thé avec un chapelier...

Évidemment, dieu merci, le tour n'est pas fait par ces menus propos. Il reste à lire *Embardées*, un beau livre, encore, et plus qu'un beau livre.

GIL JOUANARD

LE VERS / LA PROSE

Cette question portant sur la légitimité, ou la pérennité, du vers dans les écritures « poétiques » contemporaines, selon comment on la considère, paraît franchement bien obsolète ou, tout au contraire, s'impose dans sa pathétique désespérance.

Par delà l'interrogation, de nature objectivement rhétorique, qu'elle semble poser, c'est de la fuite d'un état du monde qu'elle nous entretient. Et ce monde qui nous fuit de toute part, celui où nous disposons de repères - l'idéologie, la métrique, le goût des légumes - c'est aussi celui où s'agrippent avec effroi nos racines mentales.

Je l'entends, cette question, sonner dans un halo de brume, comme la sirène d'un navire en perdition, qui appelle moins à l'aide qu'il ne signale l'imminence de l'irréparable.

Qu'est-ce que ce paradis perdu du vers auquel notre nostalgie aurait lieu de s'accrocher avec ses dernières forces ? Ne serait-ce pas la patrie, en voie de désintégration avancée, de toute poésie, son unique enveloppe, son corps un, indivisible et totalement abstrait ?

Avec le vers, est-ce en fait « la poésie » qui se dissoudrait dans un azur à jamais chargé de pollution ?

De quoi nous parlait le vers, sinon de rythme, de cette cadence où s'équilibraient le cours du temps et les échéances de l'espace ? De quoi, sinon du reflux et du flux d'un Éternel Retour sécurisant pour notre si effroyable précarité ?

Hé oui, tout change, et le vers n'est pas exclu de ce tout, n'est aucunement exempté de la règle. Or la règle veut que, toujours et constamment, tout change et se transforme, se désagrège et se reconstitue autrement.

Ce n'est pas aujourd'hui que l'heure du vers a sonné ; c'est naguère, ce sera bientôt jadis. S'il y a quelque surprise à manifester à son égard, c'est plutôt du fait que, son acte de décès ayant été promulgué voilà somme toute longtemps, il puisse continuer, ça et là, à exprimer d'aussi beaux restes. Ce qui stupéfie, c'est qu'après tout ce que nous a asséné l'histoire de la poésie contemporaine, l'on puisse encore trouver un Réda, un Roubaud, un Stéfan, un Jaccottet, un Bonnefoy, un Sacré, un Marteau, ayant assez de foi pour continuer de confier au vers le soin de courir le risque d'expression, et, qui plus est, pour y réussir absolument.

Ce risque, on sait bien que nulle forme n'a jamais suffi à l'enclorre, à le circonscrire, et que nul informel ne l'a jamais non plus libéré tout à fait. La poésie est, en ses vers comme en sa prose, dans cette articulation ajustée à tout souffle et à chaque voix, non pas toujours identifiable à sa seule silhouette, mais toujours fidèle à son principe qui est de se laisser aller sans projet au gré de l'écriture, de jouer à se faire peur, d'interroger en paraissant affirmer.

Cette « Jeune fille et la mort », disons « la poésie », nous emplit d'une sourde joie désespérée, qui doit venir de très loin en amont du partage entre ce présumé vers et cette soi-disant prose. Dans ces eaux non encore séparées se chahutent phonétiquement la vieille question de rhétorique et le fleuve monothéiste qui, sous le nom de Jourdain, charrie inconsciemment prose et vers.

Ce qui est vers est aussi prose, mais chargée de soin rythmique ; et ce qui est prose ne se refusera jamais à devenir vers, si l'on sait écouter ce qui dans la voix frémit, et qui, tout au fond, court droit au silence.

Ce qui se tait, basse obstinée, peut-être est-ce justement cela la poésie, chose faite de mots, c'est-à-dire de rien. Que l'on nous retire le vers, il en renaîtra cent ; qu'on éradique les cent vers, il en renaîtra un. Car c'est le vers qui a fait l'homme, et c'est poétiquement que l'homme habite au troisième sans ascenseur, avec le pain, le vin, l'amour, la poésie, et des esclaves nus tout imprégnés de vers, qui lui rafraîchissent le front avec des palmes académiques. C'est exactement ce que je voulais prouver : c'est poétiquement que le vers habite la prose.

JOSEPH GUGLIELMI

UN DIEU QUI TREMBLE

Où est-ce le *fascinus* ? A son zénith. La peinture (qu'il me semble, on n'aime pas trop à *Action Poétique* !) qui n'est, peut-être qu'une quête perverse de la fascination ? Celle, la peinture de Bram Van Velde en l'occurrence, à laquelle Hubert Lucot a consacré un livre superbe, *Bram ou Seule la peinture* (Maeght). Encore que superbe ne soit pas le mot ! Plutôt pénétrant, fort, intelligent, différent le livre de ceux qu'on croise généralement sur les arts dits plastiques...

A l'ordre du jour, donc, amis d'*Action Poétique*, la peinture de Bram et les fresques romaines dont Pascal Quignard nous enchante dans *Le sexe et l'effroi* (Gallimard) à lire-voir absolument !

Deux livres que je voudrais, non pas, non, associer car ils n'ont rien de commun (sauf), mais désigner à l'admiration...

De la *syntaxe* de Bram, le mot est de Lucot, à la ligne « orthographique » de la fresque romaine la plus célèbre (Pompéi).

Devons-nous comprendre que, sous l'égide du paradigme grammatical, et pour parler grossièrement vite, la peinture soit passée de la morphologie, une morphologie où se confondent statuaire et théâtre ? à une syntaxe abstraite où se trouve *liquéfié le corps constructible de la figure* ?

That is the question...

A laquelle Lucot répond bien. Répond, comme toujours en questionnant.

« La peinture transmet un mode de connaissance, non pas un savoir »

Un mode ou un code ? Une violence.

14 juillet 1994, matin

Entre le désespoir, la solitude de l'été et l'horreur des « A » d'Afrique... Je continue cette (folle) lecture croisée... Croisée comme le sont toutes mes lectures, en pointillés, sous le regard de Guillaume (titre) et d'un livre de Jean-Luc Poivret, *Du stockage des angles*,

variations sur (avec) angles prismatiques,

« un descriptif de la matière » dit Jean-Luc...

« stock de traits

distincts des cultures » semble rétorquer Hubert...

On écrit comme on lit... Je regarde les reproductions (bonnes) de Bram (Abraham) en fin de volume...

Comme le fait remarquer Lucot, les tableaux de Bram sont des variations de la lettre V (avatars)

Vulve et Licht

ai-je écrit...

Lucot voit parfaitement le fond sexuel de la peinture.

« Bram passe du pénis paternel au sperme... »

Le pénis paternel, celui qu'on ne doit pas regarder, comme le *fascinum* latin caché dans son *liknon* d'osier... pénis et obscur de l'autre côté : vulve et lumière... Ces V

qui *font question*, question de nom, comme le nom de Bach, et là, je pense, si vous permettez, à mon titre

Ils riaient en entendant le nom barbare du nouveau musicien

notes nouvelles

figures nouvelles

« sans obéir à une quelconque réalité » (c'est moi qui souligne)

...

et à méditer par ailleurs la régression castratrice subie par la peinture, le dessin, en Occident, à l'époque catho (post gréco-romaine).

Exemple, les Carracci (16e), inventeurs de la gonflette (voir Louvre) avec alibi « nature » !

Bram-Lucot : « pour peindre des traits, des couleurs, des surfaces, pour accomplir avec *plaisir* l'essentiel de la peinture sans obéir à une quelconque réalité. »

L'homme serait nu

Fascination de la nudité.

Comme dans la peinture romaine avant la castration vaticane. Voir les caleçons de la Sixtine...

Et sans sourire. Bram ne sourit pas. La patricienne aux yeux dilatés par la fascination ne sourit pas non plus ! Même sollicitée par le satyre, elle garde un œil figé, *latéral*, ailleurs...

Le rire de l'éros grec s'est éteint.

Mystère !

Quand ce n'est pas carrément la terreur. Voir la fresque provenant de la maison du poète tragique à Pompéi : Hélène s'appêtant à monter sur le bateau de Pâris...

Le fascinum...

Bram ne rit pas. Il baise à bouche fermée son doigt en forme de question dans un réseau de rides profondes où l'œil jette un éclat immobile... Vitreux...

La fascinum...

Les tableaux, les bleus de Bram, par exemple, ont, dégagent une lumière *vitreuse*...

« lumière et non éclairage. » (Lucot)

en suspens

entre ÊTRE ET FIGURATION

le premier jalon du livre. Jalon où il est montré

démontré

la « solitude » de Bram

à travers *représentation, figuration*, le mystère des sources et du pourquoi de la peinture... Entre le *zôgraphos* grec (celui qui écrit le vivant) et l'*artifex* romain (celui qui fait un art, une œuvre *artificialis*)

Voir le chapitre, *La peinture romaine* du livre de Quignard. Les fresques !

Bram, PERSONNAGES BECKETTIEN

Beckett, l'ami... Rien à voir avec une ascèse !

voir les pages 31 à 37 du « Bram »...

L'homme qui ne peint pas,

« d'abord »

DANS L'OMBRE DE PICASSO

L'abandon de Munch, le dédain de Matisse (oui !)...

Picasso inspire le plat, *un tableau est plat...*

Cézanne, *le gros plan...*

Voilà pour les origines (feintes)

Et la présence du frère, Geer. Peintre lui aussi... et le PARCOURS

d'où la littérature n'est pas exclue, se fait dans la tête du lecteur...

Hucot (je respecte le lapsus !)

Quignard sont deux formidables lecteurs !

Là, je dirai la jonction inévitable entre la lettre, l'image...

Mais, Bram et je rappellerai l'inévitable narcissisme de la peinture ; narcissisme, corrige Quignard, une affaire, avant tout, de regard...

Peindre c'est (ne) regarder ce qui a été regardé à jamais une première fois comme cette *image* qu'on ne peut, qu'on ne saurait regarder, celle où nous fûmes conçus...

Et, que, peut-être, la peinture n'existe que parce que, précisément, cette image (scène) « originelle » nous manque ?

« le noir devient rouge »

magie, pardon ! de la peinture...

Quête de

LA NORME, LA VÉRITÉ SCIENTIFIQUE

sans que pour autant

disparaisse le risque, le drame de peindre,

Dimanche.

Bram se soucie peu des titres... Ou ne titre même pas.

Variations sur la lettre V...

Fascinant lavis, calligraphique zen, de 78 :

Un L renversé qui noircit en V...

DE LA MATURATION TARDIVE
NAÎT LA VIOLENCE RETROUVÉE

J'adore ce sous-titre où Hubert sait de quoi il parle !

Et je rapprocherai Bram d'un Cioran...

« la passion de l'absolu dans une âme sceptique »

Et la peinture se fout du temps ! Comme tel...

Le temps, pas l'éternité... Violence des couleurs, des teintes

Ne rien exprimer... La surface excède le temps...

Plaisir surface...

« L'intérieur monte à la surface – semble-t-il – comme on s'y enfoncerait, ayant de lui une vision plane. Bram n'extirpe pas des viscères, pour les étaler, ne se place pas devant le bœuf largement ouvert. Il le crée, sublime. »

C'est bizarre, mais la première fois que j'ai pu voir un Bram, j'ai pensé à de la viande de boucherie. Côtelette...

QUELQUES REPÈRES

Morandi...

Je recopie : objets semblent s'être vidés de leur corps...

Vitesse de Staël

MORANDI

MONDRIA

N

Le Bramisme, le *bramisme*...

Et, il faut voir comment Lucot situe cette peinture aux grands carrefours de ce siècle et des autres !

Il faut voir sur *le mode unique de la lumière*...

Et, de celle dorée, romaine, de celle plus mate de la coupe attique, l'extraordinaire chaîne phallique, fellatrice que Quignard explore prestigieusement...

Marquant

la brisure radicale entre l'éros grec et l'effroi romain...

Il faudrait en dire encore sur ces deux livres !

Livres « engagés », décisifs !

Les deux associant « savoir » et force. Peut-être « poésie »

Et, livres de *désir*...

« Il y a une monotonie – comme il y a une sempiternité dans la faim qui assujettit les hommes – » (Pascal Quignard)

DOMINIQUE BUISSET

À PROPOS DE POÉSIE GRECQUE ET LATINE

PROCLOS

(412-485)

Hymnes et prières, édition bilingue, présentation et traduction en prose par Henri D. Saffrey, éditions Arfuyen, 95 F. (Le texte grec est celui de l'édition E. Vogt, *Procli Hymni*, Wiesbaden, 1957).

Proclos était grec, et païen. Cela fait deux bonnes raisons de ne pas latiniser son nom en Proclus, puisque le nom même de « Grecs » servit à désigner, dans l'empire « romain » d'Orient, ceux qui restaient rebelles à la conversion au Christianisme. Il est le principal philosophe néoplatonicien de l'école d'Athènes, qui, du début du V^e siècle jusqu'à sa disparition en 529, se présenta comme l'héritière de la pensée de Platon. Son chef portait le titre de « diadoque », c'est-à-dire de « successeur » de Platon. Celui-ci était mort depuis près de huit cents ans quand Proclos, vers 437 après J.-C., lui « succéda ». Certes, le Président de la République Française est le successeur de Philippe Auguste, mais il a coulé de l'eau sous les ponts... Il en avait coulé pas mal aussi dans l'Ilissos depuis l'époque où Socrate y prenait des bains de pieds.

Pour faire bref on rappellera seulement que tout ce courant philosophique dérive de Plotin († vers 270), à travers ses disciples Porphyre († vers 304) et Jamblique († vers 330), dont certains élèves, installés à Athènes, prirent la direction de l'Académie platonicienne à la fin du IV^e siècle (voir, là-dessus, Saffrey et Westerink, *L'école d'Athènes au IV^e siècle*, dans leur introduction à la *Théologie platonicienne* de Proclos, C.U.F./Budé, p. XXV-XLVIII).

Si Plotin engage la philosophie platonicienne sur les chemins d'une mystique, ses successeurs la mènent jusqu'à la théologie (païenne), et, au delà, jusqu'à la thaumaturgie et à la magie : le programme de l'école d'Athènes commençait par l'étude des mathématiques et d'Aristote, pour préparer à celle de Platon, « considérée comme une initiation à la théologie, que venaient confirmer les écrits orphiques et les *Oracles chaldaïques* » (Saffrey & Westerink, l.c., p. XII). Et Proclos, à en croire son biographe Marinos, « savait faire apparaître Hécate et s'entretenir face à face avec elle, il pouvait faire pleuvoir à volonté » (Saffrey & Westerink, l.c. p. XXI).

Au reste, à travers ces dérives, il est cependant assez clair que le paganisme finissant s'achemine vers le monothéisme, et que les motifs de ses persécuteurs chrétiens devaient tenir, parfois, à la crainte de la concurrence. Car il y eut — bien des gens veulent pudiquement l'oublier — des persécutions chrétiennes contre les

païens. Si l'édit de Milan, promulgué en 313 par l'empereur Constantin, autorise la pratique officielle de tous les cultes (en accordant au Christianisme une place privilégiée), il y eut parmi les évêques de ce temps-là des fanatiques, voire des terroristes (si), à qui tout était bon pour provoquer des conversions. Que l'on songe à « saint » Cyrille d'Alexandrie et au meurtre de la philosophe platonicienne Hypatie, en 415, par exemple ; mais le phénomène est loin d'être isolé : des temples sont détruits par la troupe. Après le règne bref de Julien, dit l'*Apostat* (361-363), et ses tentatives de restauration païenne, avec une alternance d'accès aigus et de rémission, l'empire prêtera de plus en plus le bras séculier aux évêques pour contraindre les populations à abandonner les anciens dieux.

En 392 un édit de Théodose I^{er}, pris sous l'influence d'Ambroise, évêque de Milan, interdit les cultes païens. En 416, sous Théodose II, les païens sont exclus de l'armée, de l'administration et de la justice. En 529, sous Justinien, ils sont exclus de l'enseignement, ce qui entraîne la fermeture de l'école d'Athènes, et, selon Agathias de Myrina — historien et épigrammatiste — la fuite (légendaire ?) des philosophes d'Athènes, se réfugiant chez le roi de Perse, Chosroès...

Il faut lire, sur toutes ces péripéties, le livre excellent, très accessible et très mesuré, de Pierre Chuvin, *Chronique des derniers païens* (Les Belles Lettres/Fayard, 1990).

À son corps défendant, le néoplatonisme, qui n'est plus, quoi qu'il prétende, le paganisme d'antan, va fournir au Christianisme, selon le mot de Léon Robin (*La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique*, coll. *L'Évolution de l'humanité*, Albin Michel, 1973, p. 426), de quoi « greffer une philosophie sur la Révélation. » Et le volume proposé ici se conclut très logiquement par l'*Hymne à la transcendance de Dieu* du Pseudo-Denys l'Aréopagite.

Les hymnes de Proclus, même s'ils donnent parfois l'impression d'une théologie foisonnante, encombrée, voire un peu abracadabrante, ne sont pas dépourvus de conviction ni d'élan. Ils sont pleins de réminiscences d'Homère, mais sans aller jusqu'au mot à mot. L'emprunt peut être simplement métrique : c'est ainsi, par exemple, que les vers 1, 20 & 3, 14 imitent de fort près un vers fameux qui figure deux fois dans l'Iliade (1, 34 & 9, 182). Dans l'*Hymne au Soleil* (dieu intermédiaire, issu de l'Un, il s'est incarné sous la forme d'Apollon-Phoïbos ; il fait échapper le sage à la vie de ce monde-ci et lui permet de remonter vers l'intelligible) :

Écoute, Roi du feu intellectif, Titan aux rênes d'or, écoute, Dispensateur de la lumière, ô Souverain qui détiens la clef de la source qui assure la vie, et qui, d'En-haut, déverse sur les mondes matériels un flot abondant d'harmonie.

(...)

De ta chaîne a jailli Phoïbos, qui règne sur le poème inspiré par les dieux ; en chantant merveilleusement sur la cithare, il endort la vague immense de la génération au grondement sourd (1, 1-4 & 18-20).

La dernière proposition traduit le vers 20 :

εὐνάζει μέγα κῦμα βαρυλοῖσβοιο γενέθλης

qui, sauf le premier pied, est métriquement équivalent au vers 1, 34 de l'*Iliade*. Le second hémistiche en reproduit (en grec) l'harmonie imitative et le rythme accen-

tuel. Dans l'*Iliade*, les vers 1, 34 et 9, 182 sont semblables aux quatre premières syllabes près (un pied et demi). Le premier s'applique à Chrysès, prêtre d'Apollon ; venu au camp des Achéens pour réclamer sa fille enlevée à l'occasion d'un raid de pillage, il vient d'être chassé grossièrement par Agamemnon :

βῆ δ' ἀκέων παρὰ θίνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης (*Iliade*, 1, 34)

Il s'en alla en silence, au long du sable de la mer qui ressasse sans fin.

Le second parle d'Ajax et d'Ulysse qui vont tenter de convaincre Achille de reprendre le combat :

Τὼ δὲ βάτην παρὰ θίνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης (*Iliade*, 9, 182)

Tous deux ils s'en allèrent, au long du sable de la mer qui ressasse sans fin.

Proclos pousse le jeu jusqu'à réemployer, lui aussi, une seconde fois le schéma métrique dans son Hymne aux Muses (3, 14) :

αἰεὶ δ' ἐξ ὀμάδοιο κολυπλάνκτοιο γενέθλης

Et sans cesse, hors du tumulte de la génération qui beaucoup divague (...)

S'il s'emprunte à lui-même, en fin de vers, le mot qui signifie génération, il n'en prend aucun à Homère : la citation est métrique, accentuelle, phonique, pas lexicale.

Mais la philosophie de ce beau livre n'est pas dans la poésie, et sa quatrième de couverture le situe clairement parmi certaines tentatives récentes de réévaluation de l'ancienne culture grecque. Le mystique alsacien du XIV^e siècle Jean Tauler y cite Proclos : « *Laisse l'intuition et la considération rationnelle, car la raison est au-dessous de toi, et deviens une seule chose avec l'Un.* » et il ajoute : « Ah ! mes enfants, qu'un païen ait compris cela et soit allé si avant, tandis que nous restons, nous, si loin de cette vérité, si étrangers à ce fond, c'est pour nous un affront et une grande honte. »

Dès les premiers temps du Christianisme, tous les évêques n'étaient pas des Cyrille, et Synésios, ancien disciple d'Hypatie, était resté en correspondance avec elle après être devenu évêque. Seulement, lui ne figure pas au calendrier...

LES JEUX DE PRIAPE

Anthologie d'épigrammes érotiques

édition bilingue, présentation et traduction (en vers, ou, du moins, en allant souvent à la ligne) par Florence Dupont et Thierry Éloi ;
Le Promeneur, 85 F.

Les *Priapées* sont un recueil comme il a dû en exister bon nombre dans l'Antiquité. Celui-ci pourrait dater de l'époque d'Auguste, mais le plus vieux manuscrit en notre possession est de la main de Boccace. Ces quatre-vingts épigrammes en l'hon-

neur du dieu Priape, dont la statue en bois servait, dans les jardins, avec son phallus érigé, d'épouvantail à moineaux, sont manifestement bien plutôt des jeux littéraires que de véritables poèmes votifs. La versification en est variée, pas spécialement rustique (distiques élégiaques, choliambes et hendécasyllabes phalécien, mais, là-dessus, aucune indication n'est donnée au lecteur).

Dans la version française, il y a des trouvailles heureuses, d'autres moins. Si les traducteurs ont l'air de s'être bien amusés, au total on dirait que leur verve les a emportés : à garder un œil en biais sur le latin, il est clair que le ton de certaines traductions est passablement plus verdoyant que celui de l'original... Mais on ne leur en tiendra pas rigueur : mieux vaut prendre, comme eux, la chose à la légère, et n'y voir, au pays d'Astérix et d'Obélix, qu'une manifestation de plus d'« Irréductible-Gauloiserie ».

Et puis... chez Michel Chandeigne, le second tome des fragments de Sapphô traduits par Yves Battistini est paru. On y court.

Et, encore, par le même Yves Battistini, sous le titre *La Séduction*, une brève *Anthologie de la poésie érotique grecque et latine*, aux éditions NiL.

JEAN-JACQUES VITON

PRONONCIATION SECRÈTE

Michelle Grangaud, Jours le jour, P.O.L (oct. 1994, 149 pages)

Avant de lire cette « chronique » superbe, il vaudrait mieux avoir lu les trois précédents livres de Michelle Grangaud : *Memento-Fragments* (anagrammes), *Stations* (anagrammes) et *Geste* (narrations). Ce n'est bien sûr pas une obligation mais ce serait tellement mieux, ou alors, et tout de suite après avoir lu *Jours le jour*, il faut absolument entrer dans les combinaisons de ces trois autres livres et revenir aussitôt après à celui-ci. Pourquoi ? parce que *Jours le jour* est l'accomplissement exact de ceux-là, ou si l'on préfère, l'adagio indispensable, plein, fantastiquement harmonieux, et inoubliable, porteur essentiel des autres mouvements. La progression de ce qui compose ce qu'on pourrait désigner par la « tétralogie Grangaud », est bien lisible :

1. anagrammes en deux suites (avec toute l'algèbre-surprise de lectures que cela implique, les agilités, les trouvailles, les étonnements quant à la dextérité, la tonalité juste d'une certaine étrangeté) ;

2. narrations en une scène continue (organisation stricte, encore, de l'articulation en page, humanisée par l'apparition sourde d'un long récitatif qui, sur la structure de 2096 tercets, raconte, on peut dire ça, les mouvements imperceptibles du corps livré au quotidien, les fulgurants accidents insonorisés qui brisent justement ce quotidien, les actes les plus facilement oubliables d'ordinaire et les pensées les plus enfouies par l'habitude) ;

3. la chronique (celle qui nous intéresse le plus ici) où, tout d'un coup, comme dans un large et onirique déplacement de la prononciation secrète, cette même et interminable histoire de la vie anonyme prend une respiration, une ampleur, une résonance pathétique dans son organisation quasi romanesque.

Je ne veux pas « faire des citations », ce serait créer du bruit au milieu de ce silence absolu que j'ai entendu s'imposer en moi à la lecture de *Jours le jour*. Alors, soit vous découvrez ou reprenez l'ensemble cité plus haut en y joignant ce livre, soit vous ouvrez tout de suite cette géographie de l'intime et vous vous taisez en avançant dans votre découverte. A la fin de l'exploration, vous resterez émerveillé. *Jours le jour* est, je le pense, le plus beau mouvement de Michelle Grangaud.

REVUES NOTES

LE COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES POÉTIQUES, n° 202-203, avril-juin 1994, 112 pages, 60 F : Regards sur la poésie américaine récente. Documenté, avec des aperçus originaux sur les écritures en mouvement depuis 40 ans aux Etats-Unis, un excellent article de Eliot Weinberger. *Notes prises sur le vif*, par Lee Bartlett, à propos de la poésie à San Francisco dans les années 50 et 60. Interventions d'Alain Pailler et Jean-Paul Auxeméry. Poèmes de John Ashbery, Susan Howe, Michael Palmer et Clark Coolidge. (Boulevard de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles - Belgique).

AVEC, n° 7, 1994, 156 pages grand format, 7,50 dollars : un superbe magazine publié aux Etats-Unis et dont le *Guest Editor*, pour ce numéro du moins, est Norma Cole. Avec des contributions de Jerry Estrin, Micaëla Henick et Michael Palmer, Kevin Killian, Benjamin Hollander, Laura Moriarty, Norma Cole et beaucoup d'autres. Des traductions de poèmes de Anne-Marie Albiach, Edmond Jabès... (The Faxon Service, 15 Southwest Park, Westwood, MA 02090, USA).

EUROPE, n° 782/783, juin-juillet 1994, 224 pages, 90 F : *Le Grand Jeu*, passionnant, quelquefois irritant, un peu bavard, un peu anecdotique mais passionnant - n° 784/785, août-septembre 1994, 224 pages, 90 F : *Paul Nizan*. Beau travail et les poèmes sont une découverte, avec des accents à la Pierre Morhange ; un *cahier de*

création consacré à des écrivains du Venezuela - n° 786, octobre 1994, 222 pages, 90 F : *Le Vaudeville et Littérature égyptienne* - n° 787/788, novembre-décembre 1994, 222 pages, 90 F : *Les Frères Grimm*, où nous voyons bien que nous ne savons rien. Dans presque chaque numéro *Les 4 vents de la poésie*, la chronique de Charle Dobzynski (64, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris).

SAPRIPHAGE, n° 22, été-automne 1994, 136 pages, 60 F : *Présence d'Haïti*. Beaucoup d'informations, beaucoup de noms, un peu de vrac, et trop peu de poèmes pour chaque poète. Notes de lecture ; chronique des Revues de Alain Hélisten (118, avenue Pablo-Picasso, 92000 Nanterre).

TRACES, n° 114, solstice d'été 94, 40 pages, 30 F. Nombreuses contributions dont Alain Lebeau, Armand Olivennes. Et le *supplément*, sous forme de *petit panorama poétique permanent* (MF Lavour, 44330 Le Pallet).

LA SAPE, n° 36, juin 94, 112 pages, 50 F : dossier *Gérard Noiret*, préparé par Pascal Boulanger, avec des textes de Charles Dobzynski et Jean Miniac et des poèmes - n° 37, 3e trimestre 94, 98 pages, 50 F : *Poésie mexicaine*. Dans chaque numéro des notes de lectures. (Résidence de la Forêt, 10 allée de La Quintinie, Appt. 1.1012, 91230 Montgeron).

PARTERRE VERBAL, n° 11, septembre 1994, 48 pages, 25 F : Marcel Migozzi, et d'autres. (Impasse du Poirier, 39700 Rochefort-sur-Menon).

L'ANDIVE, n° à suivre, printemps 1994, 20 pages, 10 F : nombreux inédits de Baudelaire, Boileau, Victor Hugo, Mallarmé, Olivier Devers, Verlaine, Cendrars, Bénédictine Abergel, Claude Simon (les premiers poèmes !), André Breton, Philippe Sollers... (41, rue Falque, 13006 Marseille).

LE CAHIER DU REFUGE, n° 38, septembre 1994, 59 pages et couvertures. Le dernier numéro du célèbre cahier du *Centre International de la poésie Marseille*, avec des souvenirs (Christophe Gence) et Jean-Pierre Depétris, Olivier Devers (pseudonyme de Roger - S - Verdes), de très belles, savoureuses et acides pages d'un *Journal* de Jean-François Bory, et des index (le C.I.P.M. va changer d'adresse, *La Vieille Charité*?)

L'ESTRACELLE, n° 5, Printemps-Eté 1994, 48 pages : bulletin d'information de la *Maison de la poésie du Nord/Pas de Calais*. (Domaine de Bellenville, 62660 Beuvry).

LES CAHIERS DE POÉSIE-RENCONTRES, n° 38, printemps 94, 142 pages, 60 F : Pierre Autin-Grenier, Alain Wexler, Ménaché et d'autres. Chroniques et notes. (Marc Porcu, 61, rue Sidoine Apollinaire, 69009 Lyon).

LA MAIN DE SINGE, n° 11 et douze, printemps 94, 84 pages grand format, 95 F : Antonio Lobo Antunes, Jacques Rancière, Jacques Roubaud, Guy Davenport, notamment. (Editions Comp'Act).

PRÉSAGES, n° 1, octobre 1994 : *Cahiers Jean Marie Le Sidaner*, amitié, générosité, talent, après la mort de l'écrivain. Michel Butor, Hervé Carn, Guillevic, Vahé Godel, Dominique Hoizey, Michel Lamart, Boris Lejeune, J.M. Le Sidaner, Jean Miniac, André Velter. (Michel Mourot, 71, avenue Jean Jaurès, 51100 Reims).

GARE MARITIME, n° 1, septembre 1994, 36 pages, 25 F : bulletin de la *Maison de la Poésie de Nantes et Région*. Superbe titre, belles pages avec un dossier Michel Seuphor, des débats, entretien, poèmes, notes de lecture. (35, rue de l'Héronnière, 44000 Nantes).

INCARTADES, n° 10, mai 1994, 24 pages : bulletin *Développement Culturel - Mairie de Nanterre*, collaborations de Michel Duffour, Francis Combes, Pascal Boulanger, Jacques Gaucheron, Gérard Noiret, Jacques Mondeloni, notamment. (10, rue des Anciennes Mairies, 92000 Nanterre).

VOIX D'ENCRE, n° 10, juin 94, 48 pages, 60 F : Franck Venaille, Christian Doumet, Annie Salager, Hervé Micolet, Paul Louis Rossi, Hervé Planquois, Georg Heym, Jean-Pierre Chambon. (8, chemin de la Nitrière, 26200 Montélimar).

LES CAHIERS DU PONT SOUS L'EAU, n° 7, 4^e trimestre 93, 72 pages : Yves Martin, Le Pommier, tout un recueil du poète de *Le Partisan*, richesse (largesse des enchaînements, magnificence de l'image précise, juste, prodigalité des notations), simplicité, rondeur, fermeté. Un très beau livre. (Guy Chambelland).

ORPHÉE ET LES ASSASSINS, n° 4, 52 pages : quelques textes vigoureux, un peu démonstratifs, des pages nombreuses de B.B., de *Graphik Collectif*, d'illustrations glissantes. Ça virevolte. (Pas de prix, pas d'adresse).

FORMAT AMÉRICAIN/UN BUREAU SUR L'ATLANTIQUE, collection dirigée par Juliette Valéry. Après George Oppen, Julie Kalendek, Ray DiPalma, Benjamin Hollander, Elisabeth Willis, trois nouvelles plaquettes : *Jack Spicer*, Lamentation pour les créateurs, traduit par Sydney Levy et Jean-Jacques Viton, *Jerry Estrin*, Nus, traduit par Françoise de Laroque et *Larry Eigner*, Le chaud fait trembler le froid, traduit par Joseph Guglielmi. (Juliette Valéry, 37, rue Sainte Colombe, 33000 Bordeaux).

SUPPLÉMENT D'ÂME

REVUE LITTÉRAIRE THÉMATIQUE TRIANNUELLE
format 14 x 21, 80 pages de textes et d'images


simplecuriosité

Vente par correspondance : 80 F le numéro
éditions simplecuriosité
7, rue des Marchands, 30000 Nîmes, tél. 66 67 72 54

numéro 1

Pierre Amoux - Jean-Pierre Cabanes - Paul Carbone - Annick Delacroix - Pascal Gasquet - Rémy Leboissetier - Jean Murat - Diego Petersen - René Pons - Raymonde-Anna Rey - Stefan Satory



VERSUS

Poésies en France
depuis 1960

29 femmes

Anne-Marie Albiach, Martine Broda, Huguette Champroux,
Marguerite Clerbout, Danielle Collobert, Fabienne Courtade,
Marie Etienne, Ilse Garnier, Liliane Giraudon, Michelle
Grangaud, Marianne Van Hirtum, Geneviève Huttin, Leslie
Kaplan, Josée Lapeyrère, Sabine Macher, Joyce Mansour, Michèle
Métail, Pascalle Monnier, Sandra Moussempès, Véronique Pittolo,
Anne Portugal, Katy Rémy, Tita Reut, Jacqueline Risset, Alix Cléo
Roubaud, Anne Talvaz, Esther Tellermann, Véronique Vassiliou,
Annie Zadek.

Une Anthologie



LILIANE GIRAUDON

HENRI DELUY



Stock

DES MOTS À NE PAS OUBLIER

Fût : n. m., latin « fustis », bâton, partie du tronc d'un arbre dépourvue de rameaux, corps d'une colonne, baril, monture d'une arme, caisse d'un tambour.

« *Un fût d'arbre à deux bras suppliants* »

Jude Stéfan, *If* n°5



BULLETIN D'ABONNEMENT

OU DE RÉABONNEMENT

Nom Prénom

Adresse

.....

Je m'abonne pour..... an (s) à la revue.

France : 1 an (4 n°) 200 F - 2 ans (8 n°) 340 F

Étranger : 1 an (4 n°) 300 F - 2 ans (8 n°) 560 F

Pour l'étranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants :

(voir la liste des numéros disponibles)

• Je vous adresse la somme totale deF

Action Poétique, C.C.P. 4294 55E Paris.

87, rue Voltaire - 92800 Puteaux

LIRE

MICHELLE GRANGAUD : Jours le jour, <i>P.O.L</i>
ROBERT BURNS : Poésies, <i>Aubier</i>
ANTONIN ARTAUD : Œuvres complètes, XXVI, <i>Gallimard</i>
JEAN-JACQUES VITON : Accumulation vite, <i>P.O.L</i>
ELIZABETH BROWNING : Sonnets portugais, <i>Poésie/Gallimard</i>
JEAN-CLAUDE CAER : La triste sévérité, <i>Obsidiane</i>
JEAN TODRANI : Le livre et le vallon, <i>Étant donné</i> :
JOHN CAGE : Je n'ai jamais écouté..., <i>La main courante</i>
BERNARD VARGAFTIG : Distance nue, <i>André Dimanche</i>
JEAN-LUC STEINMETZ : Chute libre dans le matin, <i>Castor astral</i>
FRANÇOIS DILASSER & PAUL LOUIS ROSSI : Inscapes, <i>Le temps qu'il fait</i>
HENRI MICHAUX : L'infini turbulent, <i>Poésie/Gallimard</i>
GÉRARD CARTIER : Alecto ! <i>Obsidiane</i>
ALAIN LANCE : Anthologie personnelle bilingue, <i>Karlsberg</i>
JEAN-PAUL AUXEMÉRY : Parafe, <i>Flammarion</i>
MAURICE BLANCHARD : Les Barricades mystérieuses, <i>Poésie/Gallimard</i>
KENNETH REXROTH : L'automne en Californie, <i>Fédérop</i>
RENÉ PONS : Fragments d'un désastre, <i>Cadex</i>
JEAN THIBAudeau : Comme un rêve, <i>Écriture</i>
ALAIN COULANGE : L'Imperfection du Monde, <i>Ulysse fin de siècle</i>
BERNARD VARGAFTIG : Le monde le monde, <i>André Dimanche</i>
JEAN-MARIE GLEIZE : Ils sortent, <i>La main courante</i>
NADAR : Quand j'étais photographe, <i>Seuil</i>
MATHIEU BENEZET : L'Océan jusqu'à toi, <i>Flammarion</i>
CHRISTOPHE MARCHAND-KISS : Six Aleas, <i>Au Figuré</i>
RAINER MARIA RILKE : Élégies de Duino, Sonnets à Orphée, <i>Poésie/Gallimard</i>
DOMINIQUE GRANDMONT : Le poète d'aujourd'hui, 1987-1994, <i>Maison de la Poésie Rhône-Alpes</i>
THÉRÈSE JOLY - VALÉRIE NOVARINA : Le feu, <i>Comp'Act</i>
PIERRE ALFERI : Fmn, <i>P.O.L</i>
MICHEL LAGRANGE : Le Château minuscule, <i>Ulysse fin de siècle</i>
JEAN-PIERRE VERHEGGEN : Ridiculum vitae, <i>La Différence</i>
FRANCO BUFFONI : Adidas, <i>Créaphis</i>
DANIEL BIGA : Le bec de la plume, <i>Cadex</i>
ALLEN S. WEISS : Une poétique de la cuisine, <i>Java</i>

Editions ILIAS



Collection les hyperlivres

Une collection électronique unique des classiques de la littérature pour PC sous Microsoft Windows 3.1 ou supérieur¹.

Actuellement parus :

Rimbaud, *Oeuvres complètes*

La Fontaine, *Fables*

Pascal, *Les pensées*

Balzac, *Eugénie Grandet*

Molière, *L'avare*

Nerval, *Aurélia, les nuits d'octobre*

Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*

Baudelaire, *Les fleurs du mal*

et de nombreux autres titres en préparation.

Outre un confort de lecture encore inégalé sur micro-ordinateur, chaque hyperlivre est un instrument intelligent permettant toutes les recherches sur les textes : prises de notes, citations, vocabulaire, regroupements sémantiques...

Tout hyperlivre contient de plus un commentaire sur les passages les plus réputés du volume, une introduction à l'œuvre, une biographie de l'auteur.

Un instrument indispensable à tous ceux qui veulent approfondir leur connaissance d'une œuvre.

Editions Ilias

113, rue Anatole France - 92300 Levallois-Perret

Tél. : 47.57.66.40

Envoi du catalogue sur demande.

¹ - 4 Mo de mémoire ou plus, lecteur de disquette haute densité 3^{1/2}, disque dur avec au minimum 5 Mo.

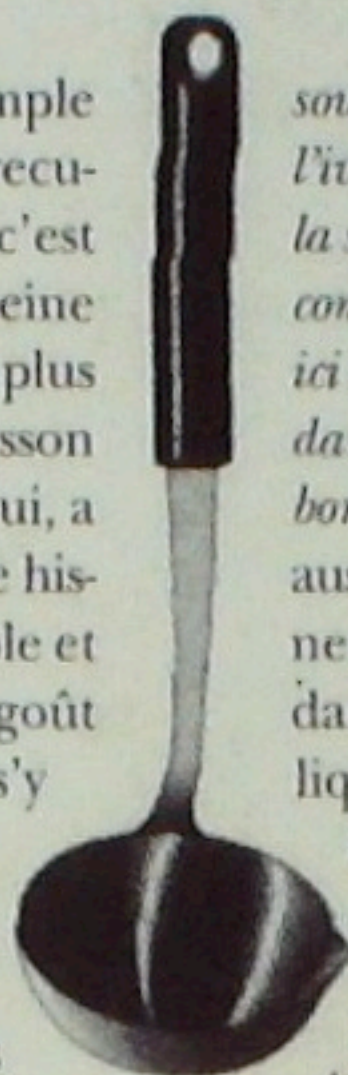
LA SOUPE COURTE

H.D.

L'utilisation du mot *soupe* propose un exemple notable de sens opposé : en des temps peu reculés, le mot désigne du solide - la *soupe*, alors, c'est du pain, bien épais, bien lourd, bien sec, à peine mouillé, et le *potage*, devenu le synonyme le plus courant, désigne un plat de viande ou de poisson bouilli avec des légumes. Le mot, aujourd'hui, a pris du large, il garde cependant trace de cette histoire, de cette évolution des manières de table et des manières d'en parler ; la *soupe* éveille le goût d'une assiette profonde, creuse, où ce qui s'y coule est copieux, consistant mais aussi bien trempé, assez liquide, et le *potage* fait appel à quelque accent de légèreté, comme pour une *soupe* évoluée, affinée par de précieuses éliminations, des croisements avertis.

L'étymologie du mot se discute, *soupe* viendrait de *sūppa*, mot francique, bas-latin d'origine germanique ; il est attesté, dès le milieu du XIV^e siècle chez Guillaume de Machaut ; *potage*, ce qui se met dans un pot, est connu vers le milieu du XIII^e siècle, cependant que *consommé*, bouillon de viande, apparaît en 1361. Nous avons aujourd'hui toute une série de mots à notre disposition pour désigner des types divers de soupes : *velouté, garbure, marmite, chaudière, bouillabaisse, bisque, purée, crème, minestrone, panade, gaspacho...*

La succession dans l'enchaînement des milliers de *soupes*, par le monde et ici, forment une impressionnante liste : les *soupes* peuvent être aux choux, à l'oignon, au fromage, à l'albigeoise, à la bonne femme, à l'aïgo boullido, à l'eau de boudin, à l'oseille, à la tomate, à la Montagné, aux pois cassés, aux poissons, à la queue de bœuf ; toute une marche triomphante de souprières où se retrouvent, du *bortsch* au *hochepot*, du *mutton-broth* à l'*olla potrida*, de la *soupe à la bière* à la *soupe aux cerises* et au *pot-au-feu*, toutes les nuances, toutes les saveurs, tous les arômes, toutes les couleurs de ce « *pot-pourri* »... Des noms, on le voit, qui indiquent un lieu d'origine, une composante de base, le nom d'un créateur, sans oublier quelque hasard de plume. La richesse d'une expression en alerte ne s'arrête pas là, n'oublions pas la *soupe anglaise* et *trempier sa soupe, tailler une*



soupe, gros plein de soupe, soupe à la grimace, soupe à l'ivrogne (au vin), marchand de soupe, cracher dans la soupe, un cheveu sur la soupe, soupe au lait, trempé comme une soupe, soupe populaire, aller à la soupe, par ici la bonne soupe, soupe du maçon, tremper ses doigts dans la soupe, et bouillonner, mûtonner, et Je vis de bonne soupe et non de beau langage (Molière) et aussi ce que le mot désigne par analogies, détournements, associations ou ruptures : la neige fondante et l'explosif et la soupe primitive - milieu liquide au sein duquel la vie serait apparue sur la terre...

La haute cuisine distingue les potages clairs ou liés ; elle tend à laisser pour compte aux tables grossières les soupes, celles qui tiennent au corps, roboratives ou musclées. Cette piètre estime - qui peut se repérer dans les différentes notations, les proverbes, les expressions - n'empêche pas le succès de la chose et ses transformations. Peu de pain aujourd'hui, une cuisson moins allongée, un service toujours très chaud, un équilibre (ni trop liquide, ni trop épaisse : « *à bon plat courte sauce* » peut aussi s'appliquer à la *soupe...*), l'économie du sel (gros sel sur la table), le rôle des herbes simples.

Chaque cuisine a sa recette. Voici la mienne, qui joue sur les ambiguïtés et cultive les façons directes du terroir méridional : la *soupe courte*.

Faire revenir, à feu souple, plusieurs morceaux de mouton bien dégraissés (côtes, tranches, manche du gigot...). Ajouter un oignon haché ; faire rapidement suer ; mouiller avec un peu de bouillon ; poivre ; pas de sel ; couvrir ; laisser venir à flamme basse longuement (la viande doit être cuite) puis mouiller avec deux litres d'eau bouillante, à l'ébullition verser 200 grammes de riz, une courgette coupée en petits cubes, un oignon piqué de girofle, un beau bouquet garni ; couvrir ; quand le riz est cuit à convenance, ajouter un dé ou un sachet de safran.

C'est court - court de bouillon, ça se situe entre la soupe et le pilaf -, c'est innocent, c'est brave, sans apprêt, de la nourriture et de l'eau à la bouche. C'est beau, c'est bon, c'est suave.